Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 53 (1996)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Corpus dei papiri filosofici greci e latini (CPF). Testi e lessico nei papiri di cultura greca e latina. Parte III: Commentari. Unione Accademica Nazionale. Accademia Toscana di Scienze e Lettere «La Colombaria». Olschki, Firenze 1995. XXXI, 654 p.

Il volume fa parte della serie di pubblicazioni, coordinate da F. Adorno, che si propone di fornire una versione aggiornata e commentata di papiri inediti o già editi contenenti testi di filosofia o di interesse filosofico. In questo volume sono editi e commentati tredici testi e viene fornito un resoconto sullo stato degli studi relativi al Papiro di Derveni la cui edizione definitiva è da molto tempo in fase di elaborazione. Il volume, come anche altri che fanno parte della stessa serie, è in generale prezioso, non solo per la qualità delle edizioni e dei commenti, ma anche per le accurate bibliografie preposte ad ogni testo. Mi limiterò qui a menzionare alcuni testi particolarmente rilevanti, quali la nuova edizione dell'anonimo commentario al *Teeteto* platonico contenuto in un papiro berlinese (PBerol. inv. 9782). Dopo l'*editio princeps* curata da H. Diels e W. Schubart nel 1905, il testo, pur essendo stato oggetto di numerosi studi, non era più stato riedito. Se lo stato irrimediabilmente corrotto di alcune sue parti non ha permesso grosse novità rispetto all'*editio princeps* (per lo più congetture si sono sostituite ad altre congetture), gli autori, D. Sedley e G. Bastianini, hanno potuto tuttavia, basandosi anche sui risultati più recenti della ricerca, ridefinire alcuni punti fondamentali quali la datazione. Contro il Diels che collocava il trattato nel II sec. d.C., gli studiosi recenti (soprattutto sotto l'impulso di H. Tarrant) si sono sempre più orientati verso una datazione più alta quale la seconda metà del I sec. a.C. Gli autori hanno confermato e corroborato questa cronologia. Nel volume sono contenuti anche altri testi di rilievo, quali una nuova edizione del commento anonimo al *Parmenide* platonico (Cod. Taur. F VI 1) che segue quella di Hadot del 1968. L'editore (A. Linguiti) conferma la cronologia di Hadot (non dopo la metà del V sec. d.C.), ma si dissocia sull'identità dell'autore: non Porfirio stesso, ma qualche neoplatonico da lui influenzato operante nel IV sec. d. C. Un commento anonimo al trattato pseudo-ippocratico *De alimento* (PFlor 115), che l'editrice (D. Manetti) vorrebbe attribuire a Galeno, contiene un motivo di interesse anche per gli studiosi di dossografia, una variante della *doxa* di Alcmeone sul nutrimento del feto.

M. Laura Gemelli Marciano

Homer: Odyssey. Books VI–VIII. Ed. by *A. F. Garvie.* Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge U. P., Cambridge 1994. VIII, 368 S.

Nach dem 1992 in derselben Reihe erschienenen Kommentar der Bücher 19 und 20 der *Odyssee* von R. B. Rutherford (vgl. *MusHelv* 50, 1993, 225) legt nun A. F. Garvie (G.) einen weiteren, zentrale Bücher (Odysseus bei den Phäaken) kommentierenden Band vor. In der Einleitung behandelt G. die Homer-Frage und die homerische Sprache (1–18). Es folgt eine literarische Würdigung der Bücher 6–8, insbesondere unter dem Aspekt ihrer Funktion im Gesamtwerk (18–26). G. weist ihnen in der Gesamtkonzeption des Werkes eine Schlüsselstellung zu: Das Phäakenland nimmt gleichsam eine Zwischenstellung zwischen der Welt der Phantasie und der Realität ein; es ist das positive Gegenbild zur Heimat Ithaka, in der ganz im Gegensatz zum Kosmos des Phäakenlandes Chaos vorherrscht. Der an den griechischen Text (39–80) anschliessende Kommentar folgt den bewährten Prinzipien der 'Cambridge Greek and Latin Classics': An sprachlicher und metrischer Erklärung findet sich alles, was zum Verständnis des Textes erforderlich ist (z.B. S. 83 zu 6,9f.; S. 85 zu 6,14; S. 93 zu 6,43–45; S. 136 zu 6,212; S. 138 zu 6,225). Dasselbe gilt für die Behandlung textkritischer Probleme (z.B. S. 89 zu 6,29f.; S. 142 zu 6,239). Die inhaltliche und literarische Würdigung (vgl. z.B. zur Demodokos-Szene 8,62ff. auf S. 248ff.) sowie die Auseinandersetzung mit der Sekundärliteratur nimmt G. vor allem in den die einzelnen Kommentarteile einleitenden Zusammenfassungen vor. G.s Kommentar zeigt in aller Deutlichkeit, dass es sich auch nach dem Gesamtkommentar von Heubeck, West u.a. in der Fondazione Lorenzo Valla (1981–1986, auf Englisch Oxford 1988–1992) lohnt, sich der *Odyssee* kommentierend anzunehmen.

Bernhard Zimmermann

Letizia Lanza: **Ritorno ad Omero.** Con due appendici sulla poesia africana. Supernova, Padova 1994. 129 p.

Le contenu du livre de L. surprend le lecteur par rapport à ce qu'annonce le titre. Car d'une part presque la moitié de l'ouvrage est consacrée à la culture africaine; et d'autre part c'est en passant par la poésie latine que l'auteure établit un lien particulier entre les deux cultures dont elle traite.

Le premier chapitre donne un aperçu des thèses avancées au sujet de l'épopée homérique perçue en tant que poésie orale. L'auteure s'interroge ensuite sur les raisons pour lesquelles le récit de la guerre de Troie eut un tel succès auprès du public antique et soulève finalement le problème de la transmission écrite de l'épopée homérique. Avec le second chapitre on passe de la Grèce au monde romain. Partant du commentaire de Servius et des témoignages sur la vie du poète Jules Antoine, L. interprète l'absence de Diomède dans l'*Enéide*: rival d'Enée d'après la tradition homérique, le héros grec ne pouvait pas figurer dans l'épopée de Virgile destinée à forger un passé glorieux à l'empire romain et à son chef. Avec Auguste s'ouvre également le premier appendice. L'auteur donne un aperçu rapide sur l'histoire de l'Afrique à partir de la domination romaine jusqu'à celle des colons européens. Dans les deux cas – c'est ce qui nous intéresse dans ce contexte – la prise de pouvoir est à l'origine d'une production littéraire d'auteurs africains s'exprimant en langue étrangère. Le second appendice est finalement entièrement consacré à l'Afrique contemporaine et à la production littéraire à la fois orale et écrite dans les différentes régions de ce continent.

Dans l'ensemble L. propose une ouverture des recherches homériques vers les études sur l'Afrique de nos jours qui invite à être approfondie. Malheureusement la comparaison entre les deux cultures orales est à peine développée. D'innombrables citations d'autres chercheurs étouffent la voix de l'auteure elle-même, et avec celle-ci, l'argumentation entre les différentes parties de son étude.

Annette Loeffler

Pindaro. Le Pitiche. Introduzione, testo critico e traduzione di *Bruno Gentili.* Commento a cura di *Paola Angeli Bernardini, Ettore Cingano, Bruno Gentili* e *Pietro Giannini.* Fondazione Lorenzo Valla. Mondadori, Milan 1995. CXX, 714 p., 7 pl., 2 cartes.

Après les *Isthmiques* éditées et commentées par G. A. Privitera (1982), la Fondation Lorenzo Valla poursuit la publication des odes de Pindare avec ce volume consacré aux *Pythiques.* Le texte édité, qui s'appuie sur un apparat critique fort complet, présente un nombre non négligeable (plus d'une soixantaine) de différences par rapport à l'édition de Snell-Maehler, dont une majorité correspond à une défense de la tradition manuscrite. Chacune des épinicies, accompagnée d'une traduction, est précédée d'une introduction consacrée à son contexte historique et à son cadre d'énonciation, mais également à sa structure thématique et argumentative, d'une bibliographie et d'une analyse métrique. Cette dernière s'écarte fortement de celle de Snell-Maehler, du moins en ce qui concerne les dactylo-épitrites; en lieu et place des éléments notés conventionnellement, à la suite de Maas, d, D, D^2, e, E, E^2, l'analyse distingue ici comme constituants principaux des *kat' enoplion* (hemiepes féminin, prosodiacum, enoplion) et des épitrites.

Le commentaire, très riche et intégrant un grand nombre d'indications bibliographiques, se montre attentif aussi bien aux problèmes morphologiques (dialectaux) et syntaxiques, qu'aux aspects sémantiques (lexique, métaphores, thèmes). L'analyse sémantique va de pair avec la prise en compte de la dimension référentielle du texte, et le lecteur se voit ainsi renvoyé à un champ très large de données relatives aux traditions poétiques et narratives, à l'archéologie, à l'histoire cultuelle, politique, voire économique. La dimension énonciative du texte est également abordée, notamment à travers la question de l'identité du *je*, selon les cas poète, chœur, athlète ou public. Sont encore notés des éléments de structuration proprement poétique, ressortant donc au rythme en un sens large, qu'il s'agisse du mètre, des jeux phoniques, des structures annulaires.

L'ouvrage s'ouvre par une longue introduction, dont on retiendra notamment les réflexions sur la dimension axiologique et paradigmatique du mythe, et sur les valeurs qu'il actualise respectivement dans les épinicies de Pindare, Bacchylide et Simonide. On regrettera simplement que l'auteur de *Poesia e pubblico nella Grecia antica* n'ait pas jugé utile de consacrer un développement synthétique, dans le cadre de cette longue ouverture, à la question des modes et du cadre d'exécution des

odes pindariques. Les index qui viennent clore l'ouvrage soulignent son caractère parfaitement achevé et confortent le lecteur dans l'idée qu'il a entre les mains un remarquable instrument de travail. Pierre Voelke

Hayden Pelliccia: **Mind, Body, and Speech in Homer and Pindar.** Hypomnemata 107. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1995. 389 S.

Frühgriechische Dichter lassen physisch-psychische 'Organe' wie ἦτορ, θυμός, κῆρ, καρδία, νοῦς, πραπίδες, φρένες und ψυχή gelegentlich selbst sprechen. Sind diese Begriffe in einem solchen Fall bloss eine andere Bezeichnung für die Person, welcher sie gehören, oder besitzen sie ein Eigenleben, welches die Einheit des Selbst in Frage stellt? Ausgehend von den neueren Arbeiten von D. B. Claus, J. N. Bremmer, T. Jahn, S. Darcus Sullivan, A. Schmitt u.a., sucht der Verf. einen Mittelweg zwischen den beiden extremen Positionen, wie sie H. Otter und B. Snell vertraten. Auf eine ausführliche methodologische Einleitung (S. 13–114) folgen zwei ungleich lange Kapitel über die Sprachfähigkeit von 'Organen' bei Homer (S. 115–281) und bei Pindar sowie dessen literarischen Zeitgenossen und Nachfolgern (S. 282–354). Der Verf. gibt sich grosse Mühe, Terminologie und Begriffe genau zu definieren und die poetische Beschreibung des Phänomens jeweils in ihrem Zusammenhang zu erhellen. Die langen, diskursiven Erörterungen wirken freilich ermüdend; eine knappere Darstellung hätte dem Leser besser gedient. Hingegen bietet das vollständige Stellenregister schnellen Zugang zu den sorgfältig klassifizierten Beispielen, welche über die 'laundry lists' von Darcus Sullivan u.a. (S. 30, Anm. 42) weit hinausgehen. Besondere Aufmerksamkeit widmet der Verf. den umstrittenen Pindarversen *Nem.* 7,102–104, die zugleich erklärter Ausgangspunkt der Studie sind (S. 13–15 und 316–354). Gegen den Versuch von W. J. Slater und J. R. Wilson, οὔ ποτε mit ἑλκύσαι zu verbinden, verteidigt Pelliccia überzeugend die herkömmliche Auffassung, welche die Phrase zum Verb des Sprechens zieht. Wenn er aber das überlieferte οὔ ποτε φάσει zu οὔ ποτ' ἐφήσει («will never impel» <ἐφίημι) ändern will, um einen apologetischen Bezug auf die Vergangenheit zu vermeiden, so dürfte er wohl kaum Zustimmung finden. B. K. Braswell

Peter Kingsley: **Ancient Philosophy, Mystery, and Magic. Empedocles and Pythagorean Tradition.** Clarendon Press, Oxford 1995. IX, 422 S., 2 Karten.

Ein originelles, imponierendes, provozierendes Buch: Nicht nur, dass fürs Verständnis der frühgriechischen Philosophie Aristoteles und Theophrast ausser Kurs gesetzt werden, der Begriff der Philosophie als eines 'rationalen' Unternehmens wird zur Disposition gestellt und durch Verweise auf Hermetik, Gnosis, islamische Sufis ergänzt oder ersetzt. Zu sehr genauen philologischen Untersuchungen treten Kenntnisse orientalischer Sprachen, besonders des Armenischen und Arabischen: polemische Verve kommt dazu. Eine erste, zentrale These ist, dass Empedokles in dem berühmten Rätsel über die vier Elementen-Götter (B 6) mit Zeus die Luft, mit Hades das Feuer meine, wobei der sizilische Aetna in Aktion tritt; stärkstes Argument ist die vorsokratische Verwendung von *Aither*: 'Luft', nicht 'Feuer'. Ein weiterer Hauptteil analysiert das System der unterirdischen Flüsse im Mythos von Platons *Phaidon* und schliesst auf pythagoreischen Hintergrund. Überraschend deutlich lässt sich dabei der Mechaniker, Philosoph, Pythagoreer Zopyros fassen. Wichtig ist auch die Behandlung der Zeugnisse über Empedokles beim armenischen Philon, wobei sich die Unzuverlässigkeit der gängigen Übersetzungen erweist. Insgesamt wird ein Bild von Empedokles als einem Mysterienpriester in seinem Umfeld entworfen, wovon Traditionen bis ins arabische Mittelalter geblieben seien. Die Rationalität der Philosophie bedarf wohl neuer Verteidigung. Doch sollte die 'klassische' Philologie den neuen, mit Scharfsinn, Energie und einer Fülle von Gelehrsamkeit durchgeführten Zugang nicht marginalisieren. Walter Burkert

Poetae Comici Graeci (PCG). Ediderunt *R. Kassel* et *C. Austin.* Vol. VIII: **Adespota.** De Gruyter, Berlin/New York 1995. XXX, 525 S.

Von allen Seiten her umsichtig vorbereitet folgen auf die fünf Bände der den Dichtern von *Agathenor* bis *Xenophon* zugewiesenen Fragmente (zuletzt Vol. II, 1991; s. *MusHelv* 49, 1992, 259) im hier anzuzeigenden Vol. VIII die *Adespota.* Die Sammlung ist mit wohlbedachter Anordnung auf die Benutzbarkeit des disparaten Materials zur Weiterarbeit an den anonymen Resten hin angelegt.

Den eigentlichen Fragmenten sind in fünf Gruppen vorangestellt: die, meist in Inschriften, ganz und die nur teilweise erhaltenen Titel von Komödien nicht bekannter Dichter, die griechischen Titel der Dichter der römischen Palliata (Naevius, Caecilius, Iuventius, Turpilius), Notizen mit einzelnen Handlungsmotiven und ὑποθέσεις zu nicht identifizierbaren Komödien, sowie auf italischen Vasen beigeschriebene und in Papyri erhaltene Namen von komischen Figuren. Die erste Abteilung der Fragmente bilden die bei Schriftstellern erhaltenen, geordnet nach der alphabetischen Reihenfolge der Trägerautoren (von Athenaeus bis Zosimus), deren zeitliche Verteilung (von Aristoteles bis Eustathios) von Bedeutung ist für die Überlieferung. Der interessanteste Teil kommt am Schluss: die auf Papyri erhaltenen Fragmente. Sie sind nach dem Erscheinungsjahr der Erstpublikation chronologisch geordnet. Da sieht man denn auch sofort, wieviel Neues seit der vorbereitenden Ausgabe der *CGFP* (ed. C. Austin 1973) hinzugekommen ist (Nr. 1123–1155). Von manchen der *Adespota* ist unsicher, ob sie überhaupt der Komödie zuzuweisen sind (durch * bezeichnet). Was gegenüber früheren Sammlungen als ganz unwahrscheinlich ausgeschieden oder anders eingereiht wurde, ist aus der Zusammenstellung S. 505 und den Konkordanzen (S. 508–516) ersichtlich. Mit diesem Band sind nun sämtliche bekannten Fragmente der Komödie aufgearbeitet (Nachträge zu den früheren Bänden S. 523–525). Unter den *Adespota* finden sich grössere Partien von Stücken der Alten (1035. 1105) und der Neuen Komödie (1014. 1017. 1032. 1093. 1096. 1112. 1147. 1152). Im Überblick lassen sich gewisse typische Szenenformen und ihre dramatische Funktion deutlicher bestimmen wie etwa Prologe (1008. 1080. 1131. 1132) und Anfangsmonologe (1048. 1115), Aktschlüsse, Ein- und Ausgänge aus Haustüren, Monologe und 'Lauscher'-Szenen sowie Hochzeiten am Schluss (1010. 1045. 1063. 1064. 1098). Je präziser sich die Vers- und Kompositionsformen, der Sprachgebrauch, der Gang der Handlung und die 'Realien' (wie Orte, Namen, Personen und Sachen von spezifischer Bedeutung) erfassen lassen, desto grösser ist die Chance, dass die Fragmente bestimmten Stücken zugewiesen werden können. Dafür sind schon beträchtliche Vorarbeiten geleistet worden, deren Ergebnisse nach Dichtern und Stücken sowie nach den konventionellen Abteilungen der Alten, Mittleren, Neuen Komödie und der Hellenistischen Dichtung am Schluss zusammengestellt sind (S. 519–521), dazu literarische Begriffe (κωμωιδία, κωμωιδοδιδάσκαλος, δρᾶμα usw.), die von den Quellenautoren beim Zitieren von Fragmenten verwendet werden (S. 521f.). Der Dichter, dem erwartungsgemäss das grösste Los der aufgrund solcher Beobachtungen mit Wahrscheinlichkeit zuweisbaren Fragmente zufällt, ist Menander. Er wird im nächsten, schon weitgehend vorbereiteten Bande (Vol. VI) erscheinen. Man ist gespannt, wie sich die Vermutungen im Zusammenhang des Ganzen bewähren. Thomas Gelzer

Hans-Joachim Newiger: **Drama und Theater. Ausgewählte Schriften zum griechischen Drama.** Drama, Beiheft 2. M & P Verlag für Wissenschaft und Forschung, Stuttgart 1996. 380 S.

Dieser Band vereinigt die zwischen 1961 und 1994 entstandenen nichtmonographischen Schriften Hans-Joachim Newigers zum griechischen Theater und seinen beiden wichtigsten Gattungen Tragödie und Komödie; tatsächlich ist damit – wie es sich die Herausgeber M. Erler, M. Hose und B. Zimmermann in ihrem Vorwort wünschen – so etwas wie ein Handbuch zu den drei genannten Bereichen entstanden, denn zumindest in den Gebieten 'Theater' und 'Komödie' schliesst sich eine Reihe von substantiellen Aufsätzen jeweils an ein grösseres Überblickskapitel an ('Drama und Theater' aus dem 1979 erschienenen Sammelband 'Das griechische Drama' – leider ohne die im Originalbeitrag vorhandenen Pläne –; 'Die griechische Komödie' aus dem 1981 erschienenen 'Neuen Handbuch der Literaturwissenschaft, Band 2: Griechische Literatur'). Bei der Lektüre entdeckt man rasch und immer wieder Querbezüge zwischen den drei genannten Bereichen, in die die Sammlung sich gliedert: Newiger betont stets – und sehr zu Recht – die Verbindung zwischen den Dramentexten und ihrer Aufführungspraxis, und innerhalb der Dramentexte geht es ihm immer wieder darum, zu zeigen, wie überlegt und flexibel die Dichter gerade auch uns sehr fremd anmutende formale Elemente (in der Komödie etwa die Parabase und den Agon) eingesetzt haben, um die Wirkungen zu erzielen, die sie intendierten. Hier kann nur auf Weniges besonders hingewiesen werden: im Abschnitt 'Tragödie' etwa auf den (in keiner eigentlich altertumswissenschaftlichen Zeitschrift erschienenen und daher auch nicht jedem zugänglichen) Beitrag 'Hofmannsthals *Elektra*

und die griechische Tragödie', der sehr lesenswerte Bemerkungen auch zu Sophokles' *Elektra* enthält; im Abschnitt 'Komödie' auf Beachtenswertes vor allem zum *Frieden*, zu den *Vögeln* und zur *Lysistrate*.

Die Herausgeber hätten den Wert des Bandes noch erhöhen können, wenn sie in manchen Beiträgen gewisse 'Alterserscheinungen' beseitigt hätten, z.B. die zahlreichen Hinweise auf «noch nicht Berücksichtigtes» gerade im umfangreichen ersten (und inzwischen immerhin siebzehn Jahre alten) Beitrag. Natürlich kann man erst seit der Mitte der 80er Jahre nach der grossen neuen Fragmentsammlung der *Poetae Comici Graeci* zitieren; aber da sämtliche Beiträge ohnehin neu geschrieben wurden, hätte man doch die alten Angaben nach Kock (und sogar Edmonds!) nicht nur in einer 'Comparatio Numerorum' (S. 259) modernisieren, sondern gleich ganz ersetzen können (auf S. 28 ist Antiphanes fr. 191 Kock [= 189 K.-A.] stehengeblieben). Druckversehen sind sehr unterschiedlich über die einzelnen Beiträge verteilt; insgesamt ist ihre Zahl (etwa einer alle vier Seiten) zu hoch (leider wurden auch Versehen, die schon in den Originalbeiträgen zu finden sind, nicht beseitigt). All dies schmälert den Wert des Bandes (der überdies zu einem erfreulich niedrigen Preis zu haben ist) jedoch nur unwesentlich. Heinz-Günther Nesselrath

Richard Seaford: **Reciprocity and Ritual. Homer and Tragedy in the Developing City-State.** Clarendon Press, Oxford 1994. XIX, 455 p.

Personne ne le niera: la tragédie attique classique se nourrit des intrigues offertes par les épisodes héroïques des grands cycliques épiques de l'époque archaïque. On s'accordera également volontiers pour affirmer que les conflits surgissant dans les grandes familles que ces μῦθοι mettent en scène sont animés par la loi de la vengeance et de ses violences, mais aussi par la règle de réciprocité du don et du contre-don. Enfin, la plupart des recherches récentes sur la tragédie grecque ont désormais abandonné la quête de l'essence du tragique pour admettre que les quelques textes qui nous en sont restitués présentent en particulier une mise en cause civique et éducative des valeurs épiques; celle-ci est rendue possible par le rituel dionysiaque que constitue la représentation dramatique de ces textes devant le public de l'Athènes du Ve siècle.

Dans ce contexte, il s'avère particulièrement original de tenter d'étudier comment les relations sociales de réciprocité animant les récits de la poésie épique et mises en question dans la tragédie se fondent sur des institutions à caractère rituel; et comment ces relations sont représentées dans des textes dont la dramatisation constitue elle-même un acte de culte. C'est donc là la double ambition de la recherche entreprise par Seaford sur les rapports entre poésie homérique et tragédie athénienne en relation avec le développement institutionnel de la cité-Etat. Le partage n'est à l'évidence pas toujours aisé entre les cultes funéraires à fonction héroïque, avec les jeux gymniques et musicaux qui les ponctuaient, et les représentations de ces rituels dans des poèmes épiques qui étaient souvent chantés à cette occasion même. S'il est incontestable que la représentation des jeux funéraires qui marquent la fin de l'intrigue de l'*Iliade* a été fortement influencée par le pouvoir intégrateur des rites funéraires dans la polis en constitution, en revanche les manifestations cultuelles que sont les drames honorant Dionysos ne sauraient trouver un correspondant narratif exact dans les textes tragiques. En dépit de sa portée peut-être initiatique, une scène de travesti comme celle mise en scène dans les *Bacchantes* d'Euripide ne reflète pas un rituel dramatique. Il est donc loin d'être certain que la tragédie attique dérive d'un développement de certains rites de passage, avec leur fonction intégratrice, tels le mariage, les funérailles, voire (dans une conception quelque peu réductrice) l'acte sacrificiel. Sans se sentir obligé de partager toutes les thèses longuement développées par Seaford, on trouvera néanmoins dans son étude une profusion d'incitations à prolonger ses réflexions sur les aspects rituels de la poésie grecque. Claude Calame

Andreas Zierl: **Affekte in der Tragödie. Orestie, Oidipus Tyrannos und die Poetik des Aristoteles.** Akademie Verlag, Berlin 1994. 288 S.

Ziel von Z(ierl)s aus seiner Dissertation (München 1990) hervorgegangenen Arbeit ist, «den Grund für eine Theorie der griechischen Tragödie zu bereiten» (11). Für diese Grundlegung wählt Z. eine doppelte Vorgehensweise: Zunächst diskutiert er die Aristotelische Poetik (18–93), die er trotz

der verschiedenen Einwände, die gegen den Traktat des Aristoteles als adäquaten Zugang zu den Dramentexten des 5. Jh. erhoben wurden (vgl. S. 13f.), vor allem aufgrund der zeitlichen Nähe (11f.) als den geeigneten theoretischen Ausgangstext für die Interpretation der erhaltenen Tragödien ansieht. In einem zweiten, praxisorientierten Teil (94–229) wird dann die Stichhaltigkeit der Aristotelischen Theorie an den Dramentexten selbst erprobt (*Oidipus Tyrannos*, 102ff.; *Orestie*, 153ff., vor allem unter dem Gesichtspunkt des Zusammenhangs von Handlung, Affekt[en] und Erkenntnis). Im theoretischen Abschnitt untersucht Z. zunächst die beiden Grundaussagen der Poetik, «das affektive Wirkungsziel ... der spezifischen Lust ... und das mimetische Darstellungsziel ... der ernsten Handlung» (14), mit dem Endziel, «die alte Kampflinie zwischen einer ästhetischen emotional-hedonistischen und einer moralischen intellektuell-didaktischen Dichtungsauffassung» (15) als gegenstandslos zu erweisen. Verwiesen sei vor allem auf seine Diskussion der grundlegenden Begriffe der Poetik (ἔλεος, φόβος, πάθος, μίμησις πράξεως, κάθαρσις), mit der sich jeder, der sich mit der Poetik befasst, wird auseinandersetzen müssen.

Z. hat sich ein für eine Dissertation äusserst schwieriges und vielschichtiges Thema gewählt, sowohl was die Problemfülle als auch was die Vielzahl der unterschiedlichen und kontrovers diskutierten Forschungsstandpunkte angeht. Das Buch ist ein beeindruckendes Zeugnis dafür, dass auch (oder gerade) die Texte, die zu den am meisten traktierten unseres Faches gehören, wenn man sie mit neuen Fragestellungen angeht, neue Zugänge eröffnen und neue 'Lesarten' ermöglichen.

Bernhard Zimmermann

Xenophon. Hellenika II.3.11–IV.2.8. Edited with an Introduction and Commentary by *Peter Krentz*. Aris & Phillips, Warminster 1995. IV, 220 S., 6 Pläne.

Sechs Jahre nach dem 1. Band seines die Bücher I–II 3,10 umfassenden *Hellenika*-Kommentars (Warminster 1989, vgl. *MusHelv* 49, 1992, 260f.) behandelt Krentz (K.) im 2. Band die Bücher II 3,11–IV 2,8, die Periode von 404–394 v.Chr. (vgl. Zeittafel S. 10f.). K. geht es auch in diesem Band darum, die Interpretation der *Hellenika* als eines eigenständigen literarischen Textes (vgl. z.B. S. 130, 132) mit historischen Fragestellungen, vor allem nach der historischen Zuverlässigkeit von Xenophon, zu verknüpfen (vgl. z.B. S. 122, 125). Die Einleitung enthält Handbuchwissen zu Xenophons Biographie (1–4) und zu den *Hellenika* insgesamt (4–8). Der vorwiegend auf englischsprachiger Literatur basierenden Bibliographie (13–20) und dem mit einem knappen Apparat versehenen Text mit englischer Übersetzung folgt der Kommentarteil (122–210). K. gibt für den in einzelne Abschnitte gegliederten Text zunächst eine Gesamtwürdigung unter literarischen und historischen Gesichtspunkten und unter Einbeziehung von Forschungskontroversen. Im Kommentar selbst überwiegen historische und prosopographische Erklärungen. Insgesamt gelingt es K., Xenophons 'historisches Bewusstsein', seine Auffassung von historischen Abläufen und seine Art, Geschichte zu erzählen und zu deuten, aus dem alle Schriften Xenophons durchziehenden zentralen Gedanken zu erklären: der Bedeutung der grossen Einzelpersönlichkeit in der Geschichte (vgl. dazu Rez., *Prometheus* 18, 1992, 231–244). Eine Fortsetzung der Kommentierung wäre äusserst wünschenswert.

Bernhard Zimmermann

Franz von Kutschera: **Platons 'Parmenides'.** De Gruyter Studienbuch. De Gruyter, Berlin/New York 1995. XI, 171 S.

Die Vielfalt der Deutungen des *Parmenides* ist notorisch. Nachdem das Mittelalter, Proklos folgend, sich seine eigene Theologie als die Platons verständlich gemacht hatte, waren andere unsicher, ob das ganze nicht doch einfach ein Scherz sei oder dann, wenn ernst gemeint, eine Revision der Ideenlehre einleite oder den Leser rein logisch beüben solle. Hier setzt die These K.s ein: Hauptzweck des Dialogs sei, den Leser als positive Doktrin die Mereologie (die Lehre vom Ganzen und Teil; 53) finden zu lassen, welche die Teilhabe als mereologische Relation verständlich machen soll. – Der Versuch, die Diskussion um die Teilhabe durch Formalisierung zu versachlichen, ist zwar sehr beachtlich, doch erregen einige grundlegende Annahmen Zweifel. Nach K. verwendet Platon die Selbstprädikation problemlos (31), akzeptiert die «Nichtidentitätsannahme» nicht, unterscheidet nicht zwischen Begriffen verschiedener Stufen; K. kann deshalb mit der Unterscheidung «etwas gemäss ihm selbst – gemäss einem anderen» nichts anfangen (135) und macht

keinen Unterschied zwischen Objekten und Ideen (60). Es sollen zwar Kriterien für «das richtige und falsche Verständnis von Einheit und Vielheit der Ideen» entwickelt werden, aber «auf der Grundlage einer mereologischen Deutung der Begriffsverhältnisse» – doch diese ist jedenfalls nicht fähig, die Frage Platons im *Parmenides* nachvollziehbar zu machen (134f.). Mögliche Beziehungen zwischen Teilen eines Ganzen und zwischen Teilen untereinander zu ordnen, wenn das eine Teil des anderen ist, ist etwas anderes als zu fragen, in welchem Sinne denn eines (Dinge, Ideen) an einem anderen (Ideen) teilhaben könne. Hierzu sagt die Mereologie nichts. Dazu brauchte es Unterscheidungen, wie sie in Arist. *Met.* V 23ff. und *Physik* IV 3 angelegt sind. Die Arbeiten von H. G. Zekl (1972) oder auch von H.-P. Hägler (1983) u.a. sind noch nicht überflüssig.

Erwin Sonderegger

Hans Kurt Schulte: **Philosophieren mit Aristoteles.** Aus dem Nachlass hrsg. von Dr. *Joachim Klowski*, ersch. im Eigenverlag Marga Schulte, Hamburg 1995. 351 S.

Die postum herausgegebene Schrift von Sch(ulte) bietet Text und Kommentar von *Met.* I–X, 1 (ohne II), gefolgt von je einem Problemkapitel zu den Themen Ursachen, Kategorien, Substanz und Wesen, Notwendigkeit, und Zufall. Die Anordnung folgt nicht dem Text, sondern inhaltlichen Gesichtspunkten. – Das Buch soll nicht primär ein Beitrag zur wissenschaftlichen Diskussion um die *Met.* sein, sondern eine Einführung in das Philosophieren überhaupt (4–7). Deswegen konfrontiert Sch. in den Problemkapiteln Aristoteles unmittelbar mit der Frage, ob seine Begrifflichkeit in der modernen Fachwissenschaft noch anwendbar sei. Unter der von Sch. gewählten philosophischen Führung durch die Neuscholastik (8: u.a. B. Kälins *Lehrbuch der Philosophie*, 1950) ist es allerdings kaum möglich, die Leistungsfähigkeit der arist. Begrifflichkeit an der modernen Naturwissenschaft zu prüfen. – Leider sind gewisse Leitideen der von Sch. angegebenen Basis (5–10) auch in einem grossen Teil der wissenschaftlichen Literatur unterschwellig wirksam. – Das Ergebnis ist ambivalent. Trotz Sympathien zu Emergenzideen (98ff.) steht am Schluss ein Plädoyer gegen die «Selbstorganisation der Materie» zugunsten einer wirkenden Teleologie, die Sch. für aristotelisch hält (347 sogar mit einem Bekenntnis zum Kreatianismus). – Der versuchte Test wäre sehr interessant. Auch die Gegenaufgabe – die implizite Verwendung transformierter aristotelischer Begriffe in den modernen Naturwissenschaften aufzudecken – wäre ein Desiderat. Doch beides müsste sich analytischer Methoden bedienen, die Sch. nicht anwendet. Als Einführung wird es jenen helfen, die von neuscholastischem Hintergrund aus den Kontakt zur Naturwissenschaft suchen.

Erwin Sonderegger

Apollonios von Rhodos: Das Argonautenepos. Herausgegeben, übersetzt und erläutert von *Reinhold Glei* und *Stephanie Natzel-Glei.* Texte zur Forschung 63 und 64. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1996. XXII, 193 und XVI, 233 S.

Das lange verkannte Werk des Apollonios *von* Rhodos – so darf man ihn nun nennen, nachdem sein Exil in Rhodos ins Reich der Fabel verwiesen ist (Rengakos, *WSt* 105, 1992, 39–67) –, in den letzten Jahren Brennpunkt der Forschung, ist erstmals in zweisprachiger Leseausgabe zugänglich. Die Herausgeber haben sich mit Arbeiten zum Epos und im besonderen zu Apollonios profiliert, und doch erscheint die Ausgabe etwas verfrüht, da die bahnbrechende Untersuchung von Rengakos (*Apollonios Rhodios und die antike Homererklärung*, München 1994), die für zahlreiche Einzelstellen neue Einsichten vermittelt und an der sich künftig jede Apollonios-Ausgabe zu messen hat, noch nicht berücksichtigt ist (z.B. 3,291 μαλερός 'glimmend' statt 'verzehrend'. 4,177 ἐπηρεφής 'überhängend' statt 'dicht bedeckt'; doch wohl richtig gegen Rengakos 2,845 ἀπηλεγέως 'in Kürze'). Zugrunde liegt Fränkels Ausgabe, zu der aber im textkritischen Anhang an rund 200 Stellen andere Lesarten vorgeschlagen oder diskutiert werden. Die Prosaübersetzung erklärt möglichst genau den Sinn des Textes, verzichtet aber auf den epischen Sprechgestus (auch auf Umschreibungen: 'Hekate' für 'Perseis') und transponiert die hoch artifizielle Anschaulichkeit des Textes auf allzu blasse, prosaische Alltagssprache herunter (z.B. 4,196 'grosszügig geholfen' für 'als edle Helferin erwiesen'; 4,217 'wenn die Zeit des Herbstes gekommen ist' für 'im blätterschüttenden Monat', nach Hes. fr. 333 MW). Einige Ungenauigkeiten sind, von der bereits genannten Einschränkung abgesehen, stehen geblieben (z.B. 4,174f. 'einjährig' gehört zu 'Rind', cf. Z 94, während der Hirsch mit ἀχαϊνέης

ausdrücklich als 'zweijährig' bezeichnet ist, cf. Arist. *H. a.* 611b18; 4,949 Missverständnis von κόλπος, kein Oben-ohne-Ballspiel, sondern mit doppelt durch den Gürtel hochgezogenem Gewand). Die Erläuterungen sind knapp gehalten (1,636: die «unerklärlichen» ὠμοβόροι ὑυιάδες sind natürlich, trotz Fränkels «Ratlosigkeit», auf Sparagmos und Omophagie der Mänaden zu beziehen, cf. Eur. *Bacch.* 139, also nicht einfach 'fleischfressend'). Ein sorgfältig erstelltes Register enthält Begriffe und Namen, von diesen aber nur die «wichtigen» (unter K nur 14 von 86 Lemmata bei Fränkel, der auch das corpus delicti κῶας aufführt). Die Verteilung der nicht allzu umfangreichen Ausgabe auf zwei Bände hat dazu geführt, dass Literaturverzeichnis (auch Aufsätze des gleichen Autors und Gesamtausgaben) und Inhaltsübersichten unnötig verzettelt sind. Bruno W. Häuptli

Antonios Rengakos: **Apollonios Rhodios und die antike Homererklärung.** Zetemata 92. Beck, München 1994. 205 S.

Das wissenschaftliche Interesse an Apollonios Rhodios erlebte in den letzten Jahren einen beispiellosen Aufschwung. Seit 1991 sind, mit unterschiedlichem Erfolg, nicht weniger als zehn Einzeluntersuchungen erschienen, dazu die ersten Bände eines Lexikons, ein Kommentar zum 3. Buch, eine kommentierte Übersetzung, rund 20 Aufsätze. Das vorliegende Zetema sticht als bewundernswerte philologische Glanzleistung heraus, die, scharfsinnig und scharfzüngig, wesentliche Erkenntnisse zur Geschichte frühhellenistischer Homerexegese, zum Verständnis der Ästhetik alexandrinischer Dichtkunst und vieler bisher unverstandener Einzelstellen bei Apollonios beiträgt und in glücklicher Weise die 1993 erschienene Untersuchung des Autors *Der Homertext und die hellenistischen Dichter* fortführt. War es dort darum gegangen, die Frage nach der Textgestalt Homers bei den frühen alexandrinischen Homerphilologen zu beantworten und die Konsequenzen für die zeitgenössischen Dichter zu klären, wird nun am umfangreichsten Belegmaterial, den *Argonautika*, die Arbeitsweise des Apollonios im Umgang mit Homer und in der Auseinandersetzung mit der damaligen Homerkritik mit äusserster Akribie analysiert und in einen grösseren Zusammenhang gestellt: Die *Arg.* sind ein Stück praktizierter Philologie, der Dichter ein *poeta philologus*, der seinen dichtenden und forschenden Zeitgenossen keineswegs nachsteht, sondern auch selbst als Homerinterpret spätere Erklärungen vorwegnimmt und so eine Synthese von Philologie und Dichtung schafft. 313 homerische, in der Exegese umstrittene Wörter, naturgemäss oft ἅπαξ und δὶς λεγόμενα, alphabetisch geordnet, werden auf ihre semantische Beziehung zum Homertext abgetastet – künftig ein unentbehrliches Nachschlagewerk. Der zweite Teil würdigt Apollonios als Homererklärer. R. spart nicht mit bissiger und witziger Kritik an philologischer Schlamperei, etwa S. 95 Anm. 406, wo die brillante Widerlegung eines falschen Kommas in 1,269, «das die bewusste Anspielung verdirbt», die Anspielung auf Δ 277 offenlegt und beweist, was Apollonios in π 216 las. Ein umfassendes Literaturverzeichnis und sorgfältige Register verstehen sich in einer Arbeit dieses Zuschnitts von selbst. Nicht genug zu loben sind schliesslich die immens aufwendige redaktionelle Perfektion und das vorbildliche Layout. Bruno W. Häuptli

Poulheria Kyriakou: **Homeric Hapax Legomena in the Argonautica of Apollonius Rhodius. A Literary Study.** Palingenesia 54. Steiner, Stuttgart 1995. 276 S.

Welche Funktion haben die rund hundert homerischen Hapaxlegomena, welche Apollonios Rhodios, soweit erkennbar, als erster wieder aufnimmt? Dieser Frage geht die Verf. in der vorliegenden Untersuchung nach und will anhand ausgewählter Passagen beweisen, dass A. R. mit einem homerischen Hapax den Leser auf den ursprünglichen Kontext zurückverweisen und dementsprechend in seinem Textverständnis lenken will. Über Plausibilität kommt diese Exegese freilich nur selten hinaus – ein möglicher Einwand, dessen sich die Verf. völlig bewusst ist (S. 13). Die Hapaxlegomena, wie übrigens auch die anderen Homerreminiszenzen, scheinen ihre Bedeutung jedoch vor allem als poetische 'Bauelemente' zu haben, welche das Argonautenepos einer bestimmten Tradition zuordnen. Verlangte nämlich der Dichter vom Leser, dass er sich jedesmal an den Zusammenhang bei Homer erinnert, so käme den Quellen grössere Bedeutung zu als dem neuen Gedicht, das beansprucht, ein selbständiges Kunstwerk zu sein. Abgesehen von diesen grundsätzlichen Bedenken vermittelt die Studie durch die eingehende Behandlung des homerischen Materials jedoch eine

schärfere Einsicht in die Arbeitsmethode des hellenistischen Epikers. Leider erschien für die Verf. das Buch von A. Rengakos, *A. R. und die antike Homererklärung* (1994) zu spät, um seine Interpretation der hom. Hapax- und Dislegomena – nämlich als philologische Stellungnahme des Dichters zu umstrittenen Wortbedeutungen – mitberücksichtigen zu können (S. 174–178). B. K. Braswell

Callimaco, Aitia. Libri Primo e Secondo. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di *Giulio Massimilla.* Biblioteca di studi antichi 77. Giardini, Pisa 1996. 502 S.

Die Zeit ist zweifellos reif für Neueditionen der Kallimachos-Fragmente, für die uns bis heute grösstenteils immer noch der erste Band der Pfeifferschen Ausgabe die Grundlage bietet, wobei jedoch zu den einzelnen Fragmenten zum einen Pfeiffers eigene Addenda und zum andern zahlreiche neuere, an verschiedensten Orten publizierte Fragmente oder Studien herangezogen werden müssen. Nebst Hollis' kommentierter Ausgabe der *Hekale* (1990) kann zweifellos Massimillas Arbeit den Anspruch erheben, den entsprechenden Teil von Pfeiffers Bd. 1 zu ersetzen. In einer Einleitung werden knapp und übersichtlich die nötigen Informationen zu Überlieferung und Inhalt der beiden Aitienbücher gegeben. Es folgt der Text der Fragmente, die M. aufgrund der seit Pfeiffer neu vorgenommenen Zuordnungen und Unterteilungen neu numeriert; mit eingeschlossen ist der grösste Teil von Pfeiffers Fragmenta incerti libri Aetiorum sowie eine Reihe von Frgg. aus dem *Supplementum Hellenisticum*, die wohl der ersten Hälfte der *Aitia* zugeordnet werden müssen. M. hat sämtliche Papyri, die die Frgg. überliefern, selbst neu gelesen und kann aufgrund dieser Arbeit sowie aufgrund der Ergebnisse der neueren Forschung insgesamt einige Textlücken füllen, Ergänzungen machen und Unsicherheiten klären (neu seither A. Kerkhecker, *ZPE* 111, 1996, 26 zu Frg. 1, 27). Wo vorhanden, werden die Scholien, Kommentare und Diegeseis beigefügt. In einem separaten Kapitel werden sämtliche Fragmente ins Ital. übersetzt. Zusätzlich zu den Angaben im Quellenapparat sowie im kritischen Apparat (im Text-Teil) gibt der Kommentar-Teil zu jedem einzelnen Frg. eine reiche Fülle von Informationen (womit M. natürlich klar weiter geht als Pfeiffer und das *SH*). Sorgfältige philologische Detailstudien, sachlich-nüchterne Kommentierung, kritische Auseinandersetzung mit der Forschungsliteratur, eigene Interpretationsvorschläge: dies alles wird dem Leser in übersichtlicher Form präsentiert. Ein vorzügliches Arbeitsinstrument! Therese Fuhrer

Alexandra Rosokoki: **Die Erigone des Eratosthenes.** Eine kommentierte Ausgabe der Fragmente. Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, N.F. 2. Reihe, Bd. 94. Winter, Heidelberg 1995. 140 S., 7 Abb.

Mit der Ausgabe und Kommentierung der Fragmente und Testimonien, die der Elegie *Erigone* zugerechnet werden können, will die Autorin in ihrer Heidelberger Dissertation einen Teil der Ausgabe der literarischen Fragmente des Eratosthenes von E. Hiller (Leipzig 1872) ersetzen. Die spärlichen Reste des Gedichts (9 z.T. unvollständige Verse) sowie 57 Testimonien, die sich allerdings zum grössten Teil nicht auf die *Erigone* des Eratosthenes beziehen, werden ediert und kommentiert. Sehr ausführlich werden die Einzelheiten zur Überlieferung der Fragmente, zu den verschiedenen Versionen der Erigonesage und zu den Festen zu Ehren von Ikarios und Erigone aufgeführt und ausgewertet. Der Ertrag kann für die Elegie des Eratosthenes angesichts der Spärlichkeit des Erhaltenen nur mager bleiben, und R. muss sich natürlich mit Hypothesen begnügen, die allerdings oft wenig fruchtbar sind (so z.B. S. 26: «Die Erzählung der Episoden war aller Wahrscheinlichkeit nach ausführlich»). Das Buch müsste deshalb zumindest im Untertitel darauf verweisen, dass hier eigentlich die Erigonesage als solche im Zentrum steht, deren Quellen im Bemühen um Vollständigkeit gesammelt und deren Interdependenzen im Detail besprochen werden. So ergibt sich doch eine Fülle von Material, das aber unsystematisch und damit wenig benutzerfreundlich präsentiert wird: Ausgabe und Kommentierung der Fragmente der eratosthenischen *Erigone* und die Testimonien zur Erigonesage werden immer wieder durch allgemeinere, ihrerseits nicht sehr systematische Ausführungen zur Sagentradition unterbrochen. Schade, dass R.s Fleiss nicht von eingehenderen Überlegungen zum Aufbau der Arbeit gelenkt worden ist (die Unsicherheiten in der dt. Sprache sollen der Autorin dagegen nicht angelastet werden). Therese Fuhrer

Arrien: Périple du Pont-Euxin. Texte établi et traduit par *Alain Silberman.* Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1995. XLVII, 73 p., 1 carte.

Au cours d'un voyage qui se déroula vraisemblablement durant l'été 131 ou 132, A., propréteur de Cappadoce, longeant une partie des côtes de sa province à l'est de Trapézonte jusqu'à Sébastopolis, anciennement Dioscurias (11,4 et p. 38, n. 95), s'acquitta d'une visite d'inspection, dont il consigna les résultats, au moment même de son déplacement ou peu après, dans cet opuscule, où une lettre à Hadrien précède un rapport que l'auteur étend à l'ensemble de la province. – Né entre 85 et 92 à Nicomédie, fort de la confiance de l'empereur, A. devait disposer d'une solide expérience militaire pour recueillir, en tant que Grec, la charge d'un territoire romain troublé et menacé. La Cappadoce formait sous Hadrien une province hybride, incluant la Galatie, le Pont et la Petite Arménie. Trapézonte, par sa position stratégique, assurait le contrôle sur l'angle sud-est du Pont-Euxin (point où abordaient les bateaux de Crimée approvisionnant en blé les légions d'Asie) et sur le col de Zigana vers l'Arménie. Le Périple énumère quatre forts côtiers qui rythment les étapes de la navigation du légat et de sa flotille. La présence romaine s'appuyant sur un dispositif militaire côtier servait de renforcement au *limes* anatolien contre les Parthes. – La critique est aujourd'hui acquise à l'authenticité de l'œuvre, sur laquelle a plané le doute, à cause de l'étrangeté du plan et de la concurrence d'un anonyme d'époque byzantine au titre identique. Parcouru d'allusions discrètes à l'actualité, marqué par l'intention courtisane de célébrer la passion d'Hadrien pour Antinoüs à travers l'évocation d'Achille et de Patrocle à propos de Leukè, donnant d'A., disciple d'Epictète, l'image d'un nouveau Xénophon, disciple de Socrate, l'ouvrage foisonne de remarques géographiques de type anecdotique, de références culturelles et littéraires. – La tradition du texte est représentée par un seul *codex* (Palatinus Heidelbergensis gr. 398, saec. IX). L'éd. de S. conserve le mélange de formes ioniennes et attiques. Riche en annotations, l'éd. est pourvue d'une carte hors-texte (où manque la localisation de Sinope). – On n'oubliera pas que notre ouvrage inspire Marguerite Yourcenar dans le dernier chapitre de ses Mémoires d'Hadrien. Philippe Bruggisser

Gernot Krapinger: **Dion Chrysostomos, Oratio 6. Text, Übersetzung, Einleitung und Kommentar.** Dissertationen der Karl-Franzens-Universität Graz 104. dbv-Verlag für die Technische Universität Graz, Graz 1996. 184 S.

Umgekehrt proportional zum Textbestand der Kyniker ist in den vergangenen Jahren unter Philosophie- und Literaturhistorikern das Interesse an Diogenes von Sinope und seinen Nachfolgern gewachsen. Davon profitiert zunehmend auch Dion von Prusa, obwohl an einer echten inneren Wandlung des Sophisten zum kynischen Wanderprediger zu Recht gezweifelt wird. Nichtsdestoweniger galten seine vier Diogenesreden (6, 8, 9 und 10) lange als Gewährstexte für altkynische Lehre. Frei von diesem Vorurteil, richtet Krapinger in seinem Kommentar zur Rede 'Diogenes oder Über die Gewaltherrschaft' sein Augenmerk auf den Motivschatz und gewinnt dadurch ein aufschlussreiches Bild von Dions 'kynischem' Raster. Die in jüngerer Zeit wiederholt vorgebrachte Auffassung, die Diogenesreden seien kaum mehr als sophistische Pose, bekommt hier kräftigen Sukkurs. Dem tüchtigen Kommentar hätte hie und da eine 'toilette de texte' das Dissertationshafte noch etwas abstreifen können, doch in seiner Nützlichkeit, vermehrt durch die knappe gute Einleitung und die ausführliche Bibliographie, fördert er über die Kynismusforschung hinaus das neue Verständnis eines wendigen Sophisten. M. Billerbeck

Maximus Tyrius: Dissertationes. Edidit *Michael B. Trapp.* Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Stuttgart/Leipzig 1994. LXXII, 377 S.

Nachdem lange Jahrzehnte keine Ausgabe des Maximos von Tyros greifbar war, gibt es nunmehr gleich zwei. Die 1995 erschienene Edition von G. L. Koniaris wurde in dieser Zeitschrift bereits von Chr. Riedweg angezeigt (52, 1995, 243); die im Jahr davor von M. B. Trapp (T.) edierte Teubneriana beurteilt die Textgeschichte des Autors im wesentlichen gleich (der Parisinus gr. 1962 = R als codex unicus, alle weiteren Handschriften sind nur Apographa), kommt aber in Einzelheiten zu etwas anderen Ergebnissen und verfolgt auch in der Textgestaltung etwas andere Prinzipien. T.s lateinische Praefatio ist klar gegliedert und liest sich insgesamt besser als Koniaris' oft etwas wortreicher

Vorspann. Die Stemmata (T. p. XXXVIII, Koniaris p. XXXVI) weichen nur in der Beurteilung des Verhältnisses der Apographa geringfügig voneinander ab; auch glaubt T. die der lateinischen Übersetzung des Paccius zugrundeliegenden Handschriften identifizieren zu können (p. XL–XLII; plausibel), was Koniaris (p. XXXIV) nicht für möglich hält. Koniaris sieht die in den Handschriften überlieferten Titel der einzelnen Διαλέξεις auf Maximos selbst zurückgehen (p. XXXIX), T. hält sie (mit guten Argumenten, p. XV) für später hinzugesetzt; und während Koniaris der Identifizierung unseres Autors mit dem Cassius Maximus zuneigt, dem Artemidor die ersten drei seiner Traumbücher widmete (p. XIX), ist T. hier wesentlich skeptischer und bringt einen Flavius Maximus ins Spiel, der vor kurzem auf einer Inschrift in Caesarea maritima aufgetaucht ist (B. Burrell, *ZPE* 99, 1993, 291f.). Hinsichtlich der Textgestaltung weist Koniaris selbst darauf hin (p. LIIf.), dass er im Text selbst äusserst konservativ vorgegangen sei; in der Tat hat er viel weniger Konjekturen aufgenommen und auch weniger Cruces gesetzt als T. – zu dem Preis, dass man bei Koniaris viel öfter das Gefühl hat, so könne der Text eigentlich nicht bleiben. Auf der anderen Seite würde man sich manche Konjektur, die sich in Koniaris' (oft freilich sehr geschwätzig wirkendem) Apparat findet, bei T. wenigstens erwähnt wünschen. Bei der Zuweisung von Konjekturen (wie auch bei manchen Fragen der Interpunktion) lassen sich beide Editionen öfters wechselseitig korrigieren. T.s Praefatio, Text und Indices sind von Druckfehlern nicht ganz frei (auch hier bietet Koniaris Kontrollmöglichkeiten), und seine Worttrennungen sind oft ein rechtes Ärgernis für das Auge; sein grösster Schildbürgerstreich ist freilich die Weglassung der von Hobein zur weiteren Unterteilung der oft recht langen Kapitel der einzelnen Reden eingeführten lateinischen Kleinbuchstaben (sie sind bei Koniaris beibehalten); dies wird das Auffinden von Zitaten in der Sekundärliteratur fast des ganzen letzten Jahrhunderts merklich erschweren. Insgesamt ist T.s Maximus-Text eine respektable Leistung; am besten wäre freilich eine Edition, die die Vorzüge von seiner und Koniaris' Edition vereinigte.

Heinz-Günther Nesselrath

Sesto Empirico: Contro gli etici. Introduzione, edizione, traduzione e commento a cura di *Emilio Spinelli*. Elenchos. Collana di testi e studi sul pensiero antico 24. Bibliopolis, Napoli 1995. 450 p.

Pur essendo i testi di Sesto Empirico oggetto di numerosi studi, mancano quasi completamente commenti globali. Il lavoro di dottorato di E. Spinelli è dunque in un certo senso pionieristico. Il libro commentato, altrimenti noto come *Adversus Mathematicos* XI, discute il problema del τέλος individuando la perfetta disposizione del saggio nella liberazione da qualsiasi dottrina dogmatica. Il volume è diviso in tre parti: una introduzione metodologica, testo e traduzione e infine il commento. Il testo adottato è quello dell'edizione teubneriana del Mutschmann. La traduzione tuttavia è basata talvolta su altre proposte o su emendamenti dell'A. indicati in una nota a piè di pagina. Il commento, che procede per gruppi di paragrafi unificati dall'argomento, è articolato in due sezioni: una filosofica e una filologica. La prima contiene un riassunto concettuale dei paragrafi presi in esame, l'eventuale indicazione e discussione di passi paralleli tesa a collocare i concetti espressi nel testo sia nell'insieme dell'opera sestana, che nel dibattito filosofico più generale delle scuole ellenistiche. La sezione filologica comprende un'analisi delle peculiarità lessicali, condotta sulla scia degli studi di Janáček, e una discussione delle alternative al testo-base. Il merito del lavoro è soprattutto quello di aver messo in luce la coerenza interna dell'opera di Sesto. Il problema fondamentale di Sesto, quello delle fonti, viene passato invece in secondo piano e l'indicazione dei passi paralleli non è sempre accurata. Mi limiterò a citare due esempi. Nel commento al par. 184 manca il rimando a passi paralleli che permetterebbero di identificare gli autori della definizione di bene come ἀρετὴ ἢ τὸ μετέχον ἀρετῆς designati genericamente da Sesto come «alcuni» (Stoici). In Diog. Laert. 7,101 (*SVF* III 29) viene attribuita a Crisippo e ad Ecatone, in Stob. II, p. 57,18 Wachsmuth (*SVF* I 190) a Zenone. Nel commento ai parr. 48sgg. (*excursus* sulla salute come bene), giudicati dall'A. una compilazione di Sesto stesso (p. 220), valeva forse la pena richiamare un passo di Luciano (*De lapsu inter salut.* 6) che lascia intravvedere invece l'esistenza di una dossografia su questo tema a cui Sesto potrebbe aver attinto. Luciano cita versi dal peana di Arifrone sulla salute (813 P, lo stesso riportato da Sesto sotto il nome di Licimnio) a sostegno della tesi che la salute è il primo bene e aggiunge μυρία δὲ καὶ ἄλλα ἔκ τε ποιητῶν καὶ συγγραφέων καὶ φιλοσόφων καταδεῖξαί σοι ἔχων, προτιμών-

των τὸ ὑγιαίνειν ... La formulazione è molto simile a quella di Sesto (49 ἀγαθὸν μὲν οὖν, καὶ τοῦτο πρῶτον, εἰρήκασι τὴν ὑγείαν οὐκ ὀλίγοι τῶν τε ποιητῶν καὶ τῶν συγγραφέων καὶ καθόλου πάντες οἱ ἀπὸ τοῦ βίου) e dovrebbe per lo meno far sospettare l'utilizzazione da parte di quest'ultimo di rassegne dossografiche preesistenti sul tema della salute. M. Laura Gemelli Marciano

Nonnos de Panopolis: Les Dionysiaques. Tome V: **Chants XI–XIII.** Texte établi et traduit par *Francis Vian.* Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1995. XV, 280 S.

Mit der kommentierten zweisprachigen Gesamtausgabe der letzten grossen epischen Dichtung der Antike ist nun in neun Bänden erfreulicherweise mehr als die Hälfte dieses gern unterschätzten, bald idyllisch, bald dramatisch erzählenden Werkes erschlossen (29 von 48 Büchern). Wie das ganze Gemeinschaftswerk erfuhr der jetzt vorliegende fünfte Band etliche Verzögerung, da sich die ursprünglichen Mitarbeiter (J. Gutierrez, P. Chuvin) anderen Forschungsvorhaben zuwandten und die abschliessende Betreuung dem erfahrenen Herausgeber Vian, der das Projekt vor zwei Jahrzehnten ins Leben rief, überliessen. Das 11. Buch berichtet das Ende der von Dionysos veranstalteten sportlichen Wettkämpfe und den Tod des grotesk-schönen Satyr-Knaben Ampelos, das folgende die Trauer des Gottes um ihn, dessen Verwandlung in eine Rebe und die Erfindung des Weins. Das 13. Buch bringt den 'homerischen' Katalog der Truppen für den Zug nach Indien. Nonnos ist in einem einzigen, von späteren Händen vielfach verbesserten Codex (Laurentianus 32,16 = L, vom J. 1280) überliefert und erschien erst 1569 im Druck. Dem damaligen Herausgeber Falkenburg verdankt man zahlreiche evidente Korrekturen, die zum festen Bestand späterer Ausgaben zählen. Vian behält das bisherige Konzept bei: detaillierte Analysen von Komposition und Quellen, präzise Übersetzung, knapp gefasste *Notes*, die viel textkritische Diskussion enthalten, auf Parallelstellen verweisen und Auskunft über verschiedenste Sachbereiche erteilen, Namenindex (nicht vollständig), *Index grec* (sprachliche Raritäten). Der kritische Apparat, knapper als bei Ludwich, ausführlicher als bei Keydell, verzeichnet mehr Lesarten und Korrekturen in L und dokumentiert Falkenburgs Eingriffe (auch die orthographischen). Der Text ist sorgfältig überdacht, weicht aber letztlich kaum von Keydells Ausgabe ab, und Vian neigt zur Konservierung von L (in Buch 11 sind es 7 von 14 Fällen; aber 11,184 φονῆα nähme die Pointe vorweg; 11,488 κατάσκιος coni. Riegler ist wegen Verdoppelung des Attributs wohl unumgänglich, was durch 4,74 eher bestätigt als widerlegt wird; ebenso 13,183 γείτονος Graefe, trotz V.s Argument – ohne Belege – «N. emploie volontiers plusieurs épithètes en parataxe»; ähnlich 11,170 und 230, wo V. den Akzentfehler ὀρί- berichtigt, aber mit der Übersetzung von 170 Änderung in ὀριδρόμος suggeriert; 11,14 hingegen ist mit L νικήσας zu halten, der Fehler liegt beim zweiten καὶ, ev. σοὶ), gelegentlich mit paläographischen Bedenken als letzter Rettung (11,179 -χρυσ- coni. Cunaeus ermöglicht erst die Pointe in V. 200: Vergoldung der Hörner als Opfervorbereitung). Die stupende Verstechnik (s. Bd. 1, L–LV) – «N. and his followers raise it to new heights» (West) – unterstützt die Textkritik (11,82 wird παῖζεν coni. Moser abgelehnt, zu Unrecht, da Properispomena am Versende erlaubt sind, vgl. 11,8 usw.). Wests Kritik (*CR* 1986, 211: kein Gravis, sondern Akut am Versende) wurde inzwischen beherzigt.

Bruno W. Häuptli

Epimerismi Homerici. Pars altera: Epimerismos continens qui ordine alphabetico traditi sunt. Lexicon ΑΙΜΩΔΕΙΝ quod vocatur seu verius ΕΤΥΜΟΛΟΓΙΑΙ ΔΙΑΦΟΡΟΙ. Ed. *Andrew R. Dyck.* Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 5:2. De Gruyter, Berlin/New York 1995. 1034 S.

Die erhaltenen Sammlungen der Epimerismen, jener Technik also, welche einen Text in seine grammatischen Bestandteile zerlegt, sind ein wichtiges Zeugnis spätantiker und frühmittelalterlicher Sprachstudien und belegen deren Anwendung in der Schulpraxis. Wer sich kritisch mit fragmentarisch erhaltenen Texten auseinandersetzt, begegnet ihnen als Quelle der Überlieferung; noch grösser ist ihr Zeugniswert, wo es um die Erhellung der byzantinischen Lexika und ihrer Entstehung geht. Bevor D(yck) 1983 im ersten Teil die scholienartigen Epimerismen zum ersten Iliasbuch kritisch herausgab, war man auf den unzulänglichen Abdruck von Oxforder und Pariser Handschriften durch J. A. Cramer (1835–1841) angewiesen. Mit der Publikation der noch umfangreicheren alphabetisch geordneten Homer-Epimerismen hat das anspruchsvolle Vorhaben nun ei-

nen erfolgreichen Abschluss gefunden. Gewiss hätte der Herausgeber uns schon damit zu grossem Dank verpflichtet; mit der beigefügten neuen kritischen Ausgabe des zeitgenössischen Lexikons Αἰμωδεῖν (S. 825–1016), welche die nachlässige Abschrift von F. W. Sturz (1818) ersetzt, übertrifft er sich noch.

Wie das Lexikon sind auch die homerischen Epimerismen wohl Produkte der literarischen Wiederbelebung im 9. und 10. Jh. Wenn D. hinter den Epimerismen die Verfasserschaft des Georgios Choiroboskos vermutet, so setzt er die neuerlich erwogene Spätdatierung dieses Grammatikers voraus; dagegen ist festzuhalten, dass sich das Choiroboskos-Zitat bei Steph. Byz. 599,15f. Meineke nicht ohne weiteres als unecht erweisen lässt (vgl. S. 864, Anm. 79). Die knappen englischen Einleitungen (S. 23–51; 845–867) machen den Benützer vor allem mit den Quellen und dem Einfluss der Werke bekannt. In den Ausgaben selbst folgt D. dem Vorbild seines Lehrers H. Erbse: wie in der Edition der Ilias-Scholien wird der Text, mit Quellenangabe am Rand, synoptisch gedruckt; dem kritischen Apparat folgt ein voller Similienapparat, im Sinn eines Kurzkommentars mit hilfreichen Anmerkungen angereichert. Ausführliche Register, unter welchen z.B. der Index auctorum zum Lexikon neue Fragmente des Grammatikers Epaphroditus und des Pharmakologen Petronius ausweist (S. 1011), runden den qualitätsvoll gedruckten Band ab. Die wissenschaftliche Leistung, gepaart mit einem enormen Aufwand an philologischer Kleinarbeit, machen es unwahrscheinlich, dass D.s Ausgaben in denkbarer Zukunft ersetzt werden. Wie sein Vorgänger gehört auch dieser Band in jede altphilologische und byzantinistische Bibliothek, wo grundlegende Forschung betrieben wird. Dem unermüdlichen Editor, aber auch den Herausgebern und dem Verlag W. de Gruyter gebührt aufrichtiger Dank, dass sie diese allzulang vernachlässigten Werke in so vorzüglicher Gestalt zugänglich gemacht haben. B. K. Braswell

Daniel Ridings: **The Attic Moses. The Dependency Theme in Some Early Christian Writers.** Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 59. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg 1995. 270 S.

In ihrem Versuch, die Überlegenheit der jüdisch-christlichen Überlieferung über die antike Philosophie und Kultur aufzuzeigen, stützen sich die frühchristlichen Apologeten weitgehend auf Argumente, welche bereits von den jüdischen Vorläufern verwendet worden sind und letztlich aus dem paganen intellektuellen Diskurs stammen. Besondere Bedeutung kommt dabei dem Altersargument – höheres Alter verbürgt höhere religiöse Autorität – und dem darauf gegründeten Nachweis der Abhängigkeit der heidnischen Gelehrten von den alttestamentlichen Schriften zu. Während zum ersten Thema 1990 eine Monographie von P. Pilhofer erschienen ist, steht eine umfassende Untersuchung des zweiten Gegenstandes noch aus, was wohl mit der «absurdity of the explanation from a modern point of view» (Ridings 18) zu erklären ist. Der Verf. der hier anzuzeigenden, aus einer philologischen Dissertation hervorgegangenen Studie schliesst diese Lücke wenigstens teilweise, wenn er in seiner Arbeit die Verbreitung des Gedankens im Werk der drei bedeutenden frühchristlichen Autoren Clemens von Alexandrien, Eusebios von Kaisareia und Theodoret von Kyrrhos erstmals gründlich dokumentiert (27).

Mag die Arbeit auch Schwächen aufweisen – der Zusammenhang des Abhängigkeitsthemas mit dem Altersbeweis wird zu wenig beachtet (u.a. 17; Pilhofers Untersuchung fehlt in der Bibliographie, die auch sonst Lücken aufweist); die Auseinandersetzung mit der früheren Forschung fällt oft unnötig lang oder allzu polemisch aus; Einseitigkeiten wie die apodiktische Einschränkung des Zielpublikums von Clemens' *Stromateis* auf gebildete Heiden (132ff.) trüben den Gesamteindruck –, so sind ihr doch wichtige Klarstellungen und Anregungen zu verdanken. Der Verf. moniert zu Recht, dass in der modernen Clemens-Forschung das Thema der Abhängigkeit im Widerspruch zum Textbefund gewöhnlich an den Rand gedrängt wird, und sieht den Grund darin, dass diese anstössige Argumentationsform mit der gängigen Einschätzung des Clemens als eines der ersten grossen christlichen Denker heute kaum mehr vereinbar scheint (u.a. 19ff. 118ff.; die Antike dürfte anders darüber gedacht haben, vgl. 24ff. 159 usw.). Die verbreitete Ansicht, Clemens habe die Fähigkeit des menschlichen Geistes zur Erkenntnis religiöser Wahrheiten recht hoch bewertet und mit der Möglichkeit gerechnet, dass auch heidnische Philosophen göttlich inspiriert waren, erweist sich bei näherer Betrachtung ebenfalls als problematisch (122ff. und 126ff.).

Ridings Buch zeichnet von den drei Autoren ein für heutiges Empfinden weniger ansprechendes Bild als andere Abhandlungen der letzten Jahre. Vielleicht sind uns die frühchristlichen Apologeten in wichtigen Punkten ihres Denkens doch fremder, als besonders die theologisch ausgerichtete Forschung manchmal annimmt. Christoph Riedweg

Timothy D. Barnes (Hrsg.): **The Sciences in Greco-Roman Society.** Apeiron 27: 4. Academic Printing & Publishing, Edmonton, Alb. 1994. 125 S.

Die sich in bescheidener Aufmachung präsentierende Sammlung umfasst Aufsätze verschiedener Autoren zu Problemen aus dem Bereich der antiken Naturwissenschaften: J. G. Lennox skizziert das Forschungsprogramm der aristotelischen Zoologie, mit dessen Verschwinden eine Weiterentwicklung der Biologie im Hellenismus ausblieb. Mittels statistischer Auswertung von Papyri untersucht A. Jones den Stellenwert der Astronomie/Astrologie im römischen Ägypten. Mit musiktheoretischen Schriften der römischen Kaiserzeit befasst sich A. Barker. D. Pingree geht den Spuren des Almagest in der Spätantike nach, während R. Beck an Kultbauten wie z.B. an einem Auguraltempel oder einem Mithräum Einflüsse kosmologischer Konzepte nachzuweisen sucht. A. Stückelberger

Robert Ineichen: **Würfel und Wahrscheinlichkeit. Stochastisches Denken in der Antike.** Spektrum, Heidelberg 1996. 174 S.

Im Altertum hat sich zwar keine eigentliche Wahrscheinlichkeitsrechnung entwickelt; aber Überlegungen und Praktiken, die mit stochastischem Denken zu tun haben, sind sehr wohl belegt, wie R. I., emeritierter Professor für Mathematik an der Universität Freiburg (CH) und profunder Kenner antiker Astragal- und Würfelspiele, im vorliegenden Buch zeigt. Aus dem aleatorischen Bereich mit seinen vielfältigen Anwendungen im Glücksspiel oder der Mantik trägt der Autor reiches Quellenmaterial zusammen nicht nur aus der griechisch-römischen Literatur, sondern auch aus dem indischen und jüdischen Bereich, und veranschaulicht es mit archäologischen Funden. Darüber hinaus geht I. auch dem vor allem in der Philosophie und der Rhetorik zur Geltung kommenden epistemischen Wahrscheinlichkeitsbegriff nach, der sich in den verschiedensten Schattierungen der *probabilitas* manifestiert. Dem neuzeitlichen statistischen Wahrscheinlichkeitsbegriff besonders nahe kommen Überlegungen etwa im *Corpus Hippocraticum* zur Häufung von Krankheitsfällen unter besonderen Verhältnissen oder bei Aristoteles' Beobachtungen von Vorfällen, die ὡς ἐπὶ τὸ πολύ eintreten: ein nicht nur für Mathematiker aufschlussreiches Buch. A. Stückelberger

Gilbert Argoud (éd.): **Science et vie intellectuelle à Alexandrie (Ier–IIIe siècle ap. J.-C.).** Centre Jean-Palerne, Mémoires 14. Publ. de l'Université de Saint-Etienne, 1994. 225 p.

Il s'agit en fait de 7 articles, dont 4 relatifs à Héron, mathématicien et inventeur, qui vécut au milieu du Ier siècle ap. J.-C. A. Masson présente d'abord la ville d'Alexandrie, son développement, ses monuments, la vie intellectuelle et économique. G. Argoud rappelle brièvement l'œuvre théorique et les traités pratiques de Héron, allant de petits syphons aux machines de guerre. Suit une ample bibliographie. Ph. Fleury compare Vitruve (10,7,1–3) et Héron (1,28) à propos du syphon. L. Bliquez et J.-P. Oleson présentent en anglais l'histoire et les applications de la seringue (πυοῦλκος), avec de nombreux schémas. B. Vitrac compare Euclide et Héron dans le calcul de l'aire des triangles, ce dernier promouvant les mathématiques appliquées.

D. Marcotte suit l'évolution du terme γεωμόρος; d'abord propriétaire foncier, puis paysan, traduit ensuite lat. *agrimensor* (arpenteur, topographe), enfin chez Denys d'Halicarnasse désigne les *decemviri agris dividundis* au début du Principat. La dernière étude, la plus longue, due à B. Pouderon, est consacrée à un fragment de Philippe de Sidè (début du Ve siècle ap. J.-C.) transmis dans une suite d'abrégés divers (Codex Baroccianus gr. 142, Bibl. Bodléienne d'Oxford, XIVe s.). Après un examen minutieux de la tradition, l'auteur extrait du texte les éléments valables qui lui permettent de préciser la succession des maîtres de philosophie chrétienne à Alexandrie entre 160 et 390, d'Athénagore à Rhodon, sans oublier Clément et Origène. J.-P. Borle

Fragmenta Poetarum Latinorum Epicorum et Lyricorum Praeter Ennium et Lucilium. Post *W. Morel* novis curis adhibitis edidit *Carolus Buechner*. Editionem tertiam auctam curavit *Jürgen Blänsdorf*. Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Latinorum. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1996. XXVI, 494 S.

Morels *Fragmenta Poetarum Latinorum* (1927) waren bekanntlich kein Meisterwerk, Büchners Neubearbeitung (1982) geradezu ein Fehlschlag, da der betagte und schwerkranke Freiburger Latinist, der ihr Erscheinen gar nicht mehr erlebte, der für ihn neuartigen Aufgabe nicht gewachsen war. Sein Werk lieferte zwar gewisse Ergänzungen zu der älteren Arbeit, vor allem bibliographische, ersetzte sie aber nicht wirklich, so dass man, seitdem es vorlag, zwei durch zahlreiche Mängel beeinträchtigte, noch dazu lückenhafte Sammlungen zu konsultieren hatte. Diese wenig erfreuliche Situation hat sich nun von Grund auf geändert. Die erneute Bearbeitung durch Büchners Schüler Blänsdorf weist mehrere entscheidende Vorzüge auf, von denen neben der nahezu konsequent durchgeführten Zusammenstellung der Zitate von unbekannten Verfassern am Ende der Sammlung und der Beifügung eines Verzeichnisses der Fragmentanfänge vor allem zwei zu nennen sind: Einmal hat Bl. zahlreiche von seinen Vorgängern übersehene Fragmente hinzugefügt, indem er die Hinweise von deren Rezensenten und das *Supplementum Morelianum* von A. Traglia/M. Bini (1986) nützte; von den Stücken, deren Fehlen ich im Laufe der Jahre bemerkt hatte, ist keines übergangen. Auch das *Carmen de bello Actiaco* findet man nun an dem Ort, wo es eigentlich hingehört. Ausserdem hat Bl. den Fragmenten Zeugnisse zu Leben und Werk der jeweiligen Autoren vorangetellt. Auch wenn er darin zu weit gegangen ist – in einzelnen Fällen, etwa bei P. Valerius Cato, erscheinen sogar Testimonien zu Dichtern, von denen nichts überliefert ist, und die Aufhäufung von Zeugnissen zu Sammelbegriffen wie *Carmina* und *Poetae Novi* ist ohnehin fehl am Platze –, stellt dies eine höchst wünschenswerte Ergänzung dar. Sie wurde, wie aus S. X hervorgeht, erst vorgenommen, nachdem die sonstige Überarbeitung längst abgeschlossen war. Es mag mit der langwierigen Vorgeschichte der Publikation zusammenhängen, dass die Vorbereitung und Überwachung der eigentlichen Setzarbeiten mit einer gewissen Hast erfolgt ist, die in dem Band ihre Spuren hinterlassen hat. So wird, um wenigstens ein paar Beispiele zu nennen, die Ankündigung des Vorworts, dass neu eingefügte Fragmente und Autoren durch (*) bezeichnet werden sollen, nicht konsequent durchgeführt. Die an der gleichen Stelle befindliche Liste besonders bekannter Dichter, bei denen auf die Sammlung der Testimonien verzichtet ist, stimmt mit dem tatsächlichen Vorgehen nicht überein, und warum darin auch Juvenal auftaucht, von dem keine Fragmente auf uns gekommen sind, bleibt völlig unerfindlich. Der berühmte Spottvers *postquam Crassus carbo factus, Carbo crassus factus est* und das *Carmen de bello Actiaco* lassen sich nur durch Blättern aufspüren, da in den Indices entsprechende Hinweise fehlen.

Unangenehmer ist, dass die Überarbeitung, die ohne Zweifel höchst mühsam war, nicht immer weit genug geht. So wird etwa zu der endlos verhandelten Frage nach dem Subjekt von Naev. fr. 20 (23) *blande et docte percontat* Büchners kategorische Erklärung 'Dido ex Aenea quaerit , ...' wörtlich übernommen und lediglich durch den Hinweis ergänzt, dass nach Meinung Scarsis von Anna die Rede sei. Dabei können wir weder über die Person des Sprechenden noch über die des Angeredeten etwas Sicheres sagen. – Die unmögliche Interpunktion von Bibac. fr. 2,6 ist nicht beseitigt. – Zu Calv. fr. 18 wurde Morels irreführende Angabe über die Fundstelle, die Büchner unbesehen weitergereicht hatte, auch von Bl. abgeschrieben. Sie muss richtig lauten: Schol. Lφ Iuv. 9,133 (p. 161 Wessn.; cf. p. 275s.). – Was der Hexameter *de nostris annis tibi Iuppiter augeat annos* in der Rubrik 'Versus popularis in Neronem eiusque successores' soll, ist nicht einzusehen. Ausserdem muss er richtig (!) *de nostris annis augeat tibi Iuppiter annos* lauten, da die Wortfolge der Tertullianhss. durch die Arvalakten von 213 und 218 n.Chr. (*CIL* VI 2086,17; 2104,36) bestätigt wird. – Zu dem Terminus-Rätsel inc. 14 erfährt man nun wenigstens, dass der am Ende des ersten Verses gebotene Wortlaut *sit, nescio* auf Freinsheim zurückgeht. Doch verdient Büchelers nicht aufgeführte Konjektur *sit, non sat scio* klar den Vorzug, da sie der Überlieferung nähersteht und zudem einem geläufigen Versschluss der römischen Komödie entspricht; sein Vorschlag, am Anfang des dritten Verses *ipsi Iovi regi* zu schreiben, hätte zum mindesten eine Erwähnung im Apparat verdient. – Das Distichon inc. 75, das durch Schol. Iuv. 4,37 (p. 56 Wessn.) überliefert und dort ausdrücklich Martial zugeschrieben wird, gehört sicher nicht in die ohnehin merkwürdige Rubrik 'Ignoti cuius-

dam apud Iuvenalem versus'. – Das erste Wort des Fragments inc. 64 lautet nach den übereinstimmenden Angaben von Green und Martin auch bei Augustin *tu* wie bei Isidor, nicht *te*.

Diese und ähnliche Mängel mindern jedoch den Wert von Bl.s Arbeit nicht wesentlich. Sie stellt einen wirklichen Fortschritt dar. Dank ihrer und dem 1993 erschienenen Kommentar von E. Courtney zum grössten Teil der Fragmente werden es diejenigen, die sich künftig auf diesem schwer überschaubaren Gebiet orientieren wollen, viel leichter haben als die vorausgehenden Generationen.

H. Tränkle

Jean Soubiran: **Prosodie et métrique du *Miles gloriosus* de Plaute.** Introduction et commentaire. Bibliothèque d'études classiques. Peeters, Louvain/Paris 1995. XI, 311 S.

Ein neues Standardwerk. S. exemplifiziert seine schwierige Materie am 'einfachsten' Fall, dem *Miles gloriosus*, der lediglich Jamben, Trochäen und Anapäste aufweist, aber keine Cantica («c'est le domaine de C. Questa»), und gegenüber der gleichartigen *Asinaria* ungleich viel materialreicher ist. Die einleitenden Kapitel fassen zusammen, was im grossen *Essai sur la versification dramatique* von 1988 umfassend dargelegt war, wozu der metrische Kommentar eigentlich 'nur' als Illustration gedacht sei. Metrik und Textkritik gehen gerade bei Plautus Hand in Hand, und so haben wir gleichzeitig einen kritischen Rundgang durch den Text und einen Lehrgang textkritischer Methodik vor uns. Dass S. dabei keineswegs dogmatisch vorgeht, zeigen die für die Lösungen nicht selten bereitgehaltenen Prädikate 'probable', 'possible', 'incertain', 'douteux', anderseits wird bei der Besprechung der handschriftlichen Varianten und Textvorschläge dank der sicheren Beherrschung der Probleme aus metrischer Sicht deutlich die Spreu vom Weizen gesondert.

Aus der Vielfalt der Aspekte seien einige Punkte herausgegriffen. Ohne ein neues System aufbauen zu wollen, benützt S. eigene Termini, in die man sich einzulesen (und einzurechnen!) hat, und eigene, nicht zu zahlreiche Symbole. Gezählt werden nicht wie bei Maas oder West Elemente, sondern Versfüsse mit starkem (TF, temps fort, Hebung, longum, princeps; 2 TF = 2. princeps, Position 4 usw.) oder schwachem Taktteil (Tf, temps faible, Senkung, biceps, anceps); als 'résolutions' gelten Doppelkürzen in beiden Vershälften (Tf^1 = 1. Kürze der 'aufgelösten' Senkung), als Zäsuren Wortfugen an den bekannten Stellen (P, H), dazu treten die Diäresen der Septenare (je nach Versstelle D, D^4 usw.). Eine Reihe von Abkürzungen und Symbolen hat man sich während der Lektüre ratend anzueignen (V = voyelle, mit Kürzezeichen = voyelle brève; C = consonne, CV = 'Verwischung der Wortgrenze', zu 110. 613; T = Trithemimeres; Doppelakzent oder hochgestellte Zahl = Silbe in der Hebung, zu 23. 97. 384. 411; unverständliche Zahlensymbole: S. 43 bei 2.3.5). Die häufige Bezeichnung 'syllabe indifférente à 4 TF' meint die metrische Dehnung einer kurzen Silbe an den 'Jacobsohnschen Stellen' (Lindsays 'syllaba anceps in pausa'), hat allerdings den Nachteil, dass sie – anders als '(syllaba) brevis in (elemento) longo' – den Unterschied von Silbe und Position verschleiert. Grossen Wert legt S. auf die Gültigkeit der umstrittenen 'loi de Meyer' (vereinfacht: reiner Jambus bei Wortende nach 2 TF, 4 TF); er zeigt, dass die Verstösse marginal und meist leicht zu beheben sind (116. 547. 554). Nicht im üblichen Sinne (und ohne Definition) ist öfters die Rede von 'synaphie (forte)', welche die Wortfuge vor der Zäsur mittels Elision oder der behelfsmässigen 'liaison CV' ('synaphie faible') überbrückt und damit das Wort vor der Zäsur gleichsam zur 1. Vershälfte hinüberzieht (10. 128. 138. 320; CV: 134), sogar wenn Rollenwechsel dazwischentritt (324). Verschiedentlich erscheint der Einschnitt durch Elision 'leicht verdunkelt' (327; 320 kombiniert mit synaphie) oder gar an störender Stelle, was die Frage nach dem Sinn der Zäsur aufwirft (13 *in* | *campis*. 173 *quae* | *res*. 553 *ad* | *te*); wenn er fehlt (1180), kann auch S. nicht mehr helfen. Dank der Übersichtlichkeit lässt sich das ausführliche, systematisch angelegte Inhaltsverzeichnis so bequem wie ein Register benützen.

Bruno W. Häuptli

Andrew Drummond: **Law, Politics and Power. Sallust and the Execution of the Catilinarian Conspirators.** Historia Einzelschriften 93. Steiner, Stuttgart 1995. 136 S.

Dem Untertitel entsprechend bietet Drummond in erster Linie eine gründliche Untersuchung des sallustianischen Berichts über die Verhandlungen am 3. und 5. Dezember 63 v.Chr. (*Catilinae coniuratio* c. 46–52). Er tut dies mit bemerkenswerter Kenntnis der antiken Quellen wie der Litera-

Klassisch-Philologisches Seminar

tur und mit vielen guten Beobachtungen (etwa 23.46 u.ö. zum Quellenwert Plutarchs und Appians). An historisch Verwertbarem in Sallusts Werk bleibt danach nicht viel: sogar nicht der Antrag Catos, wobei D. einen wichtigen Exkurs über die rechtliche Qualität der Begriffe *manifesti* und *confessi* einschiebt (60ff.; vgl. Appendix II zum *furtum manifestum*: 117ff.).

In seinem abschliessenden Kapitel betont D. mit Recht, dass das *Senatus consultum ultimum* in der Debatte über die Hinrichtung der Catilinarier keine Rolle gespielt hat. Grundsätzlich ist ihm auch darin zuzustimmen, dass das Ausserachtlassen gesetzlicher Vorschriften in Ausnahmesituationen immer eine politische Entscheidung ist. Etwas zu kurz kommt dabei freilich die spezielle Problematik des 5. Dezembers: Die Catilinarier hatten eine *seditio* nur vorbereitet, und so war es doch fraglich, ob der von der *lex Sempronia de capite civis* vorgeschriebene Gerichtsweg nicht beschritten werden könne und solle. Caesar mag dies Gesetz nicht explizit genannt haben (44ff.), in der Sache hat er aber darauf deutlich verwiesen – und hat es schon Ende 63 in der Agitation der Volkstribunen Bestia und Nepos die entscheidende Rolle gespielt.

In hoc immenso aliorum super alia acervatorum operum cumulo verdient D.'s Werk über die Catilinarierdebatte einen ehrenvollen Platz. J. von Ungern-Sternberg

Michael C. J. Putnam: **Virgil's Aeneid. Interpretation and Influence.** The University of North Carolina Press, Chapel Hill/London 1995. 332 S.

Der Autor des für die Diskussion der *Aeneis* in den letzten drei Jahrzehnten grundlegenden Werkes *The Poetry of the Aeneid* versammelt in dem hier anzuzeigenden Band nach einer für die Problematik erhellenden Einleitung (in der man freilich die Gegenstimmen von A. Wlosok und K. Galinsky vermisst; genannt sind Ph. Hardie und F. Cairns) zwölf Einzelstudien, die mit Ausnahme von «Wrathful Aeneas and the Tactics of *Pietas* in Virgil, Ovid, and Lucan» (neu) zwischen 1970 und 1992 publiziert worden waren und die alle, wie schon die Monographie von 1965, die Beunruhigung durch den Schluss der *Aeneis* für ihr Gesamtverständnis produktiv zu machen versuchen. Die Beunruhigung, die von diesen Essays auf die deutschsprachige Forschung ausgehen könnte, sollte sich gelassen an das explizite Selbstverständnis des amerikanischen Gelehrten halten, in der Spannung zwischen optimistischer und pessimistischer Interpretation verabsolutiere er nicht den einen Pol, sondern schaffe allein ein Gegengewicht zu der Ansicht, die *Aeneis* sei Propaganda, und arbeite die Reibung zwischen loyaler und subversiver Bedeutung heraus. Wenn die Aufsätze selbst auch nicht diesem Programm entsprechen, sondern 'die dunklere Seite des Epos' auch dieses selbst verschattet, sollte man sie – dies der Vorschlag des Rezensenten – offener lesen, also statt Ablehnung des augusteischen Staates aus der Tötung des Turnus zu erschliessen, die Botschaft Vergils in der grundsätzlichen Frage sehen, ob die Errichtung eines Friedensstaates die Übel eines Bürgerkrieges rechtfertige. Ernst A. Schmidt

Aldo Setaioli (éd.): **Orazio. Umanità, politica, cultura.** Atti del Convegno di Gubbio 20–22 ottobre 1992. Università di Perugia, Istituto di Filologia Latina. 1995. 155 p.

12 contributions en italien, sauf indication. *G. Mazzoli:* L'italianité horatienne. Malgré ses origines provinciales, H. en appelle à toute l'Italie pour promouvoir la modération dans le style, la vie et la politique. *N. Horsfall:* H. et la conquête du monde, idéologie et métaphores. Les poètes augustéens restent dans l'ambiguïté sur la politique extérieure, parlant même des Chinois. Examen du cas de l'Espagne, de la *Britannia* et des Parthes. *E. Otôn Sobrino* (en espagnol): H. et le sentiment de l'éphémère. H. propose d'accepter notre destin précaire avec une sérénité tantôt joyeuse, tantôt mélancolique. *C. Santini:* 2 hypothèses sur Cassius Etruscus (*Sat.* I,10,61–64). Dans ce polygraphe on a vu Cassius Parmensis – adversaire d'Octave –, l'annaliste Cassius Hemina, voire l'auteur d'une tragédie *Brutus* (Varron, *De lingua lat.* 6,7; 7,72). En fait c'est un pur jeu littéraire. *A. Setaioli:* H. et l'outre-tombe. L'au-delà traduit un état d'âme tout en s'inspirant de la représentation homérique avec Pluton, Minos etc.: d'où manque d'unité. *I. Lana:* Cohérence dans le 1er livre des *Epîtres.* H. se déclare vieilli, renonçant à la poésie ... et le dit en de nombreux vers; il propose une conduite de vie ... sans s'y tenir. Pourtant toujours fidélité à soi-même et à l'*aequus animus M. von Albrecht:* H. et la musique. On doit admettre qu'à côté du *Carmen saeculare* dirigé parfois par le poète, certaines

Odes furent accompagnées de musique contemporaine (cf. *Odes* IV,11,34–36; 9,3sq. et III,30,13sq.). *D. Estefania* (en espagnol): L'amitié dans l'œuvre d'Horace. Les poèmes destinés à ses amis reflètent son évolution et l'*animus aequus* qui lui fait songer à la mort, sans renoncer à des réunions souriantes. *R. degl' Innocenti Pierini: Numerosus Horatius.* Présence d'H. chez Ovide. Cité une seule fois (*Tristes*, IV,10,49sq.), H. est pourtant présent par une tournure ou une pensée: poésie = refuge contre les maux, espoir d'immortalité; mais l'*ars amatoria* s'oppose au sens de la mesure comme le foisonnement des Métamorphoses. *M. L. Ricci:* Lecteurs d'H. entre les IVe et Ve s. Influences de vocabulaire, de métrique, de genre littéraire, aussi bien chez Claudien et Ausone que chez Prudence et Paulin de Nole. *A. Traina:* H. chez Boèce. Réminiscences dans le *De consolatione philosophiae* surtout dans la prose. *L. Quattrocchi:* H. chez Heine et August von Platen. Alors que le XIXe s. allemand se tourne plutôt vers la Grèce, ces deux auteurs font référence aux Latins et à H. en particulier, le second appréciant l'art pour l'art, le premier l'art de vivre, avec une ironie corrosive.

J.-P. Borle

Philippe Fleury: **La mécanique de Vitruve.** Presses Universitaires de Caen, Caen 1993. 378 S., Abb.

F., der sich durch seine sorgfältige Vitruvbearbeitung in der Edition Budé (ed. lib. I 1990; comm. lib. X 1986) ausgewiesen hat, legt im vorliegenden Werk eine weit über das 10. Buch Vitruvs hinausgehende Monographie über die antike Mechanik vor, in welcher die Vorstufen in den ps.-aristotelischen *Problemata mechanica* und den Fragmenten bei Philon von Byzanz ebenso miteinbezogen werden wie die wohl nachvitruvischen Texte bei Heron von Alexandria. Neben den theoretischen Teilen der Mechanik werden besonders auch die vielfältigen Anwendungsmöglichkeiten im zivilen wie im militärischen Bereich berücksichtigt. Die Arbeit ist vor allem durch die kompetente Erläuterung der funktionalen Aspekte der vorgeführten Maschinentypen wertvoll, welche mit zahlreichen Abbildungen und Skizzen veranschaulicht werden. Dabei wird der Nomenklatur technischer Begriffe besondere Beachtung geschenkt. Eine wertvolle Ergänzung bilden verschiedene Tabellen, eine reichhaltige Bibliographie und mehrere Indizes. Kurz, ein für das Verständnis antiker Technik sehr hilfreiches Buch.

A. Stückelberger

P. Ovidii Nasonis Heroidum Epistula IX: Deianira Herculi. A cura di *Sergio Casali.* Biblioteca Nazionale. Serie dei classici greci e latini. Testi con commento filologico, n.s. 3. Le Monnier, Florenz 1995, 262 S.

Ovid: Heroides. Select Epistles. Ed. by *Peter E. Knox.* Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge U. P., Cambridge 1995. X, 329 S.

Ovid: Heroides XVI–XXI. Ed. by *E. J. Kenney.* Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge U. P., Cambridge 1996. XIII, 269 S.

Publius Ovidius Naso. Liebesbriefe. Heroides–Epistulae. Lateinisch-deutsch. Hrsg. u. übers. v. *Bruno W. Häuptli.* Sammlung Tusculum. Artemis, Zürich 1995. 352 S.

Nachdem Ovids *Heroides* jahrelang ein eher vernachlässigtes Werk der augusteischen Literatur darstellten – der letzte Kommentar stammt von A. Palmer (1898), und Dörries Ausgabe (1971) ist zwar reich an Material, aber nicht immer zuverlässig –, ist in den letzten Jahren ein gesteigertes Interesse an dieser Spielart der römischen Elegie festzustellen. Die anzuzeigenden vier Bücher aus den Jahren 1995/96 belegen eindrucksvoll das neuerwachte Interesse.

Casali (C.), ein Schüler von Gian Biagio Conte, skizziert in seiner knappen Einleitung (11–17) die zwei wichtigsten Merkmale von Ovids *Heroides*: die ständige Auseinandersetzung Ovids mit den Vorlagen (in diesem Fall mit Sophokles' *Trachinierinnen*), die er seiner neuen, elegischen Interpretation unterzieht, und das Paradox der Liebe, das die *Epistulae* I–XIV leitmotivisch durchzieht. Der Text (21–26, mit italienischer Prosaübersetzung [27–30]) basiert auf Dörries Ausgabe (zu den Abweichungen vgl. die Liste auf S. 20). Allerdings hat C. die wichtigsten Handschriften (vgl. S. 19) noch einmal selbst durchgesehen. Es folgt der ausführliche, materialreiche Kommentar (31–226), in dem Fragen der Interpretation – immer unter dem Aspekt des Genres der Briefelegie – und textkritische Probleme behandelt werden. Ich verweise e.g. auf die Diskussion des Eröffnungsdistichons (31f.: unecht) oder auf die ausführlichen Erläuterungen zu V. 133 (S. 179). Ovids literarische

Technik wird deutlich herausgearbeitet in den Anmerkungen zu den Vv. 13–18, 85–100 (mythologisches Kompendium) und zu den Vv. 143–168 (Nachricht vom Tod des Hercules überrascht Deianira beim Abfassen des Briefes). Auf Ovids Auseinandersetzung mit Sophokles geht C. ausführlich ein in den Erläuterungen zu den Vv. 33–46 (*Trach.* 1ff.), 47–54 (*Trach.* 459–462), 129f. (*Trach.* 298–300). Vier Appendices (vgl. vor allem IV: zum Scheinproblem der Echtheit) sowie ein Schlagwort- und Stellenregister beschliessen den vorbildlichen Band.

Dem bewährten Standard der 'Cambridge Greek and Latin Classics' entsprechen sowohl die Auswahl aus den Einzelbriefen (I, II, V, VI, VII, X, XI, XV) von P. E. Knox (Kn.) wie E. J. Kenneys (Ke.) kommentierte Ausgabe der Doppelbriefe (XVI–XXI). Wenn man die Einleitungen der beiden Bände zusammennimmt, ergeben sie eine komplette Einführung in die *Heroides* (Kn. 1–37, Ke. 1–27) sowohl unter inhaltlichen Gesichtspunkten als auch unter dem Aspekt der Überlieferungsgeschichte. Verdienstvollerweise hat sich Kn. der *Epistula Sapphus* angenommen (278–315). In der Nachfolge von R. J. Tarrant ("The authenticity of the letter of Sappho to Phaon [*Heroides* XV]", *HSCP* 85, 1981, 133–153) spricht sich Kn. mit guten, vor allem auf sprachlichen Kriterien beruhenden Argumenten für die Unechtheit aus (vgl. auch S. 12–14). Es ist zu bedauern, dass Kn. sich nicht aller Einzelbriefe angenommen hat, und es bleibt zu hoffen, dass die restlichen noch unkommentierten Briefe bald einen Herausgeber finden.

Im Zuge der Komplettierung der Werke Ovids in der Sammlung Tusculum liegen nun auch die *Heroides* in der zweisprachigen Ausgabe von B. W. Häuptli (H.) vor. Es ist äusserst erfreulich, dass der Verlag nun endlich von der leidigen Praxis abzugehen scheint, alte Übersetzungen und überholte griechische oder lateinische Texte lediglich mit einem neuen Nachwort versehen zu lassen. Vielmehr hat H. einen neuen, wohldurchdachten Lesetext erstellt (auf der Basis der Loeb-Ausgabe von G. Showerman [1921, nicht der rev. ed. von Goold aus dem Jahre 1977], vgl. jedoch auch die Liste der zahlreichen Abweichungen auf S. 272–277) und eine neue Versübersetzung angefertigt. Ob es letztendlich eine glückliche Entscheidung H.s war, eine Versübersetzung vorzulegen (vgl. zur Übersetzung S. 252f.), ist natürlich eine Geschmacksfrage. Bisweilen jedoch klingt manches zu gestelzt und altmodisch, und der Schwung der Verse Ovids kommt nicht immer in den deutschen Distichen zum Vorschein. Der ausführliche Anhang bringt alles, was man von einer für ein breiteres Publikum gedachten Ausgabe erwartet: eine Einführung in Leben und Werk Ovids (245–247) und in die *Heroides* (bzw. *Epistulae* [248]) (247–250), eine Zusammenstellung von Testimonien zu den *Heroides* (250f.), eine Zeittafel (254–261), Ausführungen zur Textgeschichte und Textgestalt (262–265) sowie zur Metrik (266–271). In den Erläuterungen wird zunächst auf die Textsituation eingegangen (d.h. an welchem Punkt in der Chronologie des Mythos die Briefe abgefasst werden), die literarischen Vorlagen werden angegeben und die vielschichtigen mythologischen Anspielungen entschlüsselt. Literaturhinweise (335–339, unter Rezeptionsgeschichte ist jetzt nachzutragen M. Picone/B. Zimmermann [Hrsgg.], *Ovidius redivivus. Von Ovid zu Dante*, Stuttgart 1994) sowie ein nützliches Namenregister (340–352) beschliessen den empfehlenswerten Band.

Bernhard Zimmermann

Ovidius: Fasti. Festkalender. Lateinisch–deutsch. Auf der Grundlage der Ausgabe von *Wolfgang Gerlach* neu übersetzt und herausgegeben von *Niklas Holzberg*. Sammlung Tusculum. Artemis, Zürich 1995. 371 S.

Die erste zweisprachige Gesamtausgabe von Ovids Werken im deutschen Sprachraum steht mit den neuen Bänden der lange nicht mehr erhältlichen *Fasti* und *Heroides* kurz vor ihrem Abschluss. Der letzte Band der Tusculum-Reihe wird *Ibis* und die Fragmente enthalten. Der Herausgeber der *Fasti* ist durch seine Publikationen über die römische Liebeselegie bestens bekannt. Ausser Einzeluntersuchungen und der Einführung in die Gattung (Darmstadt 1990) stammen von ihm die Übertragungen von *Ars amatoria* und *Remedia amoris* in deutsche Vese, wovon der Herausgeber ein überzeugter Anhänger ist. Die Übersetzung beruht zwar auf der älteren Ausgabe von Gerlach (München 1960, Text nach Bömer), war aber anzupassen, da dem lateinischen Text jetzt die Teubner-Ausgabe von Alton, Courtney und Wormell zugrundeliegt (Abweichungen z.B. 4,21 *origine* statt *imagine*; 27 *repertam* statt *receptam*, 146 *gelida* im Text, *calida* laut Übersetzung), und geriet im Lauf der Arbeit zur eigenständigen, sehr ansprechenden Fassung. Gelegentlich fiel der Feile etwas

viel Patina zum Opfer, denn Gerlachs Lösungen sind oft so treffend und so nahe beim Text, dass es leichter fällt, eine andere als eine bessere Lösung zu finden (4,417f. *exigit ipse locus ... plura recognosces, pauca docendus eris*: Holzbergs postmoderne Lösung «verlangt nun der Kontext: Viel wirst du wissen, bedarfst kaum noch der Information» passt besser in die Informationsgesellschaft, übertrifft aber kaum die schlichtere Gerlachs: «erfordert die Stelle. Viel davon ist dir bekannt. Neues ist wenig dabei.»). Die rhythmischen Hürden des deutschen Verses waren nicht immer zu überspringen (z.B. 4,347 *Násica* mit falscher Betonung, schon Gerlach). Völlig neu gestaltet sind Erläuterungen und Einführung, aber angesichts der Gelehrsamkeit, die Ovid in dieses Werk verpackt hat, zu knapp gehalten, als dass dem geniessenden Leser der Griff zum Nachschlagewerk erspart bliebe. Leider fehlt ein Register, das man ohne weiteres aus der Gerlachschen Edition hätte übernehmen können.

Die Einführung bringt zwei neue Thesen zur Entstehungsgeschichte. Sowohl die «Umwidmung» (von Augustus *Fast.* 2,15–18 an Germanicus 1,1–26) wie die Meinung, das Werk sei ursprünglich als Ganzjahreskalender geplant gewesen, werden in Frage gestellt. Sind die Zeugnisse nicht evident genug? *Trist.* 2,549–552 belegt die Rohfassung von 12 Büchern und die Unterbrechung der Arbeit (Wormell-Courtney, p. V), Vorverweise auf spätere Bücher finden sich *Fast.* 3,57–58. 149–150. 199–200. 5,147–148 (Bömer). Wenn sich 1,285–286 auf den Triumph des Germanicus über Cherusker und Chatten vom 26. Mai 17 bezieht (Bömer; Syme, *History in Ovid*, 1978, 63; anders Herbert-Brown, *Ovid and the Fasti*, 1994, 205–212: Senatsgelübde vom 1. Januar 15), arbeitete Ovid bis kurz vor seinem Tod an diesem Werk. Bruno W. Häuptli

Carole E. Newlands: **Playing With Time. Ovid and the 'Fasti'.** Cornell Studies in Classics 55. Cornell University Press, Ithaca/London 1995. XII, 254 S.

Frucht des erneuten Interesses, das den *Fasti* seit einiger Zeit besonders in der angelsächsischen Forschung entgegengebracht wird, ist diese bemerkenswerte Monographie: sie verfolgt konsequent den Ansatz, dass die uns erhaltenen *Fasti* ein einheitliches Gebilde seien, keine dem Kalender entlang aufgereihte Ansammlung einzelner elegischer Stücke, und dass Ovid anlässlich einer sehr weit gehenden Überarbeitung im Exil (dies im Anschluss an Elaine Fantham, *PapLivLatSem* 5, 1985, 243–281) so abgerundet worden sei, dass das Ende von Buch 6 auch ein Gedichtende signalisiere. Dabei sei im Fortgang des Werks eine Entwicklung der ideologischen Positionierung festzustellen: vom optimistischen Anspruch, als römischer Kallimachos Roms religiöse und mythologische Tradition in der Fokussierung auf *arae*, nicht *arma* darstellen und damit die elegische Abwendung von *militia* und Hinwendung zu *pax* in die aitiologische Dichtung überführen zu können, hin zum Zweifel an dieser Möglichkeit und zur Resignation, weil eben in Roms Tradition und Gegenwart *arae* nicht von *arma* getrennt werden könnten – was zugleich Distanzierung gegenüber Augustus' ideologischen Ansprüchen impliziert. Zwar sind manche Argumente überzogen, indem sie m.E. zu sehr auf bewusste semantische Doppeldeutigkeiten abheben (besonders problematisch 185, eher gewaltsam auch der Sprung in eine metapoetische Deutung 171–173): doch bringt dieses Buch, das die *Fasti* als literarisches Werk in der Kallimachosnachfolge wirklich ernst nimmt, die Forschung einen grossen Schritt weiter. Fritz Graf

P. Ovidii Nasonis: Tristia. Edidit *John Barrie Hall.* Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana. Teubner, Stuttgart/Leipzig 1995. XXX, 263 S.

Die Textüberlieferung der *Tristia* bleibt ein tristes Kapitel. Kodizes vor dem 13. Jh. sind spärlich, korrupt und unvollständig, die gesamte Überlieferungsmasse so kontaminiert, dass es bis heute nicht gelingt, ein einleuchtendes Stemma zu erstellen; auch die vorgelegte Ausgabe hat nicht dies zum Ziel, sondern zunächst die sorgfältige Bestandesaufnahme aufgrund von zwei- bis dreifacher Kollation der von H. als wichtig erachteten 17 Hss., wobei sich Owens Lesungen als äusserst unzuverlässig herausstellten. Vat. Ottob. lat. 1469 (S. XI–XII), erstmals von Questa 1959 vorgestellt, anfänglich nur gelegentlich benützt (Luck 1967, André 1968), 1983 von Tarrant der Beachtung eines künftigen Herausgebers empfohlen («of some interest»; in: Reynolds, *Texts and Transmission*, 282–284), ist nun durchgehend berücksichtigt. Anders als Ehwald, Levy and Owen, die den Marcia-

nus «abergläubisch verehrt» hätten, ist H. gegenüber allen Handschriften *usquequaque suspicax*, entscheidend seien Vernunft und Sachverstand. Der solchermassen begründeten Hoffnung auf einen gut redigierten Text folgt bald die Ernüchterung, da sich die angekündigte Methode als Willkür entpuppt, vor der keine Zeile mehr sicher ist. Wir müssen uns auf Kostproben der absonderlichsten Textvorschläge beschränken: 1,5,62 *sarmaticosque* (statt *caesaris ira*), von Tarrant als «noteworthy agreement in error» mit AMTr hervorgehoben; 4,4,52 *locum*, für Tarrant umgekehrt ein eklatantes Beispiel für bessere Lesart von MTr (*locus*) gegen alle übrigen Hss.; 3,8,16–20 vierfaches *precari* (statt doppeltem *precari, rogare*), weil die vermeintliche Steigerung von *precari* zu *rogare* hier nicht erwünscht sei: «That would be very much in Ovid's manner» (H. in *LCM* 16, 1991, 83); ferner 2,53 *absentia* für *per tertia*; 2,540 *cura* für *culpa* (durch *iam pridem peccavimus* gestützt); 2,543 *iuveni* ergibt falsche Analogie zu *seni*; 3,4,75 *testor* für *oro*; 4,6,34 *fero* für *suo*, cf. Pont. 4,5,80; 5,12,35 *surgunt* für *sunt scripta*; 4,6,38 *longo* falsch für *longa*. Andere Eingriffe sind unnötig (2,568 *mea ... ego* für *sua ... ero* mit Ellipse des Verbs; 3,1,74 *ferimus* für *patimur*) oder banalisierend (3,1,1 *miseri* für *timide*; 3,4,10 *tumoris* für *timoris*; 5,14,40 *primo* für *celeri*). Gravierende Änderungen betreffen auch Testimonia, die Ovids Arbeitsprozess dokumentieren: 1,7,24 bezeugt mehrere Abschriften der *Met.*, die einen Rückzug des Werkes nicht mehr erlauben (*scripta fuisse reor* hält H. für absurd; jedoch *quae* = *viscera*); 2,555 *coepta* nimmt *coeptis* vorweg und beseitigt ein entscheidendes Selbstzeugnis über die Arbeit an den *Met.*, die demnach im J. 9 erst begonnen, nicht bereits verfasst (*dicta*) gewesen wären. Bei einer Reihe von Gedichten entscheidet sich H. für Teilung (1,5; 1,9; 3,4; 4,4; 5,7; dagegen ist 5,2 nicht vom zugehörigen Gebet zu trennen), wobei er mit neuen Verszahlen Verwirrung stiftet. Am Ende ergibt sich, dass der neue Text von dem einer interpolierten Vulgata kaum zu unterscheiden ist.

Nicht weniger Bedenken erweckt die Organisation des kritischen Apparats, der irritierend bald positiv, bald negativ, bald «semipositiv» angelegt ist (p. XVII; chaotisch 2,211; 5,10,41) und die Lesarten der «codices primarii» oder «mei» *plenissime* und weitere in Auswahl mitteilt, dazu reichlich Konjekturen, auch eigene, inzwischen verworfene, während ein vorsichtiger Asteriscus die wahrscheinlichste Lesart ausser der gewählten bezeichnet. Da auf Gruppierung verzichtet wird, erfordert die meistverwendete Abkürzung «cett. mei» laufend Subtraktionskünste, die z.B. in 1,5,52 BDEFKMQTTrV2, in 1,5,62 DEHMPTTrV2 ergeben. Vollends undurchschaubar ist der Sinn des Index orthographicus, der die angeblich selteneren, oft gar nicht belegten, aber in den Text aufgenommenen Formen minutiös auflistet, doch meist ohne die verworfenen zu verzeichnen (z.B. *comparat*), während die aufschlussreichen Fälle im kritischen Apparat zu finden sind, doch dort gern summarisch (*ceteri mirifice variant*, z.B. 1,10,35; 4,4b = 4,4,56). Ein Lichtblick ist das Literaturverzeichnis (die nichtexistente «Editio Veneta 1480» ist die Vicentina Barnaba Celsansos, s. 1,8,16; Beachtung hätte die Parmensis 1477 Domizio Calderinis verdient, die nicht selten der Aldina zugrunde liegt).

Bruno W. Häuptli

P. Ovidii Nasonis Epistularum ex Ponto Liber II. A cura di *Luigi Galasso.* Biblioteca Nazionale. Serie dei classici greci e latini. Testi con commento filologico, n.s. 2. Le Monnier, Florenz 1995. 489 S.

«So ruft die Lektüre der letzten Werke Ovids nicht Erhebung und kaum Mitleid wach, sondern Langeweile und Missmut über seine Charakterschwäche.» Dieses Urteil in der *Geschichte der römischen Literatur* von Schanz-Hosius (2. Teil, S. 249) ist symptomatisch für die Ablehnung, auf die Ovids Exildichtung in der Forschung stiess und die eine ernsthafte Beschäftigung mit dieser Schaffensphase Ovids verhinderte. Erst in letzter Zeit – wohl veranlasst durch eine grössere Sensibilität für Fragen des Exils und Asyls und für die Lage von Intellektuellen im Exil (vgl. E. Doblhofer, *Exil und Emigration. Zum Erlebnis der Heimatferne in der römischen Literatur*, Darmstadt 1987) – ist ein grösseres Interesse an den Exildichtungen Ovids feststellbar. Mit Galassos (G.) Kommentar zum 2. Buch der *Epistulae ex Ponto* wird dieses Interesse auch auf eine solide philologische Basis gestellt. In dem ausführlichen Einleitungsteil (13–58) werden die das 2. Buch betreffenden Probleme ausführlich diskutiert: die Testimonien zur Datierung (12 n.Chr.) werden besprochen, der Adressatenkreis unter prosopographischen Gesichtspunkten erörtert, die Struktur der *Epistulae* insgesamt und

des 2. Buches im besonderen sowie die Topoi und Themen der Exildichtungen Ovids werden vorgestellt. Abgeschlossen wird die Einleitung durch eine Darstellung der Überlieferung und einer Würdigung der bisherigen Ausgaben sowie einer kurzen Notiz zur Orthographie (47–58). Auf den Text (63–88) folgt der ausführliche Kommentar (89–448), der auf eine Charakterisierung und Würdigung der Epistel in der 'nota introduttiva' (vgl. e.g. zu ep. I zum Pannonischen Triumph des Tiberius [S. 91–94]) erschöpfend sowohl Fragen der Textkritik und des sprachlich-stilistischen Bereiches als auch der Interpretation und literarischen Würdigung behandelt. Eine vorbildliche Arbeit! Bernhard Zimmermann

Seneca: Naturales Quaestiones. Naturwissenschaftliche Untersuchungen. Herausgegeben und übersetzt von *M. F. A. Brok.* Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1995. XI, 492 S.

Mit den *Nat. quaest.* findet die zweisprachige Gesamtausgabe von Senecas philosophischen Schriften bei der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft ihren Abschluss. Dieser letzte Band ist noch mehr als die bisherigen als Leseausgabe angelegt, hat man doch jetzt darauf verzichtet, den lateinischen Text der Collection Budé und damit den textkritischen Apparat zu reproduzieren, und dafür lediglich den Text Oltramares (mit minimalen Abweichungen) neu gesetzt. Auch Broks Übersetzung geht andere Wege: Konnte man sich bei den fünf bisher erschienenen Bänden an der Widerborstigkeit von Rosenbachs Übersetzungsstil reiben, finden wir hier eine leicht lesbare, aber oft eher paraphrasierende Wiedergabe der Vorlage. Darin ist sie derjenigen von O. und E. Schönberger (Würzburg 1990), die dem Herausgeber entging, deutlich unterlegen. Die Abfolge der Bücher in dieser späten Schrift Senecas ist eine alte Streitfrage, die man dank den Analysen von Gross (*Senecas Naturales Quaestiones. Komposition, naturphilosophische Aussagen und ihre Quellen*, Stuttgart 1989) und Gigon (in: *Sénèque et la prose latine*, Vandœuvres-Genève 1991) gelöst glaubte: 1–4a folgt erst nach 4b–7 («Grandinem»-Folge statt der gebräuchlichen Zählung). Brok hält diesen «herkömmlichen Irrwegen» die gleichsam mutlose These entgegen, dass die einzelnen Bücher als Einzelaufsätze publiziert worden seien, was sich angesichts der zahlreichen internen Querverweise, deren Beweiskraft Brok seltsamerweise anerkennt (ausdrücklich S. 472, A. 44), nicht halten lässt. Schätzen wird man die Einleitungen, die den einzelnen Büchern die philosophische Vorgeschichte des darin behandelten Themas vorausschicken, und die knappen Sacherläuterungen in den Anmerkungen. Zu bedauern ist, gerade in einer Leseausgabe, das Fehlen von Indices, irritierend die Häufigkeit von Druckfehlern, vor allem bei Daten und Namen. Bruno W. Häuptli

Lucius Annaeus Seneca: Oedipus. Kommentar und Einleitung. Text und Übersetzung von *Karlheinz Töchterle.* Winter, Heidelberg 1994. 684 S., 1 Abb.

In den vergangenen Jahrzehnten fehlte es wahrlich nicht an Ausgaben, Studien, Einzelkommentaren zu Senecas Tragödien, und weitere sind in Vorbereitung. Mit T.s gewichtigem und gelehrtem Buch dürften nun die Bedürfnisse nach Erläuterung der rund tausend Verse des *Oedipus*, der erstaunlich spät ins Rampenlicht rückte, auf lange Zeit hinaus abgedeckt sein. T. bewahrt in seinem breit angelegten Werk ein abgewogenes Urteil, wie schon die Einleitung zu den Grundfragen wie Vorgeschichte, Gattung, philosophischer Hintergrund, Rezeption zeigt. Es folgen Text (rund 20 Abweichungen von Zwierlein; Bevorzugung von E ist trotz gegenteiliger Behauptung nicht zu verkennen: V. 3. 4. 5. 10. 24. 34. 43 usw.; sogar 45 *die* statt *novo*, was die Schilderung der Nacht unterbräche) und den Gedankengang genau nachzeichnende Übersetzung (abwegig 770 *datum Diti* 'zur Hölle fuhr'). Das Hauptaugenmerk des gründlich kommentierenden Teils liegt auf Sprache und Stil und bietet eine grosse Fülle von Sacherläuterungen, Quellenvergleichen und Beobachtungen zu Aufbau und Dramaturgie. Der detaillierten Besprechung gehen zusammenfassende Würdigungen der einzelnen Akte und Chorlieder voraus. Bibliographie und sorgfältig gearbeitete Register zu Wörtern, Stellen, Namen und Sachen leisten unentbehrliche Dienste. In einzelnen Fragen wird sich keine Einigung erzielen lassen: Akzeptiert man die in Mode gekommene Decodierungsmethode, welche die Dramen als eine Art Fürstenspiegel versteht (Bishop; Lefèvre, zuletzt *WSt* 103, 1990, 109–159), folgt daraus die Datierung der Dramen in spätneronische Zeit (T.: 62–65), sonst wird man eher die Mussezeit im Exil (42–49) dafür beanspruchen. Zwierleins zerstückelnde *discriptio* der

Chorverse nach Richter und Leo mit fataler Umnumerierung führt zu weiterer Verwirrung, da T. nur teilweise folgt, aber anders numeriert (alt 180–200 bildet eine Einheit von Dimetern, alt 178 hätte als Klausel zu 179 dienen können); ähnliches gilt für die polymetrischen Partien (489/90 lese ich als glyc. hypercatal., was durch 481 und 500 gestützt wird). Die für den iambischen Trimeter der griechischen Tragödie gültige, hier wie oft missverstandene *lex Porsoni* (nach langem 9. Element ist Wortgrenze verboten, wenn keine vorausgeht! – V. 89 und 1014 wären sogar «korrekt») gilt für Seneca nicht, sondern wird modifiziert und mit Brückengesetzen kompensiert, wie ich sie kürzlich aufgezeigt habe (Seneca, *Medea*, Stuttgart 1993, 99f.). In der von Zwierlein auf breiter Ebene entfachten Diskussion um die 'Rezitationsdramen' befürwortet T. die Auffassung als Bühnenstücke und geht nochmals wie Sutton (*Seneca on the stage*, 1986) der Realisierbarkeit des Textes auf der Bühne – man würde besser von «imaginärer Bühne» sprechen – nach (V. 290: T.s Lösung erfordert Kostümwechsel auf offener Bühne; der 4. Schauspieler ist also so unvermeidbar wie *Ag.* 953ff.).

Bruno W. Häuptli

Marica Frank: **Seneca's 'Phoenissae'. Introduction and Commentary.** Mnemosyne Suppl. 138. Brill, Leiden 1995. XVII, 268 S.

Nachdem Senecas *Phoenissen* jahrzehntelang in der Forschung unbeachtet geblieben waren, fanden sie in der letzten Zeit – im Zusammenhang mit der Renaissance, die Senecas Tragödien insgesamt in der Klassischen Philologie erlebten – mehr Beachtung: Bereits 1989 erschien Th. Hirschbergs *Senecas 'Phoenissen'. Einleitung und Kommentar* (Berlin), der den Schwerpunkt seiner Arbeit mehr auf die philologische, textkritische Analyse legte. Im Gegensatz dazu widmet sich Frank (F.), deren Text mit wenigen Abweichungen auf Zwierleins OCT beruht (vgl. S. 45), in ihrem Kommentar (75–257) mehr der literarischen Analyse (vgl. Preface). Textkritische Fragen kommen dabei jedoch nicht zu kurz. Ebenso findet eine ausführliche Diskussion der Sekundärliteratur statt. Die literarischen Detailanalysen des Kommentarteils (zumeist zu Beginn der einzelnen Unterabschnitte) nehmen ständig Bezug auf die Probleme, die F. in der ausführlichen Einleitung (1–45) bespricht: Senecas Auseinandersetzung mit dem thebanischen Sagenstoff und seinen Vorgängern (S. 16ff.); Philosophie, Rhetorik und Politik in den *Phoen.* (S. 29ff.); Problem der Aufführbarkeit (S. 37ff.); Datierungsfragen (S. 42ff.). Besonders wichtig «The nature and structure of Seneca's Phoenissae» (1ff.): F. erörtert die Hauptprobleme der *Phoen.*, den offensichtlich unfertigen Zustand (abruptes Ende, Fehlen des Prologs und der Chorpartien), das Problem der zwei Hälften des Stücks (1–362, 363–664) und der Szenenwechsel (in V. 362 und 443). Sie kann überzeugend nachweisen, dass das *Phoen.*-Fragment der Dramaturgie nach tatsächlich ein einziges Stück darstellt und nicht aus ursprünglich zwei unabhängigen Dramen-Fragmenten entstanden ist. Dem im 1. Teil dominanten Oedipus entspricht spiegelbildlich die Iokaste des 2. Teils; diese Entsprechung wird sogar durch verbale Echos unterstrichen (S. 5f.). Die beiden Hälften des Dramas werden zudem durch die Person Antigones zusammengehalten, vor allem jedoch durch das Motiv des Bruderkrieges (vgl. auch Appendix S. 258: «Occurrence of family terms outside choral lyrics»).

Bernhard Zimmermann

Erwin Hachmann: **Die Führung des Lesers in Senecas *Epistulae morales*.** Orbis Antiquus, H. 34. Aschendorff, Münster 1995. 327 S.

Der Brief als philosophische Lektion und umgekehrt: Diese Verquickung ist das Erfolgsrezept von Senecas Briefcorpus, aber auch ein Zankapfel für Philologen – echter oder fiktiver Briefwechsel? Für das letztere entscheidet sich H., nachdem er in engem Anschluss an die Arbeiten von Rabbow, Cancik, Hadot, Maurach, Abel die wechselseitigen Querbezüge der Briefe untersucht und das darin enthaltene Prinzip einer verdeckten Systematik in der Darbietung des *cursus philosophicus* erläutert hat. Das Schwergewicht liegt auf den ersten 30 Briefen, wo die bisherigen Vorarbeiten im ganzen bestätigt, im Detail einleuchtendere Lösungen vorgeschlagen werden. Wichtig scheint H. die Übereinstimmung von Buchgrenze und Stufenplan (gegen Maurach; das Prinzip lässt sich aber nach Brief 52 nicht mehr nachweisen), wonach die ersten 65 Briefe nach folgendem Plan gegliedert und besprochen sind: Briefe 1–12 Grundzüge der Pathos- und Güterlehre; 13–29 (hier lässt H. die eigentliche Führung beginnen) Die *bona mens*; Sonderstellung des 30. Briefes; Exkurs über Seneca

und Epikur; 31–65 Die *ratio* als Führerin zur *bona mens perfecta*, mit der Unterteilung 31–41 Entwicklung des *ratio*-Begriffs; 42–52 Aufgaben der Vernunft im täglichen Leben; 53–59 Methoden der Selbstprüfung; das letzte Kapitel behandelt die Rolle der *magnitudo animi*. Der Verfasser ist um klare Formulierung bemüht, verliert sich aber gern in ausladenden Inhaltsangaben. Aber auch Genauigkeit hat ihre Tücken: Da es Seneca weniger auf Differenzierung und Nuancierung als auf ständiges Umkreisen der auf Praxis ausgerichteten Begriffe ankommt, schiesst eine systematische Analyse des Wortgebrauchs innerhalb eines zu engen Rahmens übers Ziel hinaus. So geht der Versuch, *tranquillitas* als «Seelenruhe gegenüber Scheingut» von *securitas* als «Furcht- und Sorgenlosigkeit bei Bedrohung von aussen» abzugrenzen (S. 189ff.), an Senecas Absicht vorbei (synonym z.B. *Dial.* 7,3,4; *securus* für Verachtung des Reichtums *Dial.* 7,21,2). Das gilt auch für H.s Systematik des Schlusskapitels. Während *bona mens* und *ratio*, die tragenden Pfeiler der vorausgehenden Untersuchungen, unversehens aus dem Blickfeld geraten, wird nun neu die «auf der Bewusstseinsebene existente» *magnitudo animi* als «Senecas Lieblingstugend» etabliert. Diese – etwas vereinfacht – «geistige Überlegenheit» stellt aber keine weitere Kategorie dar, sondern ihre Funktion und ihr Ursprung vom Göttlichen (*Ep.* 41,1 *deus intus est*; 31,11 *deus in corpore humano hospitans*) ist gleich zu bewerten wie die von *bona mens, animus sanus, animus erectus, vera ratio* als Voraussetzung der *vita beata*. Schliesslich der Streit um die Faktizität, wie oft Folge begrifflicher Unschärfe: Mit dem Nachweis des Briefcorpus als eines philosophischen Lehrgangs ist er nicht aus der Welt geschafft. Die Form des Briefes ist literarische Verpackung, und fiktiv mag der Austausch und das Eingehen auf einzelne Reaktionen und Fragen des Adressaten sein. Dennoch darf man nicht verkennen, dass es nicht Fiktionen sind, sondern die Fakten des persönlichen Erlebnisfeldes, die den klaren historischen Hintergrund, das chronologische Gerüst und den Ansatzpunkt der Diskussion bilden: Brief 49 und 70 liegen unwiderleglich *vor* dem verheerenden Erdbeben von Pompeji vom 5. Februar 63 (datiert durch Sen. *Nat.* 6,1,2; die Zerstörungen nach heutiger Beurteilung: P. Zanker, *Pompeji*, Mainz 1994), Brief 91 *nach* dem Brand von Lyon im August 64, Brief 46, ein reiner Gelegenheitsbrief, dankt für ein von Lucilius «im Geiste des Livius oder Epikur» verfasstes Buch, Brief 63 nimmt den Tod eines Freundes zum Anlass usw. Spontaneität und abstraktes pädagogisches Konzept sind eben nicht inkompatibel. Bruno W. Häuptli

Costas Panayotakis: **Theatrum Arbitri. Theatrical Elements in the *Satyrica* of Petronius.** Mnemosyne Suppl. 146. Brill, Leiden 1995. XXV, 225 p.

«Le texte des *Satyrica* n'est pas facile à comprendre», telle est la conclusion de P., qui nous invite à aborder cette œuvre «sophistiquée et scabreuse» d'un point de vue théâtral. L'apologiste chrétien Marius Mercator (IV/Ve s.) avait déjà rapproché ce roman du mime, genre mal connu dont P. parvient à reconstruire certains traits caractéristiques en faisant appel au témoignage des vases (cf. p. 13, 16, 45, 180 etc.), ainsi qu'à certains textes grecs sur papyrus (cf. D. L. Page, *Select Papyri* III 73–79). Dans une relecture des divers épisodes de la partie conservée du roman, P. s'intéresse au contenu, au style et à la structure, et cherche à établir des parallèles avec ce qui a survécu du théâtre antique, au niveau de l'intrigue, des personnages et du langage. Sans chercher à réduire les *Satyrica* à une suite de sketches liés entre eux par une vulgarité commune, P. révèle de manière spectaculaire la richesse et l'originalité de cette œuvre, dont le héros de la partie centrale, Trimalchion, n'est rien moins que le premier adepte du 'walkman' (28.5) et de l'ambiance disco, voire du 'ghetto blaster' (31.6), ainsi que le promoteur du théâtre de marionnettes (34.8) et du spectacle sous-titré (59.3). Pétrone emprunte à divers genres littéraires et à la mythologie des éléments qu'il déforme pour les adapter aux besoins du mime (7.2) inséré dans un cadre romanesque. Il a soin de fournir des indications scéniques au début de chaque épisode et utilise parfois l'un des personnages comme metteur en scène grâce à un procédé qui ressemble à une mise en abîme («play-within-a-play» et «double audience-spectacle pattern/structure»). Certains discours font office de prologue. La *Cena* n'est rien d'autre qu'un «spectacle grandiose» qui se caractérise par son aspect ludique (dès l'entrée en scène du protagoniste), par les effets de surprise ou d'illusion (dans la préparation et le service de la nourriture), et par l'importance de la musique. La maison de Trimalchion rappelle, par sa forme, un amphithéâtre; son propriétaire est l'un des *seviri Augustales*, traditionnellement chargés d'or-

ganiser des spectacles publics; son personnel remplit la fonction de chœur de pantomime et les invités forment l'assistance. De plus, il est parfois fait appel à une machinerie compliquée pour assurer les effets spéciaux. Au niveau du langage, on joue avec les mots, on jargonne en singeant les juristes, et l'on suggère par le style des discours la variété des couches sociales en présence tout en restant dans les limites de la langue littéraire. La dimension visuelle (en particulier par le jeu des couleurs) et l'influence des arts scéniques sont indéniables, mais j'hésite à suivre P. qui y voit un signe que l'œuvre aurait été conçue pour être récitée plutôt que lue (p. 50). Il n'en demeure pas moins que le travail de P., version révisée de sa thèse de doctorat de l'Université de Glasgow (1993), est remarquable aussi bien du point de vue de la forme que du contenu. Jean-Jacques Aubert

Sueton: Leben des Claudius und Nero. Textausgabe mit Einleitung, kritischem Apparat und Kommentar, hrsg. von *Wilhelm Kierdorf*. UTB für Wissenschaft 1715. Schönigh, Paderborn 1992. 238 S.

Eine vorbildliche Ausgabe nach dem erfolgreichen Muster der in Oxford und Cambridge erscheinenden Paperbacks, wie man sie sich im deutschen Sprachbereich häufiger wünschen würde: die Einzeledition zweier viel gelesener Texte in massvollem (und erschwinglichem) Umfang, die auf dem heutigen Stand des Wissens über Autor, Werk, Wirkungsgeschichte, Textgrundlage informiert, Text (mit knappem kritischem Apparat, ohne Übersetzung), Kommentar, Bibliographie enthält (leider fehlt ein Index) und sich, bescheiden formuliert, «an Studenten und Lehrer der alten Sprachen und der römischen Geschichte» wendet. «Eine erschöpfende Kommentierung in der heute manchmal üblichen Weise ist nicht beabsichtigt.» Der Text folgt Ihm. Die wenigen Abweichungen sind gut begründet. Ein besonders hübsches Beispiel, das anderen Herausgebern entging, sei nicht vorenthalten: die geistreiche Korrektur des überlieferten *sufferi tinniturum* (Nero 20,2) in *suffritinniturum* durch Borthwick 1965 – Nero kündigt bei seinem Theaterauftritt in Neapel an, «wenn er sich einen angesäuselt habe, werde er ihnen eins *vorzwitschern*». Der Herausgeber beschränkt sich nicht auf historische Kommentierung, sondern erläutert eingehend, aber nicht in extenso sprachliche Erscheinungen, die das Textverständnis besser als bisher erschliessen (*Claud.* 14 *fraus* nicht 'Betrug', sondern 'Verbrechen'; 15,2 *machaera mensaque laniona* 'Fleischermesser und Schlachtbank', nicht 'Schwert und Henkertisch'; 15,4 *obscaenitas* ist nicht *stuprum* usw.). Eine besondere Stärke des Kommentars zeigt sich in der Behandlung des Rechtswesens: Eherecht, Erbrecht, Drei- und Vierkinderrecht, Adoption, zensorische Rüge, Luxusgesetze, Staatskult, Prozessordnung, Amtsaufgaben, Wahlprozedere, Senatsbeschlüsse; ein weiterer Schwerpunkt liegt bei der epigraphischen, archäologischen und numismatischen Literatur, aber auch in medizinischen (Claudius' Littlesche Krankheit), landwirtschaftlichen, sozialgeschichtlichen, ethnologischen, biographischen Fragen kann man mit knapper, aber kompetenter Auskunft rechnen. Das Zielpublikum wird kaum je aus den Augen verloren. Als bekannt vorausgesetzt wird aber Arrogation oder *carpentum*, und einen Hinweis verdient hätte bei der Verschwörung des Scribonianus im J. 42 (*Claud.* 13,2) die Porträtierung von Paetus und Arria durch Plin. *Ep.* 3,16, stammt doch aus diesem Zusammenhang das berühmte *Paete, non dolet!* Bruno W. Häuptli

1. *Robert A. Kaster:* **Studies on the Text of Suetonius 'De Grammaticis et Rhetoribus'.** American Classical Studies 28. Scholars Press, Atlanta, Georgia 1992. IX, 164 S.
2. **Suetonius: De Grammaticis et Rhetoribus.** Ed. with a translation, introduction, and commentary by *Robert A. Kaster*. Clarendon Press, Oxford 1995. LX, 370 S., 3 Abb.

1922 erschien die grundlegende Untersuchung von R. P. Robinson, *De Fragmenti Suetoniani de Grammaticis et Rhetoribus Codicum Nexu et Fide* (Univ. of Illinois Studies in Language and Literature 6, 1925), gefolgt von seiner bis jetzt unübertroffenen, aber längst nicht mehr erhältlichen Ausgabe Paris 1925. Kaster vermag durch minutiöse stemmatologische Überlegungen das Abhängigkeitsverhältnis der 25, alle auf den verlorenen Codex Hersfeldensis zurückgehenden, Handschriften in einzelnen Punkten zu modifizieren, wobei aber Robinsons Einteilung in zwei Klassen bestätigt wird. Der Hauptteil der *Studies* (34–130) besteht aus einer mustergültigen textkritischen Behandlung von etwa vierzig 'loci sanandi, deliquandi, conclamandi'.

In der ausführlichen Einleitung zur Ausgabe wird das inhaltlich so kostbare Fragment in die Literaturgeschichte eingeordnet und auch stilistisch unvoreingenommen bewertet, wobei die Bewältigung der aufgelaufenen Sekundärliteratur Bewunderung erregt. Das in den *Studies* erarbeitete Stemma wird vorgeführt und kurz erläutert (LIV–LVIII); für die textkritische Erörterung der schwierigen Stellen ist im Kommentar meistens auf die *Studies* verwiesen, sodass man beide Bücher nebeneinander benutzen muss. Der ökonomisch angelegte kritische Apparat der Ausgabe wird, anders als es bei den nach Robinson erschienenen Ausgaben der Fall ist, modernen Ansprüchen in jeder Hinsicht gerecht. Auf die Qualität des Kommentars kann nicht näher eingegangen werden. Er lässt keinen Wunsch offen. Autor und Verlag können zur Vollendung eines Meisterwerks beglückwünscht werden. Josef Delz

Suétone: Grammairiens et rhéteurs. Texte établi et traduit par *Marie-Claude Vacher.* Collection des Universités de France. Belles Lettres, Paris 1993. XCVIII, 251 p.

Après avoir présenté l'auteur, son milieu familial, sa jeunesse, son amitié avec Pline et avec C. Septicius Clarus, dédicataire de la correspondance plinienne ainsi que des Douze Césars, les étapes de sa carrière (sur la base notamment de l'inscription d'Hippone découverte en 1951) jusqu'à la disgrâce sous Hadrien, après avoir rappelé la liste de ses œuvres selon la classification de Schanz-Hosius (qu'elle préfère à celle d'A. Macé), d'où ressort l'ampleur encyclopédique des connaissances de S., V. consacre son attention à notre opuscule, qui commence par le grammairien Cratès de Mallos (milieu du IIe s. av. J.-C.) et se terminerait, si la fin n'était perdue, par le rhéteur Iulius Tiro (probablement mort à l'orée du IIe s. ap. J.-C.). Elle envisage son appartenance possible (mais non incontestable) au *De uiris illustribus* qui a vraisemblablement paru entre 111 et 113. Elle examine ses sources: auteurs précédents de biographies d'hommes de lettres, Cicéron, auteurs non nommés ou aujourd'hui inconnus, écrits produits par les personnages dont il est question, vieux documents officiels, recueils et catalogues, souvenirs personnels et documents figurés. Elle aborde son intérêt documentaire: mention de personnages et d'œuvres qui auraient sombré dans l'oubli, conditions matérielles, conduite morale et rayonnement intellectuel des professeurs de l'antiquité. Elle se penche sur son intérêt littéraire: agrément de l'information, souci de la variété, singularité et saveur des événements, souplesse de l'agencement échappant au schéma des quatorze rubriques appliqué par Leo à la biographie alexandrine. Elle dénonce ses faiblesses: maladresses dans la rédaction, confusion de l'important et de l'accessoire, silence sur la célèbre querelle entre analogistes et anomalistes, simplification. – Les 25 mss. de notre opuscule, copiés dans la seconde moitié du XVe s., ont pour archétype un ms. d'Hersfeld, découvert puis égaré dans les vicissitudes du XVe s., dont un quaternion retrouvé au début de ce siècle nous donne toutefois un reflet. La version semble altérée et la tâche de l'éditeur n'en est pas facilitée. – L'édition soignée du texte ainsi que sa traduction fine et précise (en 11,3 est oubliée la traduction de *liber*; en 30,6, pourquoi ne pas rendre *Mediolanum* par «Milan»?) sont rehaussées par un commentaire fouillé. Dans la discussion sur les rapports entre le grammairien Opillus et son protecteur Rutilius Rufus (pp. 81 = 8, n. 3; 83 = 9, n. 5; 9, n. 6), il n'eût pas été inutile de relever le caractère orienté du témoignage de Symmaque (*Epist.* 1,20,2), alléguant le peu de gratitude du patron d'Opillus envers son dévoué lettré pour faire ressortir la générosité de Gratien envers Ausone. Philippe Bruggisser

Maria Becker: **Die Kardinaltugenden bei Cicero und Ambrosius: De officiis.** ΧΡΗΣΙΣ. Die Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Kultur 4. Schwabe, Basel 1994. 295 S.

Die Münsteraner Dissertation untersucht die vom Begründer der Reihe ΧΡΗΣΙΣ in bisher zwei Bänden aufgearbeitete «Methode der Kirchenväter im Umgang mit der antiken Kultur» am Beispiel von Ambrosius' Schrift *De officiis*, in der sich der Mailänder Bischof mit dem identischen Titel (der Zusatz *ministrorum* ist unecht), der Dreizahl der Bücher und dem Gesamtaufbau klar in die Nachfolge von Ciceros Pflichtenwerk stellt. Die Verf. vergleicht zwei längere Abschnitte beider Werke im Wortlaut, im Aufbau und in der Gedankenfolge und arbeitet entsprechend in zwei Hauptkapiteln den Vorgang der christlichen «kreativen Nutzung» der im paganen Bildungsgut vorhandenen «Samen der Wahrheit» im Detail heraus. Durch minutiöse Textanalysen wird gezeigt, wie intensiv sich

Ambrosius mit seiner Vorlage auseinandergesetzt haben muss und wie sorgfältig und subtil er die stoische Tugendlehre, die Begriffe der *officia media* und *perfecta* und die Regel im Konfliktfall zwischen *honestum* und *utile* im christlichen Sinn umgedeutet und umgewertet hat: z.B. durch stärkere Gewichtung von Nebenaspekten stoischer Tugenden (z.B. der *benevolentia*), durch die Einführung neuer Tugend-Begriffe wie *misericordia*, durch biblische Exempla, durch die Polemik gegen das Prinzip des Eigennutzens zugunsten der Nächstenliebe, durch die Jenseits-gerichtete Telosdefinition usw. Die Studie konzentriert sich ganz auf die textimmanente Interpretation der beiden Abschnitte; der Leser ist somit für umfassendere Informationen zu Datierung, Anlass, Aufbau, geistesgeschichtlichem Hintergrund usw. von Ambrosius' Schrift weiterhin auf die in der kurzen Einleitung genannte Literatur angewiesen. Für die vergleichende Lektüre der beiden Pflichtenwerke bietet das Buch jedoch eine gute Grundlage. Therese Fuhrer

Duane W. H. Arnold/Pamela Bright (Hgg.): **De doctrina christiana. A Classic of Western Culture.** Christianity and Judaism in Antiquity 9. University of Notre Dame Press, Notre Dame/London 1995. XX, 271 S.

Augustin ist im Titel nicht erwähnt, was der korrekten Aufnahme in Kataloge und Bibliographien nicht förderlich ist. Es wäre zu bedauern, wenn diese facettenreiche Dokumentation eines viertägigen Kolloquiums zu wenig beachtet würde. Von 17 Autoren wirken 11 in USA/Kanada, 3 in England, 1 in Japan, 1 in Österreich, 1 in der Schweiz. Ihre Annäherung an Augustins «klassische» Hermeneutik erfolgt von verschiedenen Sachgebieten und Methoden her: Theologie, Philologie, Philosophie, Rhetorik, Literaturkritik und Mediävistik (die Judaistik fehlt). Problematisch sind dann und wann die Überschneidungen, auch die Mühe mit dem Latein (zahllose Druckfehler). Aber einige Beiträge sind hervorragend: C. Kannengiesser (die Auseinandersetzung mit Tyconius führte zum langen Unterbruch in der Arbeit an *De doctr.*); F. Van Fleteren (der porphyrianische Ursprung der Lehre über die *artes*); P. Bright (afrikanische Hermeneutik vor Tyconius); C. Schäublin (zu Buch 1–3); A. Primmer (Buch 4; Verhältnis zu Ciceros *Orator*); T. Kato (Wittgenstein); R. A. Markus (grundlegend für das Verständnis Augustins); R. J. Teske («Vorreiter»-Rolle der Genesis-Kommentare und Bezug zu Ambrosius). Besonders verdienstreich ist L. Ayres Bibliographie (S. 247–260). Trotz vier Indices fehlt jedoch eine Zusammenstellung der behandelten *doctrina*-Stellen.

Heinrich Marti

Augustine: Confessions, Books I–IV. Ed. by *Gillian Clark.* Cambridge Greek and Latin Classics. Cambridge U. P., Cambridge 1995. X, 198 S.

Zu den grossen Desideraten nicht nur unseres Faches, sondern auch der Theologie und Philosophie zählte sicherlich bis vor kurzem ein Kommentar zu einem der wichtigsten und einflussreichsten Werke der Spätantike, wenn nicht gar der lateinischen Literatur insgesamt: zu den *Confessiones* des Augustinus. Nun wurden innerhalb kürzester Zeit gleich vier Kommentare vorgelegt: H. Chadwicks kommentierte Übersetzung (Oxford 1991), J. J. O'Donnells monumentaler dreibändiger Kommentar (Oxford 1992), die auf 5 Bde. angelegte kommentierte Ausgabe der Fondazione Lorenzo Valla (bisher Bde. 1–4, 1992–1996) und schliesslich Clarks (C.) Kommentar zu den Büchern I–IV (Cambridge 1995). Es fällt schwer, C.s Buch angemessen zu würdigen, wenn man O'Donnells Kommentar zur Hand hat und vergleichend benutzt. Der Spezialist wird sicherlich stets auf O'Donnell zurückgreifen müssen; wer sich schnell informieren will, kann C. zu Rate ziehen, obwohl selbst dann ein Blick in O'Donnell ratsam ist.

C.s Buch folgt dem bewährten Schema der 'Cambridge Greek and Latin Classics': Auf eine Einführung in Augustins Leben und Werk (1–4) folgt ein Abschnitt zur Datierung und zu den möglichen Tendenzen bzw. Intentionen der *Confessiones* (Apologie, Therapie, katechetische Intention oder die Absicht des Bischofs von Hippo, sich über Afrikas Grenzen hinaus bekanntzumachen) (4–8) sowie zur Gattungsfrage und zum Stil (8–15). In aller Kürze werden die philosophischen und religiösen Strömungen behandelt, die Augustinus prägten (15–23). Angesichts der Fülle an Problemen und kontroversen Diskussionen (z.B. in der Frage der Gattungszugehörigkeit) wäre eine ausführlichere Darstellung wünschenswert gewesen. Auf den Text (ohne apparatus criticus, S. 29–83) folgt der Kommentar zu den Büchern I–IV. C. kommt es vor allem darauf an, die zahlreichen

Bibelanspielungen und Bibelzitate zu entschlüsseln und den philosophischen und theologischen Hintergrund zu erhellen. Das Sprachliche kommt dabei manchmal zu kurz (vgl. e.g. die Anm. auf S. 85 zu «introductory *et*» mit O'Donnells ausführlichem Kommentar, II 10f.).

Bernhard Zimmermann

Augustinus-Lexikon. Hrsg. von *Cornelius Mayer*, in Verbindung mit *E. Feldmann, W. Geerlings, R. Herzog(†), M. Klöckener, S. Lancel, G. Madec, G. O'Daly, A. Schindler, O. Wermelinger, A. Wlosok*, Redaktion *K. H. Chelius*. Vol. 1. Schwabe, Basel 1986–1994. LX, 1294 Sp., Karten, Taf.

Seit Juni 1994 liegt Band I des *AL* vor: knapp 1 Viertel des geplanten Nachschlagewerks (5 Bände und 1 Registerband) für Begriffe und Realien des Werks, ja der ganzen Epoche Augustins. Basis ist eine vollständige Wortkonkordanz der über 5 Millionen Wörter Aug.s, ferner eine EDV-Konkordanz zur Sekundärliteratur (von schätzungsweise 50000 Titeln ist knapp die Hälfte bereits erschlossen). Die Neuentdeckungen im Aug.-Textkorpus sind voll (Divjak-Briefe) bzw. werden sukzessive (Dolbeau-Predigten) eingearbeitet, wobei die *sermones* (30 von ca. 600 bekannten, und diese nicht immer ganz neu) unser Aug.-bild kaum entscheidend umprägen. Die zeitliche Limite (430) wird nicht stur eingehalten (Beispiel *Arelatum*: für Aug. wäre nur das Konzil von 314 relevant, doch der Überblick erstreckt sich bis weit ins 5. Jh.). Die Lemmata reichen nun von *Aaron* bis *Conversio*, enthalten also zentrale Stichworte wie *Adam* (24 Sp.), *Anima/animus, Animal, Arriani/Arrius, Augustinus (vita), Basilica, Basilius, Beata vita (De –), Caritas, Caro – spiritus, Carthago, Cassiciacum, Christus* (62 Sp.), *Cicero* (18 Sp., von M. Testard, aber gegenüber seinem zweibändigen Werk von 1958 beträchtlich verfeinert), *Civis/civitas, Civitas dei, Civitate dei (De –), Confessio/confiteri, Confessiones* (!).

Der letztgenannte Artikel (von Feldmann) verrät, dass das Hauptgewicht nicht bei der Textphilologie liegen kann (M. M. Gorman, *JThSt* NS 34, 1984, der über Verheijens Stemma hinausführt, wird bibliographiert, aber nicht ausgewertet); bei den massgeblichen Ausgaben hätte man überhaupt gerne konsequent den Namen des Editors und das Jahr des Erscheinens erfahren. Der geistes- und literaturgeschichtliche sowie natürlich der theologische Aspekt stehen im Vordergrund. Die Nachwirkung bleibt ausgeklammert (prinzipiell: p. VII), so dass man z.B. vom ersten Echo einer *Conf.*-Lektüre (Consent. *Aug. epist.* 12*) zu wenig erfährt. Die Mitarbeiter sind ausnahmslos bedeutende Kenner ihres Gebiets; ihre Beiträge erscheinen in Deutsch, Französisch oder Englisch. Besonders wertvoll ist, dass Aug. selbst, im lateinischen Originalton, stark zu Wort kommt (bis zu einem Viertel eines Lemmas: *Cognitio*). So setzt denn der mutige Schweizer Verleger ein *vier*sprachiges Leserpublikum voraus!

Sehr benützerfreundlich sind die Anmerkungen abschnittweise eingeordnet. Druckfehler gibt es fast keine. Hoffentlich findet dieses Standardwerk der Patristik eine gute Aufnahme und eine rasche Fortsetzung (1996 soll die 9./10. Lieferung erscheinen). – Lob, sowie einige Ergänzungen zu Faszikel 1–4: s. J. van Oort, *VChr* 45 (1991) 376–387.

Heinrich Marti

C. Sollius Apollinaris Sidonius: Briefe, Buch 1. Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar von *Helga Köhler*. Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, N.F., 2. Reihe, Bd. 96. Winter, Heidelberg 1995. 350 S.

Cette thèse remaniée pour la publication présente les caractères de ce type de travail: l'a. a voulu asseoir son travail sur des réflexions touchant autant la méthodologie que le genre littéraire de la lettre. Il en résulte une introduction développée qui offrira au philologue non spécialisé un premier aperçu dense et documenté, ainsi qu'une approche réfléchie et motivée de ces textes, sans cesse considérés en fonction des habitudes de l'épistolographie. De la thèse, ce livre conserve aussi le caractère un peu scolaire: l'étymologie de *deliramentum* (p. 118), au demeurant notoire, est inutile ici puisque Sidoine n'y fait pas référence ni n'en joue; de même, il était inutile de faire une note pour *homo novus* (p. 310); enfin, le graphique de la p. 284 n'est qu'une naïveté à la mode, qui n'explique rien mieux qu'une phrase ne l'aurait fait. Mais le commentaire offre en général beaucoup plus et on ne peut qu'en apprécier la qualité d'ensemble. L'a. propose son propre texte, basé essentiellement sur une relecture du manuscrit principal, ce qui l'a engagée à en reprendre la ponctuation. Disons seulement que le lecteur ne peut qu'être dérouté en voyant des virgules séparer ce que le sens réunit

(e.g. *Epist.* 2,3 *maximus in minime rugosis, genibus honor*). On regrette que ce livre ne soit accompagné d'aucun index. Un exemple suffira: Sidoine présente plusieurs fois le possessif réfléchi à la place de *eius*; le commentaire en parle pour la lettre 2 (p. 125) et en cite d'autres occurrences chez Sidoine, par exemple dans la lettre 10,2; or, rien dans le commentaire pour 10,2 ne relève cet emploi ni ne renvoie à la page 125: un commentaire, que sa nature destine à n'être que compulsé, ne peut pas se présenter comme un livre destiné à une lecture complète et continue et dont on attend que le lecteur se rapporte de lui-même à ce qu'il aura lu auparavant. François Spaltenstein

Christine Schnurr-Redford: **Frauen im klassischen Athen. Sozialer Raum und reale Bewegungsfreiheit.** Antike in der Moderne. Akademie Verlag, Berlin 1996. 356 S.

Die auf einer Konstanzer Dissertation von 1990 beruhende Arbeit wendet sich ausführlich gegen die Theorie von der 'orientalischen Eingeschlossenheit' der athenischen Frau. Nach dem einleitenden forschungs- und begriffsgeschichtlichen Abriss erfolgt eine «komplette Auflistung und Interpretation all jener literarischen Stellen und Fragmente, die seit dem Jahre 1672 diskutiert werden» (56). Umsichtig und minutiös werden die Quellen in ihrem spezifischen Kontext sowie nach Gattungsart beurteilt. Mit grosser Gründlichkeit werden die kontroversen Themen der Gynaikonitis (Frauenraum), der Gynaikonomen und der Präsenz von Frauen im Theater abgehandelt. Es zeigt sich, dass die Frauen aufgrund des differenzierteren Wohnens im 5. Jh. einen geschützten Privatraum besassen und die Gynaikonomen erst im Zuge der Luxusbekämpfung im späteren 4. Jh. (wohl 338–336 durch Lykurg) eingesetzt wurden. Besonders berechtigt sind die wiederholten Mahnungen, heutige Vorstellungen bzw. westliche Lebensformen ('Liebesehe' statt 'Versorgungsehe') nicht an die Antike heranzutragen. Dem Verständnis der athenischen Gesellschaft förderlich sind schliesslich die im letzten Kapitel vorgenommenen anthropologischen Vergleiche. Andererseits enden die extensiven Diskussionen von Forschungsmeinungen und Quelleninterpretationen allzu oft in der schlichten Feststellung, dass die These von der Eingeschlossenheit der athenischen Frau in klassischer Zeit nicht haltbar sei. Es wäre daher nützlich gewesen, die konkrete physische Bewegungsfreiheit (Nachbarschaftskontakte, Spaziergänge, religiöse Feste, u.U. Arbeit usw.) in einem Schlusskapitel zusammenzufassen. Da ein Stichwortregister fehlt, sind die Schätze des kenntnisreichen Buches nicht immer leicht zugänglich. Angesichts des mehr als stolzen Preises (DM 280.–) wäre es zudem wünschenswert gewesen, die Anmerkungen unter dem Text anstatt am Ende des Buches anzuordnen.

Lukas Thommen

Gianluca Tagliamonte: **I figli di Marte. Mobilità, mercenari e mercenariato italici in Magna Grecia e Sicilia.** Tyrrhenica 3. Archaeologica 105. Giorgio Bretschneider, Rom 1994. 294 S., 25 Taf.

Das Söldnertum der verschiedenen italischen Stämme in republikanischer Zeit ist uns aus zahlreichen griechischen und römischen Schriftquellen geläufig. Die bekanntesten sind dabei die Mamertiner («Mars-Söhne»), die kampanischen Söldner des Agathokles von Syrakus, die in den verschiedenen kriegerischen Auseinandersetzungen der ersten Hälfte des 3. Jh. v.Chr. in Süditalien und Sizilien (Pyrrhus, Karthager, Römer, Syrakus) eine Rolle spielten und sich Messanas bemächtigten. Über das bisher zu diesem Thema Bekannte hinausgehend, versucht T. unter Einbeziehung der numismatischen, der epigraphischen sowie der teilweise schwer interpretierbaren archäologischen Zeugnisse eine – an verschiedenen Stellen gezwungenermassen hypothetische – «Langzeitgeschichte» dieses Phänomens zu entwickeln, das für die Geschichte und die Wirtschaft dieser Völker eine zentrale Bedeutung gehabt hat. Er weist dabei nach, dass dieses nicht auf die Zeit des späten 5., des 4. und des 3. Jh. v.Chr. beschränkt gewesen ist, sondern bis ins 6. Jh. v.Chr. zurückverfolgt werden kann und nicht zuletzt in der hohen Mobilität der italischen Stämme gründet (man vgl. etwa das bekannte *ver sacrum*). Dank der in den vergangenen Jahren besser gewordenen Kenntnis des vorrömischen Italien gelingt es T., den engen Zusammenhang zwischen der Sozialstruktur, dem hohen Stellenwert des Kriegertums und dem Söldnerwesen deutlich zu machen sowie dessen Bedeutung für die Volkswerdung und die zunehmende soziale und staatliche Organisation dieser Stämme herauszuarbeiten. In nützlichen Anhängen sind die das italische Söldnertum betreffenden antiken Schriftquellen, die Münzprägungen der italischen Söldner in Sizilien sowie die entsprechenden italischen Inschriften zusammengestellt. Christoph Reusser

Emma Dench: **From Barbarians to New Men. Greek, Roman, and Modern Perceptions of Peoples of the Central Apennines.** Clarendon Press, Oxford 1995. XIII, 255 S., 1 Karte.

Die Verf. nimmt die in der Altertumswissenschaft immer häufiger behandelten Fragen nach der Identitätsfindung antiker Gesellschaften und – in enger Verbindung damit – nach ihrer Fremd- und Eigenwahrnehmung auf, wie sie z.B. von Edith Hall (*Inventing the Barbarian*, Oxford 1989) oder François Hartog (*Le miroir d'Hérodote*, Paris 1980) diskutiert werden. D.s Gegenstand sind die Völkerschaften des mittelitalischen Apennin und ihre Geschichte in der Periode vom 4. Jh. bis zum Bundesgenossenkrieg, wie sie von griechischen und römischen Autoren dargestellt werden. Es erweist sich (Kap. 1, S. 29–66), dass die unterschiedliche Qualität der Begegnungen zwischen Griechen und italischen Völkern, von Assimilation über Koexistenz bis zu ständigen Reibungen, zu durchaus konträren Einschätzungen von deren Wesen führen musste. Umgekehrt führten verschiedenartigste Motive, unter denen das Bedürfnis, sich dem hellenischen Kulturkreis angehörig fühlen zu können, überwog, dazu, dass viele Italiker sich zwar bemühten, einen Platz im griechischen Mythos zu ergattern, dass aber Gleichförmigkeit bei dieser Adaption nicht erreicht wurde. Im interessantesten Kapitel (S. 67–108) über die römischen Einschätzungen der Ethnien des Zentralapennin, das sich auf gute Beobachtungen aus Catos *Origines*, Livius' Geschichtswerk und weiteren lateinischen Autoren wie Ennius und Plinius stützt, wird gezeigt, dass sich Roms Bild von seinen Nachbarn parallel zum gegenseitigen Verhältnis und zur römischen Selbstauffassung wandelte. So werden aus gefährlichen Barbaren domestizierte Bauern und wertvolle Soldaten, deren gesunde Lebensweise dem dekadenten augusteischen Rom vorgehalten wird. Dass sich dies mit der eruierbaren, sehr vielschichtigen Wirklichkeit des inneren Mittelitalien nicht deckte, wie D. an mehreren Beispielen aus dem wirtschaftlichen (S. 111–153) und religiösen (S. 154–174) Leben – auch unter Beizug archäologischen Materials – plausibel vorführt, muss nicht betont werden. Man wird D. auch folgen, wenn sie unterstreicht, dass die kulturelle Entwicklung Italiens nicht einseitig als Hellenisierung oder Romanisierung aufgefasst werden kann, dass dieser Prozess vielmehr von gegenseitigen Anstössen, Interdependenzen und Interaktionen vorangetrieben wurde. D. hat ein gehaltvolles Buch geschrieben, das die Mühe der Lektüre lohnt. Leonhard Burckhardt

Ekkehard Stärk: **Kampanien als geistige Landschaft. Interpretationen zum antiken Bild des Golfs von Neapel.** Zetemata 93. Beck, München 1995. 257 S., 1 Karte.

Dies ist ein glänzend geschriebenes Buch über ein faszinierendes Thema. Ausgehend von der Wandlung des Kampanienbildes in der Literatur des 18. und 19. Jh. spürt der Verf. der antiken Darstellung jener Landschaft Italiens nach, welche wie kaum eine andere als literarische Chiffre, als Symbol von Lebenswerten und kulturellem Selbstbewusstsein, kurzum, als geistiger Zustand galt. Während das erste Kapitel ('Rus Maronianum') den prägenden Einfluss von Vergils poetischer Gestaltung Kampaniens im sechsten Aeneisbuch verfolgt, breitet der Hauptteil der Studie ('Crater ille delicatus') das facettenreiche Panorama des Golfs von Neapel aus. Stärk versteht es meisterhaft, die Quellen sprechen zu lassen und ihnen das jeweilige Stimmungsbild des Verfassers zu entlocken; vgl. etwa Strabons «atmosphärische» Beschreibung Neapels (102f.), das verrufene Baiae als «polemische Chiffre» im politischen Schlagabtausch bei Cicero (104–112) und in der moralischen Aufrüstung Senecas (112–123) oder die antoninische «Immunität» gegenüber den Orten des Luxus und der Verführung (145–150). Nicht weniger aufschlussreich sind die ausführlichen Abschnitte über das Kampanienbild in der Spätantike (bes. bei Paulinus von Nola, Symmachus und Cassiodor). Im kurzen dritten Teil schliesslich ('Et in Campania ego') beleuchtet der Verf. anhand des Vesuvausbruchs das Motiv vom 'Tod in Kampanien'. Die sorgfältige Dokumentation und deren kritische Aufarbeitung haben diesem fesselnden Buch eine Zukunft als altertumskundliches *und* kulturgeschichtliches Standardwerk gesichert. M. Billerbeck

Frank Kolb: **Rom. Die Geschichte der Stadt in der Antike.** Beck, München 1995. 783 S., 101 Abb. und Karten.

Als Kenner der Materie bereits ausgewiesen (*Die Stadt im Altertum*, München 1984) legt Kolb die umfangreichste Geschichte der Stadt Rom in unserem Jahrhundert vor. Gleichermassen die literarischen Nachrichten wie die immer bedeutender werdenden archäologischen Befunde nutzend,

entwirft er ein Bild von den frühesten Besiedlungsspuren des 2. und beginnenden 1. Jt. v.Chr. bis zum Ende des 3. Jh. n.Chr., endet also mit Recht vor der Umformung des Stadtbildes durch die christliche Bautätigkeit der Spätantike. Die urbanistische Entwicklung wird dabei jeweils sorgsam in den Kontext der wirtschaftlichen und politischen Verhältnisse eingebettet. Nicht die einzelnen Monumente sind folglich der Gegenstand des Werkes, sondern ihr Bezug aufeinander und auf die Gesamtheit der Stadt, ihre Infrastruktur, ihre Verwaltung, ihre repräsentative Gestaltung. Erfreulich ist insbesondere der kritische Umgang mit der modernen Forschung, vor allem zur Frühzeit, wo häufig all zu sehr Gläubigkeit gegenüber den späten antiken Historikern vorherrscht, aber auch zu Fragen wie der jeweiligen Einwohnerzahl Roms und ihrer sozialen Zusammensetzung.

Die ständige Darlegung und Überprüfung der Befunde und Hypothesen lässt das Werk streckenweise eher zu einem Forschungsbericht als zu einer leicht lesbaren Darstellung werden. Um so grösser ist sein Nutzen für alle an Rom und an römischer Geschichte Interessierten, die sich hier zuverlässig über alle Aspekte des Stadtorganismus Rom während anderthalb Jahrtausenden orientieren können.

J. von Ungern-Sternberg

Olivia F. Robinson: **Ancient Rome. City Planning and Administration.** Routledge, London/New York 1992 (Pb. 1994). X, 256 S., 1 Plan.

Dieses Buch der schottischen Juristin Olivia F. Robinson repräsentiert im besten Sinne die angelsächsische Tradition, komplexe Sachverhalte unterhaltsam und doch wissenschaftlich genau darzustellen. Die A. behandelt die Stadtregierung und Stadtverwaltung der Stadt Rom in Anlehnung an moderne Fragestellungen und immer unter dem Gesichtspunkt, mit welchen gesetzlichen Regelungen die für die Stadtverwaltung relevanten Bereiche geordnet worden sind. In dreizehn knappen Kapiteln werden Probleme der Stadtplanung (gab es eine solche für Rom? auf Ansätze unter Caesar, Augustus und Nero wird hingewiesen) und solche des Bauwesens mit verhältnismässig vielen gesetzlichen Regelungen dargestellt. Sodann sind der Strassenunterhalt und die Strassenreinigung ein Thema, wofür die *Tabula Heracleensis* die Hauptquelle bildet; ebenso die Nutzung des Tibers, die Wasserversorgung und die Brandbekämpfung. Schliesslich wird, nach Ausführungen zur Hygiene und öffentlichen Gesundheit, das Problem der öffentlichen Sicherheit angeschnitten, wobei die A. hier wie anderswo alle prosopographischen Fragen bewusst ausklammert. Dem Buch, das durch den breiten Ansatz viele Probleme neu sehen lässt, ist ein ausführliches Literaturverzeichnis, ein Stellen- und Sachindex sowie ein Stadtplan von Rom beigegeben.

Regula Frei-Stolba

Wilfried Nippel: **Public Order in Ancient Rome.** Key Themes in Ancient History. Cambridge U. P., Cambridge 1995. X, 163 p.

L'absence de forces de police régulières à Rome pendant la période républicaine et, dans une certaine mesure, sous le Principat a été considérée par les historiens modernes comme l'une des causes de l'instabilité politique et des tensions qui ont miné la société romaine. N. montre de manière détaillée que des dispositifs régulateurs autonomes existaient à l'intérieur de la société romaine. Les magistrats bénéficiaient d'un pouvoir coercitif occasionnellement mis en œuvre par leurs clients, par des employés auxiliaires (*apparitores*), ainsi que par des citoyens volontaires, agissant parfois de leur propre initiative (plusieurs cas de justice populaire sont attestés), invoquant même le principe de la légitime défense. A l'aube des Guerres Civiles, émeutes et protestations populaires ont été découragées par des actes exemplaires ou réprimées par des mesures de circonstance, y compris l'appel à l'intervention de l'armée, normalement exclue du territoire de la Ville. Les changements introduits avec l'établissement du Principat ont constitué un progrès à certains égards, mais les empereurs n'ont jamais mis en place de système global de sécurité interne, se contentant de minimiser les risques de désordre en satisfaisant les masses populaires par l'approvisionnement en blé de la capitale et la protection contre les incendies.

Les deux tiers de ce livre sont consacrés à la Ville de Rome à la fin de la République, dont l'histoire, documentée par les auteurs classiques, a été souvent traitée. La discussion devient plus originale à partir de la page 100, avec la description, sommaire, de la situation à l'extérieur de la capitale, quoiqu'ici encore il ne soit fait usage que de sources littéraires (et, rarement, juridiques) et

de littérature secondaire. Papyrus et inscriptions auraient fourni un matériel abondant en mal de synthèse. L'épilogue, où le sujet est traité d'un point de vue comparatif, ainsi que l'essai bibliographique et l'excellente bibliographie (120–157) constituent sans doute les parties les plus utiles de cet ouvrage somme toute assez conventionnel. Jean-Jacques Aubert

Martin Jehne (Hrsg.): **Demokratie in Rom? Die Rolle des Volkes in der Politik der römischen Republik.** Historia Einzelschriften 96. Steiner, Stuttgart 1995. VII, 141 S.

In dem vorliegenden Band suchen drei durch förderliche Arbeiten zur römischen Republik ausgewiesene Althistoriker neue und differenziertere Zugänge zu der in jüngerer Zeit wieder diskutierten Frage nach dem politischen Einfluss des Volkes. M. Jehne betont in der Einführung (1–9), dass die zu Recht hervorgehobene Bedeutung von Öffentlichkeit nicht «mit einem regelmässigen relevanten Einfluss dieser Öffentlichkeit auf die Entscheidungen» gleichgesetzt werden kann (7). Vielmehr gehen die Autoren im folgenden auf 'symbolische Interaktionsweisen' ein. Die Auffassung von demokratischen oder der Demokratie ähnlichen Strukturen in der römischen Republik wird im ganzen gründlich verworfen.

In seinem eigenen Beitrag greift Jehne das Problem des *ambitus* auf (51–76). Dieser sei mit dem Begriff der Wahl-«Bestechung» zu negativ umrissen (53). Der zunehmende Einsatz von Geldern in der späten Republik könne als «Ritual ostentativer Fürsorglichkeit», als eine «Spielart des Patronagesystems» gesehen werden (76), die auf die Vermehrung und Überlagerung der Klientelbindungen und die damit verbundene Abschwächung der Patronagebeziehung zurückzuführen sind. Da die Kandidaten keine Sachprogramme besessen hätten, sei auch kein inhaltlich orientierter Stimmenkauf zustande gekommen.

K.-J. Hölkeskamp legt in seinem Beitrag über die Reden vor dem Volk (11–49) dar, dass diese nicht als 'Überzeugungsarbeit' zu betrachten sind und nicht im Zusammenhang mit 'Wahlveranstaltungen' erfolgten, auch wenn die Selbstdarstellung des Redners im Vordergrund stand. Die *contio* sei der «zentrale Ort der Interaktion und Kommunikation der politischen Klasse mit der Bürgerschaft» gewesen, während der *populus Romanus* das «Referenzobjekt» aller Reden gebildet habe (30). Diese folgten einem genauen Kodex von *exempla* tugendhafter Lebensführung (46) und dienten der «Selbstvergewisserung» der Bürger (46).

E. Flaig versteht in seiner facettenreichen Abhandlung «Zu den Feldern der politischen Kommunikation zwischen Aristokratie und Plebs» (77–127) die Volksversammlung nicht als Entscheidungsorgan, sondern als «Konsensorgan», da Gesetzesanträge in der Abstimmung kaum je scheiterten. Er verweist auf die «ausserinstitutionelle Macht der Plebs» (99) bei Spielen und im Theater, wo das Volk in direkter Kommunikation mit der Aristokratie Senatoren bewerten und in politischen Fragen seine Meinung bekunden konnte. Trotzdem erweisen sich auch die Reaktionen im Theater als «Konsensritual», da nur «Normenbrüche» thematisiert wurden und das Publikum selber auf die Bewahrung gesellschaftlicher Normen achtete.

Die in den Beiträgen entwickelten Kriterien sind insgesamt geeignet, die Rolle des Volkes über den Bereich der verfassungsmässigen Kompetenzen hinaus zu analysieren. Auf dem eingeschlagenen Wege wäre künftig auch die Frage nach der unterschiedlichen Zusammensetzung des 'Volkes' einzubeziehen. Lukas Thommen

Suzanne Gély: **Le pouvoir et l'autorité. Avatars italiens de la notion d'‘auctoritas' d'Auguste à Domitien (27 a.C.–96 p.C.).** Bibliothèque d'Etudes classiques. Peeters, Louvain/Paris 1995. XXII, 191 p.

Ouvrage riche d'aperçus divers, liant l'histoire au langage, réalités et dénominations s'interpénétrant. Plusieurs chapitres reprennent des articles divers de l'auteur, d'où des flashs sur certains aspects, sans fil continu autre que les variations de l'*auctoritas* – *senatus, totius Italiae* (Cic. *De domo* 90), *princeps*, lié à l'*imperium* sous Auguste – dont le nom suggère *augur, augere, agere. Nomen* = *numen*, disent les poètes. Mythe unificateur de Saturne, proche des *viatores,* devenus *urbis conditores* d'Enée aux Césars. Au centre du volume, tableau de l'évolution de *totius Italiae auctoritas* – mythe, réalité, puis allégorie – accompagné de concomitances politiques, linguistiques, littéraires, d'Hésiode à Sidoine Apollinaire.

Chez Pline l'Ancien, le cosmopolitisme impérial, voire universel, s'allie au nationalisme romano-italien. Idem chez Titus. Avec les Flaviens, nés à Réate, retour des rois sabins pacifiques. Mais avec Domitien, on penche vers le dominat.

Sont évoqués aussi à l'origine d'*Italia* l'osque *uiteliu* (veau, taureau), lié au passage d'Héraklès en Sicile, puis des Ligures aux cris de guerre semi-germaniques (Plutarque, *Marius* 20,2) dont le nom en grec désigne le chant du cygne, à rapprocher de leur chef Cinyrus (*En.* X,185–192), et j'en passe.

Eléments de bibliographie, à compléter par des notes prouvant une abondante documentation, surtout française. Plusieurs index utiles. J.-P. Borle

Juliane C. Wilmanns: **Der Sanitätsdienst im Römischen Reich.** Eine sozialgeschichtliche Studie zum römischen Militärsanitätswesen nebst einer Prosopographie des Sanitätspersonals. Medizin der Antike 2. Olms-Weidmann, Hildesheim usw. 1995. X, 314 S., 13 Abb.

Der antiken Welt waren öffentliche, staatlich organisierte Gesundheitswesen unbekannt. Umso interessanter ist deshalb die Erforschung der einzigen antiken Organisation, die wenigstens annähernd mit Recht als Ausnahme bezeichnet werden darf: der Sanitätsdienst des kaiserzeitlichen römischen Heeres. Die Autorin legt hier eine zusammenfassende Studie zum Aufbau des römischen Militärsanitätswesens vor. (Der Haupttitel des Buches erweckt somit falsche Erwartungen.) Zunächst beginnt die Autorin mit einem Überblick über die Quellenlage und die umfangreiche bisherige Forschung (S. 18–29), die allerdings sowohl einige wichtige Quellen (u.a. P. Yadin 723; O. Bu Njem; Tabulae Vindolandenses II) als auch einige neuere und ältere Arbeiten zum Thema vermissen lässt (weitere Beiträge zum Thema finden sich etwa bei B. Rémy, *REA* 93, 1991, 321–364, sowie jetzt ders., *REA* [im Druck]). Nach einigen z.T. zu breit und zu ungenau geratenen, allgemeinen Ausführungen zu Geschichte und Aufbau des römischen Heeres (S. 30–60), folgen Kapitel über die verschiedenen Dienstverhältnisse der Ärzte beim römischen Heer (S. 61–102), über die Lagerlazarette (S. 103–116), über das Sanitätspersonal (S. 117–124) sowie über die Aufgaben und die Ausbildung der Militärärzte (S. 125–132). Den Schluss des ersten Teils bildet ein Ausblick über die allgemein- und kulturhistorische Bedeutung des römischen Militärsanitätsdienstes (S. 133–138). Der zweite Teil der Arbeit (S. 141–259) ist eine Sammlung (fast) aller Zeugnisse, die römische Militärärzte erwähnen (93 Nummern sowie 5 ausgeschiedene Zeugnisse). Es folgen Literaturverzeichnis, Indices und 13 Abbildungen. Insgesamt bietet die Arbeit eine gute Übersicht und wichtige Einblicke zur Organisation des Gesundheitswesens beim römischen Heer.

Michael Alexander Speidel

John A. Crook: **Legal Advocacy in the Roman World.** Duckworth, Londres 1995. VI, 225 p.

Le *Dialogue des Orateurs*, habituellement attribué à Tacite, a fortement influencé la vision moderne traditionnelle de l'histoire du barreau romain, selon laquelle l'établissement du Principat et la transformation de la vie politique auraient sonné le glas de cette activité qui avait fait la gloire de Cicéron, la fonction d'avocat subissant un déclin intellectuel pour aboutir à sa bureaucratisation sous la main-mise des juristes de l'époque tardive. Dans un livre ambitieux et concis, C. démontre qu'une telle conception repose sur une série de préjugés qu'un examen attentif de la fonction d'avocat (par opposition à celle du juriste) et de la pratique de l'éloquence judiciaire dans les sources documentaires permet d'identifier et de corriger. Dans l'introduction, l'auteur justifie sa décision d'écrire un nouveau livre sur un sujet déjà abondamment traité et rappelle que certaines questions fondamentales (pourquoi les parties se font-elles représenter par des avocats? en quoi le rôle des avocats se distingue-t-il de celui des juristes? peut-on parler d'une profession à propos du barreau romain?) n'ont pas encore reçu de réponses satisfaisantes. Ceci l'amène ensuite à réévaluer l'aspect agonistique de la vie judiciaire dans le monde romain et à dissocier les questions de fait de celles de droit à la lumière des thèses subtiles de la 'Nouvelle Rhétorique'. Le premier chapitre, le plus dense, traite de l'aspect fonctionnel du barreau selon une approche comparative. Le deuxième chapitre compare la situation romaine, conditionnée par une société de classe dominée par des rapports de patronage, avec le populisme et l'individualisme qui régnait dans l'Athènes classique où coexistent logographes et *synegoroi*. Une digression importante sur le concept de profession est suivie d'un survol de l'ordre juridique romain et des domaines d'activité possibles au-delà du droit

civil. Le troisième chapitre exploite deux séries de papyrus grecs d'Egypte pour montrer que la profession d'avocat prospère bien au-delà du crépuscule traditionnellement assigné par les sources littéraires. La pratique judiciaire provinciale révèle que les parties employaient souvent plusieurs avocats, ce qui suggère, dans certains cas, l'application du principe de la division du travail (narration des faits et citations des précédents), peut-être imposée par le souci d'assurer la formation de la nouvelle génération ou de soigner les intérêts de la profession (régulièrement rémunérée à l'époque impériale). Le quatrième chapitre permet à C. de passer en revue le matériel traditionnel, en particulier les œuvres des théoriciens de l'art rhétorique ainsi que celles d'orateurs illustres, pour illustrer la pratique de l'éloquence judiciaire du point de vue des avocats et de celui de leurs clients. Suivent une série d'excursus sur la terminologie désignant les avocats, sur l'aspect juridique de la représentation judiciaire, sur les *Controversiae* et sur Quintilien. Le cinquième et dernier chapitre est l'occasion de récrire l'histoire du métier d'avocat en tenant compte des résultats obtenus dans les pages précédentes. Dans cet essai convaincant de réhabilitation de l'avocat antique en tant que maître d'éloquence, le juriste de l'époque tardive en prend pour son grade. Jean-Jacques Aubert

Anne Kolb: **Die kaiserliche Bauverwaltung in der Stadt Rom.** Geschichte und Aufbau der *cura operum publicorum* unter dem Prinzipat. Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 13. Steiner, Stuttgart 1993. 367 S.

Die A. behandelt in ihrer 1992 an der Universität Heidelberg eingereichten Dissertation das Thema der Bauverwaltung in zwei Teilen: Ein erster Teil dieser klaren und präzisen Arbeit ist der Entstehung, dem Aufgabenfeld und den Ämtern gewidmet; der zweite Teil besteht in einer prosopographischen Liste, in welcher die inschriftlich bekannten senatorischen Amtsträger, die Unterbeamten und Sonderbeauftragten bis zum subalternen Personal aufgeführt werden. Eine solche historische und prosopographische Fragen gleicherweise umfassende Monographie zum Thema der Bauverwaltung fehlte bis jetzt. Was die Entstehung des Amtes betrifft, so nimmt die A. mit einem Grossteil der Forschung an, dass Augustus bald nach 11 v.Chr. eine Behörde von zwei senatorischen konsularen *curatores* eingerichtet habe (etwas anders W. Eck, *Die Verwaltung des Römischen Reiches in der Hohen Kaiserzeit*, Basel 1995, Bd. 1, 282–293), deren Amtsbezeichnung in der Folge unterschiedlich war. Im historisch interessanten Abschnitt über den Aufbau und die Arbeitsweise der Bauverwaltung zeichnet die A. ein wirklichkeitsgetreues Bild der antiken Baubehörde nach, ohne in unzulässige Modernisierungen zu verfallen. Ausführliche Indices beschliessen den Band.

Regula Frei-Stolba

Lothar Wierschowski: **Die regionale Mobilität in Gallien nach den Inschriften des 1. bis 3. Jahrhunderts n.Chr.** Historia Einzelschriften 91. Steiner, Stuttgart 1995. 400 S.

Die an der Universität Oldenburg 1993 eingereichte Habilitationsschrift stellt die erste Mobilitätsstudie über den gallischen Raum (Narbonensis und die Tres Galliae) dar. Im vorliegenden Band werden die Ergebnisse der Untersuchungen gezeigt, wobei das Inschriftenmaterial in 51 Tabellen und 11 Graphiken übersichtlich präsentiert wird. Ein zweiter Band mit der Vorlage der Inschriften, begleitet von ausführlichen Kommentaren, ist angekündigt. Der A. identifiziert 640 Inschriften des 1. bis 3. Jh. n.Chr., die 659 Personen als Zuwanderer oder Abwanderer erkennen lassen; Soldaten und Beamte aller Stufen, die aus zwingenden beruflichen Gründen einen oder mehrere Ortswechsel vornehmen mussten, sind dabei weggelassen worden. Das Material wird in neun Kapiteln mit zwei Exkursen (zur ethnischen Zusammensetzung der Ortswechsler; zur Mobilität von Frauen) räumlich und zeitlich aufgeschlüsselt. Das Ziel der Untersuchung besteht darin, erstmals Zu- und Abwanderungen in einem geographischen Raum kenntlich zu machen und dann diese Bewegungen mit Überlegungen zur wirtschaftlichen Entwicklung zu verbinden (so schon Strabo 4, 1,12,186 C, der den Zustrom von Fremden mit dem wirtschaftlichen Aufschwung verbindet). Die Studie reiht sich ein in die modernen Bestrebungen, die etwas statische Sicht von Wirtschaft und Gesellschaft des römischen Reiches durch eine stärker nach Zeit und Raum differenzierende Betrachtung zu ersetzen.

Regula Frei-Stolba

W. V. Harris (Hrsg.): **The Inscribed Economy. Production and Distribution in the Roman Empire in the Light of *instrumentum domesticum*.** The proceedings of a conference held at The American Academy in Rome on 10–11 January, 1992. Journal of Roman Archaeology. Supplementary Series 6. The Journal of Roman Archaeology, Univ. of Michigan, Ann Arbor 1993. 192 S., 25 Abb.

Die Akten des Kolloquiums betreffen das *instrumentum domesticum*, ein sehr schwierig zu interpretierendes epigraphisches Material (Stempel auf Mauern- und Dachziegeln, auf Lampen, Stempel und Graffiti auf Terra sigillata), das jedoch eines der wichtigsten Zeugnisse für die Wirtschaftsgeschichte der Kaiserzeit darstellt. In der Einführung gibt Harris eine sehr ausgewogene Darstellung der antiken Wirtschaft, in der er sich gegen die allzu einfachen Modelle einer fast industriellen Marktwirtschaft (M. Rostovtzeff) oder einer Redistributionswirtschaft (K. Polanyi, M. I. Finley) wendet und eine stärkere, auch chronologische Differenzierung befürwortet. Von den Mitgliedern des «Gruppo romano per lo studio dell'*instrumentum domesticum*» werden Einzelstudien vorgelegt. Historisch relevant sind die Schlussfolgerungen bezüglich der Organisationsfragen (Produktion und Absatz der Waren): M. Steinby sieht in den Ziegelstempeln für Dach- und Mauerziegel nicht Qualitätsmarken, sondern Abkürzungen von Verträgen des Typs *locatio-conductio*, die *domini* sind Eigentümer der *figlinae*, die als Produktionseinheiten definiert werden; die *officinatores* (darunter auch Frauen) stehen wohl in einem Klientelverhältnis zum *dominus*, sind nicht unabhängige kleine Unternehmer. St. schlägt vor, dieselben Strukturen auch bei der Produktion von Terra sigillata und Öllämpchen anzunehmen. Zu ähnlichen Schlüssen gelangt auch J.-J. Aubert, der die abhängigen Betriebsleiter (*institores*) untersucht und ihren Spuren auf den Stempeln auf Bleirohren nachgeht. In den Namen im Genetiv sieht A. nicht die privaten Wasserbezieher, sondern die Fabrikanten der Bleirohre.

Regula Frei-Stolba

Jens-Uwe Krause: **Witwen und Waisen im römischen Reich.** Bd. 1: **Verwitwung und Wiederverheiratung.** Bd. 2: **Wirtschaftliche und gesellschaftliche Stellung von Witwen.** Bd. 3: **Rechtliche und soziale Stellung von Waisen.** Bd. 4: **Witwen und Waisen im frühen Christentum.** Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 16–19. Steiner, Stuttgart. Bd. 1: 1994. XI, 304 S.; Bd. 2: 1994, VIII, 357 S.; Bd. 3: 1995, VII, 316 S.; Bd. 4: 1995, VII, 154 S.

Die imponierende vierbändige Heidelberger Habilitationsschrift – abgeschlossen im wesentlichen 1992 – erschliesst ein gewaltiges Quellenmaterial von 200 v.Chr. bis 600 n.Chr. Charakteristisch für das Werk sind reiche Sammlungen von Belegstellen (bes. Papyri und spätantike Zeugnisse), die freilich auch zur Interpretation herausfordern. Ein weiteres Kennzeichen der Arbeit bilden die häufigen Vergleiche mit dem Material jüngerer historischer Epochen. Da Verwitwung und Verwaisung Probleme aller Gesellschaften sind, erscheint ein solch systematisches und übergreifendes Vorgehen gerechtfertigt und aufschlussreich; zu beklagen ist nur, dass die analytische Systematik und der Aufbau der vier Bände nicht durchweg befriedigen.

Der 1. Band stellt die Demographie ins Zentrum. Obwohl die Beweisführung mit den unüberwindlichen Schwierigkeiten antiker Demographie zu kämpfen hat, erscheint es ingesamt gesehen doch als plausibel, dass der Anteil der Witwen in Rom in allen Altersgruppen sehr gross war, sicher grösser als etwa im Europa des Mittelalters und der frühen Neuzeit. Die meisten alleinstehenden Frauen waren Witwen, wobei der Anteil der Witwen an der weiblichen Bevölkerung 30% betrug. Wiederverheiratungen waren zwar häufig, der grösste Teil der Witwen blieb indes unverheiratet – beides erklärt sich wesentlich aus demographischen Gründen. Die antike Witwe war sehr viel jünger als in späteren Zeiten, nämlich Mitte 30 und älter. Die Dauer der Witwenschaft entspricht mit 10 bis 15 Jahren dennoch derjenigen anderer historischer Epochen.

Neben den demographischen Bedingungen kommen Motive und Hindernisse bei der Wiederverheiratung, deren Beurteilung sowie die Frage nach dem Handlungsspielraum von Witwen bei einer Gattenwahl zur Sprache.

Die meisten dieser Themen betreffen nun bereits den Hauptgegenstand des 2. Bandes. Generell bedeutete Verwitwung eine Einschränkung an Autonomie und Handlungsspielraum, zumeist harte Not, jedenfalls eine Verschlechterung der sozialen Stellung. Dies ergibt sich aus einer Betrachtungsweise, welche nicht einzelne privilegierte Ausnahmen hervorhebt (etwa als Stifterinnen), sondern

die Situation der Witwen überhaupt schildert. Diese Situation hat sich auch nach der Christianisierung nicht verbessert. Gesetzgeberische Massnahmen wie kirchliche Unterstützungsmassnahmen blieben unzureichend. Witwen suchten sich deshalb beispielsweise ökonomisch besser zu stellen, indem sie Unterkunft bei erwachsenen Söhnen suchten.

Von Spuren der Emanzipation zu sprechen, wie sie längere Zeit in älteren und dann zum Teil auch wieder in einigen jüngeren Forschungen gesucht wurden, kann keinen Sinn machen. Dies zeigt sich auch im 3. Band. Zweifellos besassen Witwen im Bereiche der Erziehung eine einflussreiche Funktion, aber alleinbestimmend waren sie nicht. Primär wenn es um Kleinkinder aus Familien ging, in denen die Erziehungsaufgaben nicht delegiert werden konnten, war diese mütterliche Aufgabe von Bedeutung. Dank einer zunehmend stärkeren staatlichen Reglementierung der Vormundschaft im Interesse der Waisen gewannen die Witwen in der Kaiserzeit an Einfluss. Auch hier blieben aber viele Einschränkungen wirksam. Obwohl es berühmte Beispiele intensiver Mutter-Sohn-Beziehungen gibt (Kap. 15), dürfen in Witwen nicht einfach dominierende Muttergestalten gesehen werden. Nicht sehr viel günstiger war die soziale Stellung der Waisen, die Krause hinsichtlich der Stellung in der Familie, der ökonomischen Verhältnisse, der Ausbildung, Berufswahl, Heirat und Sicherheit schildert.

Der 4. Band ist eigens dem frühen Christentum gewidmet, obwohl eigentlich schon die ersten Bände diese Epoche stark berücksichtigen, umgekehrt etwa die Rolle der vermögenden Witwen ein wichtiges Argument im 2. Band gewesen wäre. Die Hauptargumente sind noch einmal die gleichen, aber da einerseits die Witwen in der kirchlichen Hierarchie auftreten und ein wichtiges Thema der Kirchenväter werden, andererseits die Forschung sich noch immer sehr intensiv mit diesen Dingen befasst, ist der Band sinnvoll. Bedauerlich bleibt, dass er nicht mit stärkerer Konzentration geschrieben werden konnte. Dargestellt sind die karitativen Massnahmen zugunsten von Witwen und Waisen und die verschiedenen Rollen der Witwen im vom Christentum geprägten Imperium Romanum. Die vielen an Witwen gerichteten Ratschläge der Kirchenväter sieht Krause weniger in ihrem moralischen oder auf die Begründung neuer Lebensformen gerichteten Gehalt als vielmehr als Antwort auf die unverändert ungünstige Situation der nach wie vor zahlreichen Witwen. Die «Abschliessenden Bemerkungen» enthalten zunächst eher einen Nachtrag über die Trauer bei Witwen, dem hier indes eine grundsätzliche Bedeutung gegeben wird, um schliesslich noch einmal zu den Hauptthesen dieser riesigen Arbeit zu gelangen. Beat Näf

Peter Guyot/Richard Klein: **Das frühe Christentum bis zum Ende der Verfolgungen. Eine Dokumentation.** Bd. I: Die Christen im heidnischen Staat. Bd. II: Die Christen in der heidnischen Gesellschaft. Texte zur Forschung 60. 62. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1993/1994. XII, 516 S.; XII, 412 S., 1 Abb.

Die beiden Bände der Reihe «Texte zur Forschung» stellen eine kommentierte Chrestomathie dar (was auf den Buchdeckeln nicht klar zum Audruck kommt, da dort der Untertitel «Eine Dokumentation» weggelassen wurde). Mit ihrem Umfang von gut 900 Seiten liefern sie eine hervorragende Präsentation von Text-Ausschnitten aller Art über die Epoche des vorkonstantinischen Christentums. Die Sammlung ist besonders geeignet zur Einführung in dieses wichtige Gebiet der Geistesgeschichte; der Spezialist wird selbstverständlich den weiteren Kontext oder einen kritischen Apparat benötigen – aber auch er findet in den kommentierenden Anmerkungen gute Erklärungen und Hinweise auf weiterführende Literatur.

Im Zentrum der klugen Auswahl (Richard Klein) stehen bekannte und weniger bekannte Texte, welche ein Licht werfen können auf das Verhältnis des Christen zum Staat oder zur Gesellschaft. In Band I geht es vor allem um die Verfolgungen (von Nero bis Diokletian) und um die Ansätze zu einer gewissen Verständigung, etwa im Gebet für den Kaiser oder bei der Übernahme profaner Rechts- und Verwaltungsnormen; Band II, noch vielfältiger, gilt der christlichen Haltung zur Stellung der Frau, zu Ehe und Familie, in Wirtschaft und Kriegsdienst, in kulturellen Bereichen wie etwa dem Theater, gegenüber der Sklaverei ... Auch die Vorwürfe von heidnischer Seite werden dokumentiert: Atheismus, politische Verschwörung, Traditionsfeindlichkeit, Dummheit, thyestische Mahlzeiten und ödipodeische Verbindungen, Eselskult (dazu das einzige Bild: das Spottkruzi-

fix vom Palatin). Aus NT, Apokryphen, Apologeten, Akten, Kommentaren, Predigten, historischen Werken, auch aus Papyri und Inschriften sind griechische und lateinische Text-Teilstücke ausgewählt und den wichtigsten Editionen entnommen worden, und P. Guyot (bekannt von einem Buch über Eunuchen, Stuttgart 1980) hat eine gut lesbare, genaue Übersetzung beigesteuert. Das 'Zerschneiden' der Texte macht es notwendig, dass der Leser Erklärungen über den Zusammenhang und die Eigenheiten der verschiedenen Autoren erhält: diese Wünsche erfüllt R. Klein, ein bewährter Philologe und Althistoriker, durch einen reichhaltigen Kommentar (ca. 300 Seiten), durch konzise Kurzbiographien der antiken Verfasser (je ca. 10 Zeilen) und durch zwei Bibliographien von 22 und 21 Seiten, die bis 1991 bzw. 1993 reichen. Druckfehler fehlen fast vollständig (ᾗ statt ᾖ, II 8; παρ' statt γαρ', II 88). Je ein Register der Bibelstellen und der Personennamen schliessen die beiden Bände ab.

Die Textsammlung, die bei Gesamtbezug nur 148 DM kostet, könnte heute oft eine kleine 'Bibliothek' ersetzen, besonders in Fällen, wo nicht eigentliche Forschung getrieben wird (in Gymnasien; bei Fachbibliotheken benachbarter Disziplinen): jedenfalls eine willkommene *Isagoge* in die frühe Patristik. H. Marti

Georg Wöhrle: **Hypnos, der Allbezwinger. Eine Studie zum literarischen Bild des Schlafes in der griechischen Antike.** Palingenesia 53. Steiner, Stuttgart 1995. 123 S.

Das gefällige Bändchen, welches sich auch an eine breitere Leserschaft richtet, stellt gewissermassen eine griechische Literaturgeschichte des Schlafes dar. Zwar wird Vollständigkeit der Zeugnisse nicht beansprucht, aber die Auswahl der Texte, durch zahlreiche Beispiele aus der lateinischen Literatur und ikonographische Hinweise angereichert, ist umfangreich und repräsentativ genug, um den Leser mit der antiken Vorstellung dieses biologischen Phänomens vertraut zu machen. Das Quellenmaterial, durchgängig in Übersetzung vorgelegt, gliedert W. in acht thematische Kapitel. Auf die mythologischen Erscheinungsformen des Hypnos, seine Verwandtschaft mit Thanatos und der Trance, seine Bedeutung als Sorgenlöser und Heiler sowie die Verbindung zum trügerischen Eros (1–3) folgt – gleichsam als Vorspiel zum medizinhistorisch-philosophischen Überblick (5) – ein Abschnitt über die Darstellung der schlafenden Natur und deren Wirkung auf den Menschen (4). Die letzten drei Kapitel (6–8) spüren topischen Darstellungen des Schlafens nach. Ausgespart bleibt verständlicherweise der weitläufige Bereich der Träume und, von den ganz wenigen Bemerkungen (S. 100) abgesehen, eine Untersuchung über das Wortfeld 'Schlaf'. Doch mit dem Gebotenen, abgerundet durch eine weiterführende Bibliographie und ein vollständiges Register der antiken Zitate, hält diese flüssig geschriebene Studie, was sie verspricht: «ein sicher nicht umfassendes, aber doch ein deutliches Bild [...] wie man in der (vorwiegend) griechischen Antike über den Schlaf gedacht hat». M. Billerbeck

Folkert T. Van Straten: **Hierà kalá. Images of Animal Sacrifice in Archaic and Classical Greece.** Religions in the Graeco-Roman World 127. Brill, Leiden 1995. IX, 374 S., 168 Abb.

Van Straten untersucht die Opferdarstellungen auf Vasenbildern und Weihreliefs bis zum Ende des 4. Jh.; eine Auseinandersetzung mit den gängigen Opfertheorien hingegen ist ausdrücklich nicht beabsichtigt. Auf einen analytischen Teil (1–192) folgen ein Katalog (193–332; 431 Vasen und 243 Reliefs), eine ausführliche Bibliographie (335–362), Indices und der Bildteil, der freilich nur einen Teil des Materials vorlegen kann. Die Untersuchung der Ikonographie entlang der Opferhandlung ('pre-kill', 'killing', 'post-kill') berücksichtigt umsichtig und umfassend die literarischen und epigraphischen Zeugnisse zum griechischen Normalopfer, hält sich aber von sämtlichen Opfertheorien fern. Damit liegt zum erstenmal eine eingehende Darstellung des griechischen Normalopfers vor, von der alle aberranten Formen, auch alle ungewöhnlichen Opfertiere jenseits der geläufigen Trias Boviden-Schaf-Schwein ausgeschlossen sind und die einige bisher offene Fragen wohl abschliessend behandelt (ὀσφῦς, ὑυλήματα, Verwendung des κανοῦν, zwei Arten von Schafen) oder wenigstens präziser stellt. Damit hat einer der besten Kenner der Ikonographie des griechischen Rituals nicht mehr, aber auch nicht weniger geleistet, als eine unverzichtbare Grundlage bereitzustellen, auf der die theoretische Diskussion um das griechische Tieropfer in Zukunft aufzubauen hat. Fritz Graf

Irad Malkin: **Myth and Territory in the Spartan Mediterranean.** Cambridge U. P., Cambridge 1994. XVII, 278 p.

Sparte n'est sans doute pas la première ville qui viendrait à l'esprit de l'étudiant interrogé sur les grandes cités grecques fondatrices de colonies. Et pourtant une monographie entière peut être désormais consacrée aux mouvements coloniaux qui ont eu pour origine, à l'époque archaïque, la cité du Péloponnèse encore épargnée par le repli sur soi dans lequel l'a définitivement fixée la tradition classique. Qu'il se porte vers Tarente grâce aux célèbres «parthénies» et grâce à Phalanthos peu à peu remplacé comme héros fondateur par l'éponyme Taras, ou qu'il aboutisse avec Battos le balbutiant à Cyrène après une première tentative manquée sur l'île côtière de Platéa, le mouvement de colonisation qui a pour origine Sparte n'est jamais direct. En ce qui concerne la grande colonie de Libye, le fil de l'histoire légendaire nous fait remonter à la fondation de Théra par les représentants du clan thébain des Aigéides qui fut reçu à Sparte tout en étant tenu à l'écart du pouvoir royal. La représentation du mouvement colonial spartiate est donc attachée à la question de l'établissement du pouvoir politique dans la métropole elle-même: des Héraclides, par delà l'invasion «dorienne», récits héroïques et récits généalogiques nous font remonter à la fondation de la cité par Tyndare et ses fils. C'est en particulier ce parcours ascendant, situant les établissements coloniaux dans la perspective de la fondation de la métropole, qui fait l'intérêt d'une monographie fort bien informée.

Sans doute l'étude historique de récits hautement symboliques exige-t-elle beaucoup de doigté. Avec raison, Malkin présente le passage de Ménélas et des Anténorides à Cyrène comme un événement légendaire tendant à inscrire dans le passé héroïque l'acte de fondation de la cité coloniale. Dans cette perspective, on aurait pu attendre de lui qu'il prenne dès lors fermement position vis-à-vis de ceux qui continuent à voir dans les quelques débris «mycéniens» retrouvés sur le site de Cyrène la preuve de l'historicité d'une phase pré-coloniale. En revanche, on aurait attendu plus de prudence à l'égard de la proposition originale de faire d'Apollon Carnéios le bélier cornu archégète de son troupeau. Le parallèle proposé entre le jeu étymologisant offert par l'épiclèse du dieu de l'expédition coloniale et le sens de κτίλος, qui renvoie à l'obéissance apprivoisée due au «leader», réfère plutôt la métaphore du dieu cornu assimilé au bélier à l'action de défrichement et de civilisation d'un territoire qui est impliquée dans l'idée de κτίζειν. Mais, alimentée par ces associations, la synthèse entre effort de reconstruction historiographique et histoire des représentations proposée par Malkin saura séduire les historiens de la fondation des cités grecques aussi bien que les interprètes des «mythes».

Claude Calame

Christiane Sourvinou-Inwood: **'Reading' Greek Death. To the End of the Classical Period.** Clarendon Press, Oxford 1995. XIII, 489 S., 11 Taf.

Wie sein Vorgänger *'Reading' Greek Culture* (1991; *MusHelv* 50, 1993, 262) ist das vorliegende Buch die Summe vieljähriger Beschäftigung mit dem Thema. Es verbindet stark überarbeitete frühere Texte mit Originalarbeiten zu einer Darstellung wichtiger Aspekte von Totenglauben und -kult zwischen Homer und den Tragikern; lediglich die Mysterienkulte (lieber nicht 'sects', wie S. gelegentlich sagt) fehlen. Kapitel II (10–107) beginnt mit Homer und gilt bes. den beiden Nekyien und dem Kontrast zur Bronzezeit (u.a. mit der Ablehnung des Elysion als minoischem *survival*). Kapitel III, eine veritable Monographie, behandelt Grabmal und -kult bei Homer und in archaischer Zeit, im Grabepigramm wie in der archäologischen Realität (108–297); die grössere Bedeutung des Monuments (seit Homer σῆμα, erst nachhomerisch auch μνῆμα) und das (verspätete) Aufkommen der Inschriften werden zusammengesehen mit einem Wachsen der Angst vor dem (individuellen) Tod und der verstärkten Notwendigkeit der Erinnerung; dazu fügt sich, dass Monumente (ganz besonders Kuroi und Korai, mit guter Diskussion zur Differenzierung von Grab- und Votivstatuen) und Inschriften vor allem jung Verstorbenen gelten. Ein kleines Kapitel fasst diese Veränderung der Mentalität, S.s Zentralthese, zusammmen (298–302); auch die Expansion von Eleusis und das Aufkommen neuer Eschatologien ('Orphik') würde sich dazu fügen. Charons Karriere seit der Minyas, v.a. aber in der Literatur und der Keramik des 5. Jh. (Kap. V, 303–361, eine umfassende Darstellung dieser Gestalt) fügt sich ein: seine Rolle (wie die des erstmals im unhomerischen ω belegten Hermes Psychopompos) verstärkt die Trennung zwischen Lebenden und Toten

und macht sein Wohlwollen nötig. Die anschliessende Modellinterpretation (Kap. VI, 362–412) zeigt, dass Hansen, *CEG* I 127 kein Grabepigramm auf einen Arzt Charon ist, sondern ein Weihepigramm an Charon, trotz der sprachlichen Schwierigkeiten – eine Ergänzung zum Charon-Abschnitt, gleichzeitig und vor allem aber eine Exemplifikation der zu Beginn (Kap. I, 1–9, vgl. auch 412ff.) dargestellten Methode, griechisch-archaische Texte und Artefakten unter möglichster Ausblendung unserer eigenen kulturellen Konzeptionen zu lesen, im Rückgriff auf in Semiotik (Eco) und Literaturtheorie (u.a. Jauss, Culler) entwickelte Methoden; hübsch der Nachweis, dass die beliebte Übernahme anderswo entwickelter Modelle auf die stark fragmentierten griechischen Daten zum Zirkelschluss zu werden droht (413f.). – Das Buch überzeugt durch die magistrale Kombination archäologischer, epigraphischer und literarischer Analysen, die Fülle der Einzelergebnisse und ein (manchmal etwas gar eloquent präsentes) Methodenbewusstsein. Fritz Graf

Robert Parker: **Athenian Religion. A History.** Clarendon Press, Oxford 1996. XXV, 370 S., 2 Karten

Eine Darstellung der Religion Athens war überfällig. H. W. Parke, *Festivals of the Athenians* (1977) hat L. Deubners *Attische Feste* (1932) nie ersetzen können, und die intensive Grabungs- und Forschungstätigkeit hat zahllose neue Befunde, Texte (v.a. Inschriften) und Einzelinterpretationen hervorgebracht; die Synthese ist dringend. P(arker) wollte 'bloss' die heortologische Darstellung auf den neuesten Stand bringen: was er jetzt vorlegt, ist die Einleitung dazu – eine Geschichte der Religion in Attika seit den 'Dark Ages'. Nach einer wichtigen Einleitung (1–9), welche die soziale Gebundenheit antiker Religion betont (der Name Durkheims fällt im ersten Satz) und die Dichotomie öffentlich-privat als unzutreffend ablehnt, entwickeln die folgenden 11 Kapitel die Geschichte, von «2: Out of the Dark Age» (10–28) bis «12: Beyond the Death of Alexander» (256–281) – als fast nur willkürlich gesetztes Ende mit dem Tod des Sehers Philochoros, des letzten Atthidographen, kurz vor 260. – Neben der selbstverständlichen Beherrschung des Materials und der neuen Paradigmen ist P.s durchgehende Eigenheit, raschen Dichotomien und gängigen Verallgemeinerungen zu misstrauen; zentral ist die Betrachtung des Einzelfalls, der erst dann womöglich zu nuancenreicher Verallgemeinerung geführt werden kann. Beispiele: Gentilizische Kulte sind schon in geometrischer Zeit nicht einfach Kulte von γένη (23f.; ausführlich für die archaische Zeit, «5: Archaic Priesthood», 56–66); Heroenkulte können nicht monokausal erklärt werden (33–39), ebensowenig wie der Prozess gegen Sokrates («mess of human resentment» 207); Solons Kultkalender ist nicht zwingend anti-aristokratisch (49f.); die grossen Wandlungen des 6. Jh. kann man nicht einfach mit Peisistratos verbinden (67–69), ihn selber nicht einfach zum Champion der unteren Schichten machen (79f.); Kleisthenes baut nicht ab, sondern gruppiert neu (111–117), wie später Nikomachos mit seinem Kalender (218–220); die Einführung neuer Götter im 5. und 4. Jh. ist so neu nicht, und der Begriff 'fremde Götter' verzerrt eine komplexe Realität (158–163; Appendix zu den 'foreign gods', mit Kybele als Zentrum 188–198). Solche auf umfassende Quellenbeherrschung gestützte Diskussionen machen den Wert des Buchs aus – zusammen mit der Materialvorlage in vier Appendices (hervorzuheben diejenige zu den γένη, 284–327). Man wartet auf den zweiten Band. Fritz Graf

Jean-Marie Pailler: **Bacchus. Figures et pouvoirs.** Belles Lettres, Paris 1995. 230 S., 6 Textabb., 7 Taf.

J.-M. Pailler hat sich einen Namen gemacht als Autor der bisher umfassendsten Monographie zum Bacchanalien-Skandal, *Bacchanalia. La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie. Vestiges, images, traditions* (Rom/Paris 1988). Das vorliegende Buch versammelt bereits veröffentlichte Arbeiten zum Thema des Dionysos; P. stellt sie unter eine gemeinsame Methodik, die nach dem Strukturalismus Detiennescher Prägung wieder zu einer historischen Betrachtung zurückkehren will. Freilich sind die meisten Beiträge etwas rasche und provisorische Essays (so schon der erste, der die Beziehung von Dionysos und Wein seit den Anfängen verfolgt, 27–39), gelegentlich sind sie kritische Auseinandersetzung mit einem Vorgänger (so mit R. Turcans Deutung des bakchischen Begräbnisgesetzes aus Cumae, 111–126). Interessant sind die Diskussionen von Realia (die dionysischen Grotten 59–77, die sog. Oscilla 91–99), wichtig als Exposé des umfassenden Buches die Diskussion des Bacchanalienskandals (127–152; unnötig die folgende Auseinandersetzung mit seinen Kritikern, 152–158). Die Präsentation der Arbeiten im Buch bestärkt den Eindruck der Eile: die

Bibliographie ist oft unzumutbar knapp, nicht-französische Autoren werden selten gelesen (unbrauchbar im Falle der orphischen Blättchen von Pelinna, 124–126), Hinweise auf erste Publikationsorte fehlen überhaupt. Nötig wäre das Buch nicht gewesen. Fritz Graf

Jean-Benoît Clerc: **Homines Magici. Etude sur la sorcellerie et la magie dans la société romaine impériale.** Europäische Hochschulschriften. Reihe 3: Geschichte und ihre Hilfswissenschaften, Bd. 673. Peter Lang, Bern usw. 1995. 355 S.

Ziel von C(lerc)s Untersuchung ist es, die kaiserzeitliche Magie als Handlung und vor allem als Vorstellung von Menschen zu verstehen; dazu bedient er sich des Paradigmas, das E. E. Evans-Pritchard (*Witchcraft, oracles and magic among the Azande*, Oxford 1937) in die Wissenschaft eingeführt hatte: Magie dient zur Erklärung von sonst unerklärbaren Unglücksfällen, und sie resultiert aus gesellschaftlichen Konfliktsituationen. Die beiden ersten Kapitel des Buches übertragen diese beiden Paradigmata auf das antike Material, wobei Kap. 1 vom Fall des Libanius ausgeht (9–84); in Kap. 2 wird Magie differenziert vom bösen Blick (*fascinum*) und vom Aberglauben (*superstitio*) (85–152). Das grosse dritte Kapitel geht auf die Realitäten von Praxis und Anklagen ein (153–238), wobei das von C. A. Faraone herausgestellte Moment des Wettbewerbs zentral ist. Das letzte Kapitel schliesslich versucht, Heiden und Christen zu differenzieren: Christen dämonisierten die Magie, und sie erklärten Unglück nicht mit Magie, sondern mit Besessenheit (239–322) – in dieser Absolutheit überzeichnete Thesen, welche die Rolle der Dämonen in der paganen Magie unterschätzen. Das Schlusswort resümiert noch einmal anhand des Paradigmas von Evans-Pritchard.

Das Buch zeichnet sich durch eine ausserordentliche Belesenheit in den teilweise abgelegenen Quellen aus, die meist ausführlich (und gelegentlich repetitiv) vorgelegt werden; darin, weniger in der analytischen Durchdringung dieses Materials anhand eines auch sonst gelegentlich von den Altertumswissenschaftern benutzten Paradigmas und ohne immer präzis zwischen fiktionalem und historischem Bericht zu unterscheiden, liegt die Stärke dieser anregenden und lesenswerten Fribourger Thèse. Fritz Graf

Katja Lembke: **Das Iseum Campense in Rom. Studie über den Isiskult unter Domitian.** Archäologie und Geschichte 3. Verlag Archäologie und Geschichte, Heidelberg 1994. 271 S., 31 Abb., 48 Taf. mit 130 Abb.

Die ägyptische Kunst hat für die klassische Welt immer wieder, und gerade auch in der römischen Kaiserzeit, eine wichtige Rolle gespielt. In Italien stehen dafür drei Fundorte im Vordergrund: die Hadriansvilla von Tivoli und die Isisheiligtümer in Benevent und in Roms Marsfeld, die mit Domitian zu verbinden sind. Das stadtrömische lag mit seinen stattlichen 200×80 Metern unweit östlich des Pantheons. 1883 fand dort zwar eine Grabung statt, doch steht vom Grundriss heute nur sicher fest, dass er aus drei Bereichen bestand: einem annähernd rechteckigen Bezirk im Norden mit je einem kleinen Kultbau für Isis und Serapis, einer Brunnen-Exedra mit Tangentialnischen für Statuen im Süden, und einem westöstlich gerichteten Durchgang zwischen zwei Eingangsbögen in der Mitte. Aus den Zeugnissen – literarischen Quellen, Inschriften und archäologischen Funden – wird die Geschichte der Anlage und ihr Zusammenhang mit den ägyptischen Kulten im hellenistischen Raum rekonstruiert, deren Rezeption stark von der persönlichen, biographisch motivierten Einstellung der einzelnen Kaiser abhing. Zum vertieften Verständnis des Zusammenhangs zwischen Kaiser- und Isiskult und der religionshistorischen Vorgänge zwischen Hellenismus und Kaiserzeit sei neben Lembkes nützlicher Untersuchung das für alle Altertumswissenschaften wesentliche Werk von H. S. Versnel, *Ter Unus. Isis, Dionysos, Hermes. Three Studies in Henotheism* (Inconsistencies in Greek and Roman Religion 1, Leiden 1990) empfohlen. Cornelia Isler-Kerényi

Gabriele Wesch-Klein: **Funus publicum.** Eine Studie zur öffentlichen Beisetzung und Gewährung von Ehrengräbern in Rom und den Westprovinzen. Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien 14. Steiner, Stuttgart 1993. 258 S.

Die A. stellt in dieser kulturgeschichtlich sehr informativen Studie alle epigraphischen Zeugnisse zusammen, die ein *funus publicum*, ein öffentliches Begräbnis, nennen. Mit *funera publica* wurden nicht nur Kaiser und Angehörige der Kaiserfamilie geehrt, sondern in den Land- und Provinzstäd-

ten auch Mitglieder der munizipalen Oberschicht. Im einzelnen zeichnet die A. die Geschichte der öffentlichen Begräbnisse in Rom nach, mit wenigen, für die älteste Zeit unsicheren, Beispielen in der Republik und mit den Kaiserbestattungen im Prinzipat, die mit den berühmten Bestattungsfeierlichkeiten für Augustus einsetzten. *Funera publica* wurden in Rom vom Senat, in den Landstädten vom lokalen Decurionenrat beschlossen. Auch Frauen konnten, wie die A. zeigt, mit einem *funus publicum* geehrt werden und traten damit als Tote in den öffentlichen Raum, als erste Julia, die Tochter Caesars. In den Landstädten sind die öffentlichen Beisetzungen seit dem Beginn der Kaiserzeit belegt; sie betrafen Männer, aber auch Frauen oder Kinder (zu Ehren ihrer Eltern). Für Avenches ist an C. Valerius C.f. Camillus (CIL XIII 5110, hier S. 199) zu erinnern.

Regula Frei-Stolba

Thesaurus Proverbiorum Medii Aevi (TPM). Lexikon der Sprichwörter des romanisch-germanischen Mittelalters. Bd. 1: **A–Birne;** Bd. 2: **Bisam–erbauen; Quellenverzeichnis.** De Gruyter, Berlin/New York 1996. XXI, 448 S. (Bd. 1); 484 S. (Bd. 2); 294 S. (Quellenverz.).

Mit dem Erscheinen dieser Bände wird ein sehr umfangreiches 'sprichwörtliches Material' des Mittelalters zugänglich gemacht, in dem sich neben vielen anderen auch eine Menge von interessanten Beispielen für das Fortleben von direkt oder indirekt tradierten, aus der profanen Bildungstradition der Antike, aus der Bibel und aus den Vätern stammenden Sätzen, Formeln, Sprüchen, Versen und Redewendungen findet. Die Sammlung verdankt ihr Entstehen dem Wiener Altgermanisten, Komparatisten und Volkskundler Samuel Singer (1860–1948), der von 1891–1930 an der Universität Bern lehrte. Ohne eine systematische Definition des Begriffs, eher seiner Intuition folgend, hat er etwa 80000 'Sprichwörter' gesammelt aus 16 Sprachen mit dem Schwergewicht im lateinisch-romanisch-germanischen Bereich von etwa 500 bis 1500, beginnend mit Griechisch (klassisch), Lateinisch (klassisch), Mittelgriechisch und Mittellateinisch. Das von Ricarda Liver, der jetzigen Leiterin der ganzen Unternehmung, verfasste Vorwort gibt eine sehr nützliche Einführung, die man unbedingt lesen sollte, um das Werk mit Gewinn benützen zu können. Die gewaltige Masse wurde in ca. 2000 Artikeln unter alphabetisch geordneten Titelstichwörtern überschaubar organisiert. Die Artikel sind nach Sinngruppen gegliedert und durch ein System von weiterführenden Verweisen erschlossen. Den angeführten Texten ist eine deutsche Übersetzung beigegeben. Die von Singer verwendeten Ausgaben, nach denen zitiert wird, sind teilweise heute überholt. Man findet die Angaben im Quellenverzeichnis, so etwa Plutarchs *Moralia* in der Ausgabe von Bernardakis (1888–1896). Dort sieht man vor allem auch, welche griechischen und lateinischen Autoren in der Sammlung vertreten sind. Sie bietet interessante Belege dafür, welche antiken Texte im Mittelalter gelesen wurden, so z.B. Quintilian, s. EID, 1. 11, Nr. 37. Quintil., *Inst.* 9,2,98: *Nam et in totum iurare, nisi necesse est, gravi viro parum convenit*, wird Nr. 38, in Mlat. (Iac. Cess. 97–98; um 1300), mit Anführung seines Namens wiedergegeben: *Quintilianus dicit, quod iurare viro gravi et nobili et famoso parum convenit, nisy ubi necessitate est*, und so auch Nr. 39, in Dt. (Konr. v. Ammenhausen 2328; 1377): *Es spricht Quintiliânus, Das einem êrbern biderman, der vürnâme ist, niht wol stât an, Das er iemer eit getuo, In twinge denn rehtue nôt darzuo.* Hier steht ein reiches Material bereit für die Erforschung der Wege, auf denen solche Texte und einzelne Zitate weitergegeben, übersetzt und variiert wurden.

Thomas Gelzer

Querelle autour de «La naissance de la tragédie». Ecrits et lettres de Friedrich Nietzsche, Friedrich Ritschl, Erwin Rohde, Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff, Richard et Cosima Wagner. Avant-propos de *Michèle Cohen-Halimi*, traductions de *Michèle Cohen-Halimi, Hélène Poitevin* et *Max Marcuzzi*. Vrin, Paris 1995. 303 S.

Der Streit um Nietzsches Tragödienbuch, publizistisch ausgetragen zwischen Rohde und Wilamowitz, bezog sich bekanntlich in erster Linie auf den philologischen Erkenntniswert der Schrift, in dessen Bestreitung sich Wilamowitz' Polemik bis heute erfolgreich erwiesen hat. Die Streitschriften, die Karlfried Gründer 1969 nach den Originalen zusammengestellt hatte, werden in französischer Übersetzung vorgelegt. Ergänzend werden in chronologischer Zuordnung die auf die Sache bezüglichen Briefwechsel Nietzsches beigegeben. Die polemische Motivation von Wilamowitz erhellt aus den beiden Briefen, die er vor der Veröffentlichung seiner Kritik an seinen Lehrer und Mentor in

Schulpforta Carl Ludwig Peter richtete. Sie wird durch den Auszug aus seinen Lebenserinnerungen, der den Band beschliesst, noch einmal bestätigt. Der Gewinn dieser Dokumentation liegt nicht zuletzt in den personen- und sachbezogenen Erläuterungen, mit denen alle Texte versehen sind. Damit wird, unterstützt durch ein gutes Register, die Relektüre des Streits aufschlussreich gemacht für eine kritische Geschichte der Philologie im 19. Jahrhundert.

Warum für die Übersetzung der an Nietzsche gerichteten Briefe nicht die kritische Edition von Colli und Montinari, sondern die *Gesammelten Briefe* (Leipzig 1902) zugrundegelegt wurden, bleibt unverständlich. Für die Erschliessung der wissenschaftsgeschichtlichen Hintergründe des Streits bedeutet die Nichtberücksichtigung von Nietzsches Brief an Rohde vom 7. Dezember 1872 eine bedauerliche Lücke, da hier einmal mehr der Einfluss von Jakob Bernays' Tragödienschrift auf Nietzsche angesprochen ist.

Barbara von Reibnitz

Allan A. Lund: **Germanenideologie im Nationalsozialismus.** Zur Rezeption der 'Germania' des Tacitus im «Dritten Reich». Winter, Heidelberg 1995. 182 S., 16 Abb.

In drei Kapiteln behandelt Lund die Geschichte der Germanenideologie von der Zeit der Humanisten an (11–30), die verschiedenen Interpretationen der *Germania* in der Zeit des Nationalsozialismus (31–70) und schliesslich die Germanen in der jüngeren Forschung, dieses Mal mit dem Beginn der 'Indogermanistik' im frühen 19. Jh. einsetzend (71–102). Dies alles geschieht in souveräner Kenntnis der antiken Quellen wie der modernen Literatur (Verzeichnis: 107–165!) und mit vielen erhellenden, oft genug auch beklemmenden Zitaten. Wunschbilder und Opportunismus führten zu in der Wirkung fatalen Resultaten. Der nichtspezialisierte Leser wird freilich seine Mühe haben. Vieles ist nur Skizze und erscheint an unerwarteter Stelle; so etwa das Porträt des schon vorher häufig herangezogenen Protagonisten Gustaf Kossinna (68ff.) oder das des nüchtern gebliebenen Sigmund Feist erst 97ff. Unklar bleibt häufig auch die Tragweite der herangezogenen Werke, weil weder die Organisation der Forschung noch die des Germanenkultes vor und während des Dritten Reiches erläutert werden. Gleichwohl hat L. einen wichtigen Beitrag zur problematischen Verbindung von Wissenschaft und von Wertvorstellungen vorgelegt.

J. von Ungern-Sternberg

Hyperboreus. Studia Classica. Vol. II, fasc. 1. Beck, München 1996. 200 S.

Die Gründung der Zeitschrift *Hyperboreus*, die unter äusserst schwierigen Verhältnissen 1994 in der damals neu eröffneten *Bibliotheca Classica* in St. Petersburg zu erscheinen begann, war eine Pioniertat der Öffnung der jahrzehntelang vom Kontakt mit dem Ausland abgesperrten russischen Altertumswissenschaft zum erneuten Austausch mit der internationalen Forschung. Diesem Ziel ist sie dank der Übernahme des Vertriebs durch die C. H. Becksche Verlagsbuchhandlung in München einen entscheidenden Schritt näher gerückt. Während in den beiden Faszikeln des ersten Bandes Artikel russischer mit solchen westeuropäischer und nordamerikanischer Herkunft in grösserer Anzahl vereint sind, präsentiert nun der soeben erschienene erste Faszikel des zweiten Bandes mit einer Ausnahme neue Arbeiten von Petersburger Autoren. Zwei gewichtige Beiträge gelten methodischen Untersuchungen zur Überlieferung der Frühzeit: ein historischer von S. Tokthtas'ev zu den Kimmeriern (1–46), und ein wissenschaftsgeschichtlicher von D. Panchenko zu Thales (47–124), gefolgt von einem philosophischen von A. Verlinsky zu einem neu gelesenen und interpretierten Herkulanenser Fragment des Epikur (125–138), einem literaturgeschichtlichen von A. Zajcev, der *A. P.* VII 304 als fiktives hellenistisches Grabepigramm zum Ruhm von Magnesia erklärt (139–150), und einem historiographischen von A. Gavrilov, der von der in der Ermitage aufbewahrten Inschrift ausgehend zugleich interessante Einblicke in ideologisch belastete Deutungen zum Diophantosdekret *IOSPE* I^2 352 eröffnet (151–158). Die lateinische Literatur ist vertreten durch Prolegomena zu Tac. *Ann.* I–IV (169–184) und eine Rez. von F. J. Luce und A. J. Woodman (Hgg.), *Tacitus and the Tacitean Tradition* (1993), beide von A. Chernjak (185–190), und durch E. Slunin zu Cat. 49. Dazu kommt eine Miszelle von W. F. Wyatt zu Thuc. 1,22. Die Ergebnisse der russisch geschriebenen Beiträge (Panchenko, Zajcev, Chernjak) werden in englischen oder französischen (und umgekehrt die anderen in russischen) Zusammenfassungen mitgeteilt. Die hier publizierten Untersuchungen bezeugen, wie fruchtbar sich die wiederhergestellten internationalen Verbindungen bereits ausgewirkt haben, und berechtigen zu den besten Erwartungen für die weitere Entwicklung.

Thomas Gelzer